

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF ILLINOIS

327.44
B73f

The person charging this material is responsible for its return to the library from which it was withdrawn on or before the **Latest Date** stamped below.

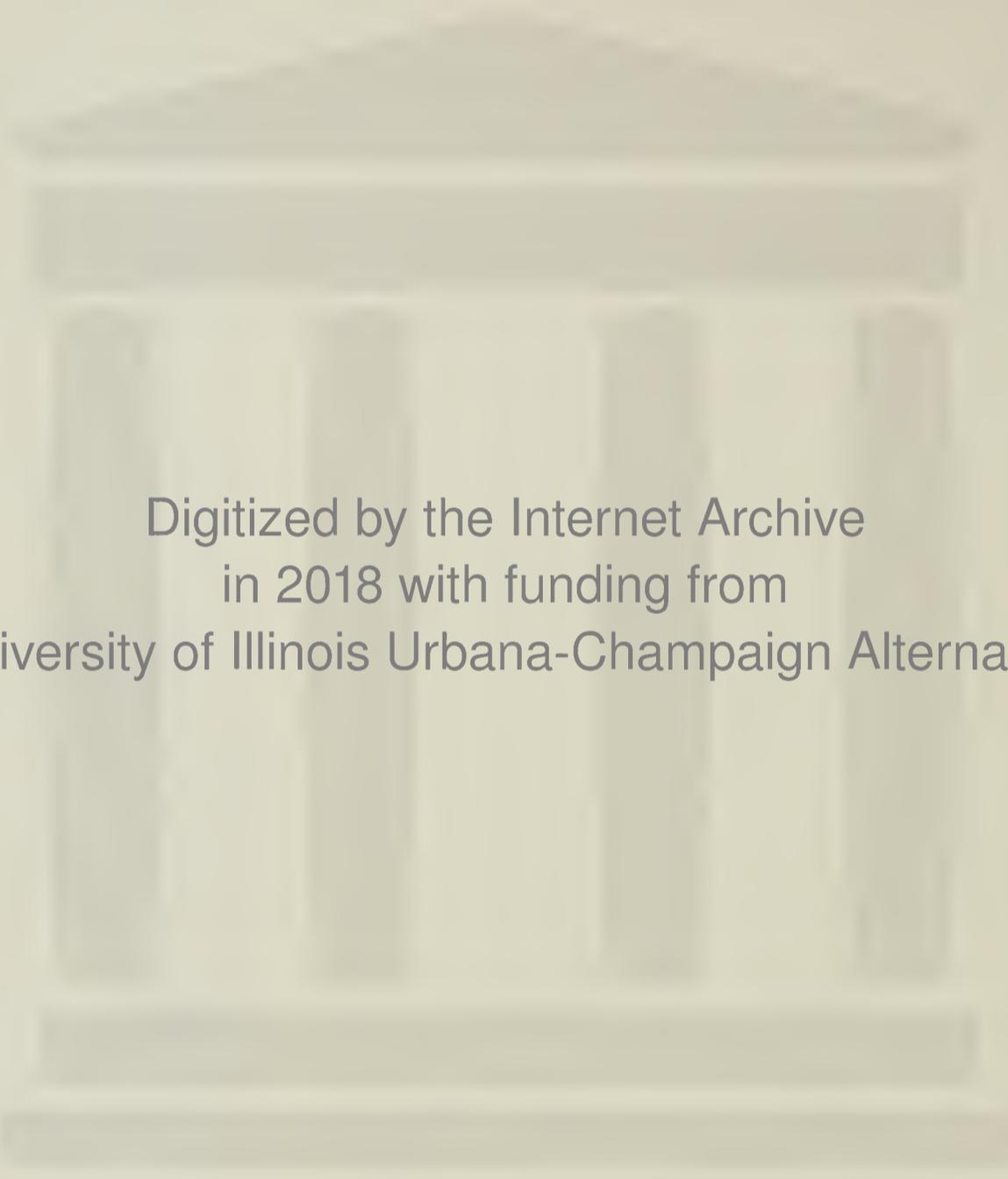
Theft, mutilation, and underlining of books are reasons for disciplinary action and may result in dismissal from the University.

To renew call Telephone Center, 333-8400

UNIVERSITY OF ILLINOIS LIBRARY AT URBANA-CHAMPAIGN

APR 3

1984



Digitized by the Internet Archive
in 2018 with funding from
University of Illinois Urbana-Champaign Alternates

<https://archive.org/details/lafranceaubresil00bras>

LA FRANCE AU BRÉSIL

La France

au Brésil

PAR

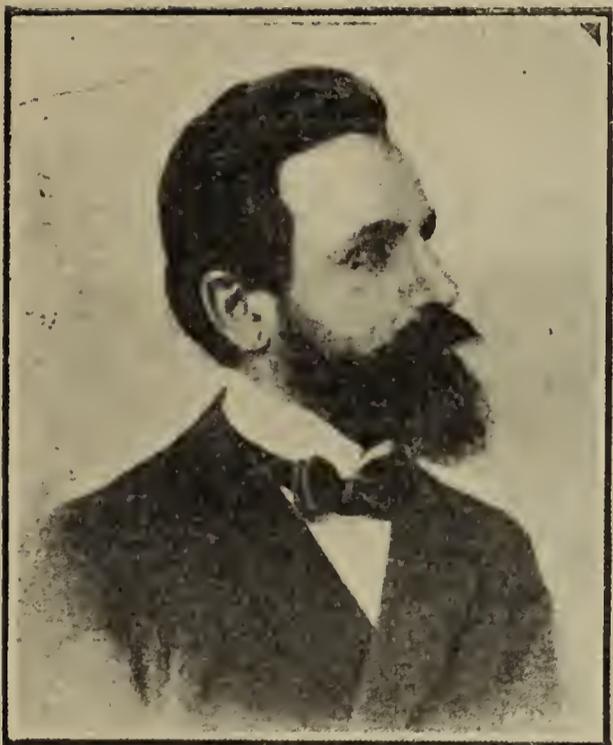
ETIENNE BRASIL



RIO DE JANEIRO
1920 =====

BESNARD FRÈRES
Rue Buenos Ayres, 130

EN HOMMAGE À LA FRANCE



PAR LES MAINS DE MONSIEUR
AVÉDIS AHARONIAN,
PRÉSIDENT DU PARLEMENT ARMÉNIEN,
EX-PRÉSIDENT DE NOTRE DÉLÉGATION À LA
CONFÉRENCE DE LA PAIX.

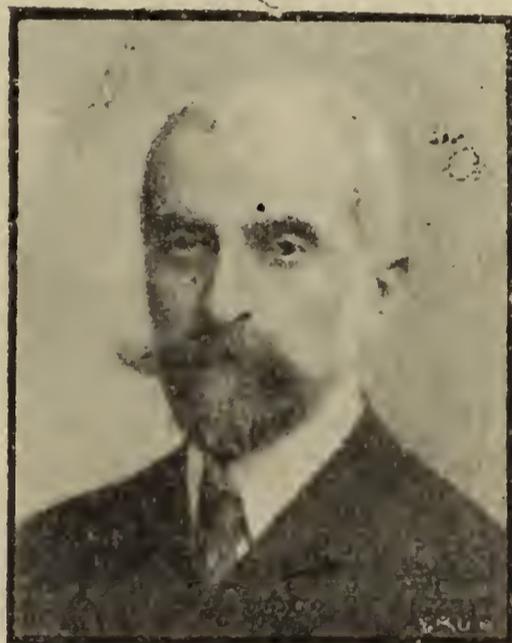
*Incarnation de l'intelligence
de notre race.*

ET EN HOMMAGE AU BRÉSIL

PAR LES MAINS DE MONSIEUR
MIRAN LATIF

NOM QUE L'ARMÉNIE CITE AVEC ORGUEIL AU
BRÉSIL.

NOUS OFFRONS
CE MODESTE TRAVAIL.



L'AUTEUR
ETIENNE BRASIL.

327.44
B 73 f

Ouvrages du même auteur

ANTHROPOLOGIE

1. — LE FÉTICHISME DES NÈGRES DU BRÉSIL.— *Anthropos*, de Vienne, 1908, t. III. Reproduit par la « Revista do Instituto Historico e Geographico Brasileiro », épuisé.
2. — LES CAMACANS (indiens).— *Anthropos*, 1912, t. VII, épuisé.
3. — LES BORUNS (indiens).— *Anthropos*, 1909, t. IV. Cette tribu a été visitée par l'auteur.
4. — LES INDIENS CAPIÉKRANS.— *Anthropos*, épuisé.

N. B.— Tous ces travaux ont été publiés séparément en brochures.

HISTOIRE

5. — ILHA DA BÔA VIAGEM (« Boletim da Associação Protectora dos Homens do Mar »), épuisé.
6. — LA SECTE MUSULMANE DES MALÉS AU BRÉSIL ET LEUR RÉVOLTE EN 1835.— *Anthropos*, 1909, t. IV (Reproduit par les Revues des Instituts Historiques de Bahia et de Rio de Janeiro), épuisé.
7. — O POVO ARMENIO.— Rio de Janeiro, 1917.
8. — Os SYRIOS.— Rio de Janeiro, 1918.

RELIGION

9. — O CULTO DAS IMAGENS.— S. Paulo, 1910, épuisé.
10. — O PURGATORIO.— Bahia, 1910, épuisé.

MATHÉMATIQUES

11. — LE POSTULAT DE FERMAT. — Rio de Janeiro, 1920.
12. — ARITHMETICA SUPERIOR — à paraître.

LIVRES SCOLAIRES

13. — PONTOS DE MINERALOGIA. — Rio de Janeiro, 1915, 2^{me} édition.
1918 Librairie Jacintho Ribeiro.
14. — HISTORIA NATURAL. — Rio de Janeiro, 1917, 2^{me} édition, 1920.
15. — COMPENDIO DE PHILOSOPHIA. — Rio de Janeiro, 1917 — Leite
Ribeiro & Maurillo.
16. — PONTOS DE GEOLOGIA. — Rio de Janeiro, 1918 — Leite Ribeiro
& Maurillo.
17. — COSMOGRAPHIA avec la collaboration de M. Coelho Lisbôa —
Rio de Janeiro, 1919 — Leite Ribeiro & Maurillo.
18. — CHIMICA PRATICA, à l'usage des candidats aux examens —
Leite Ribeiro & Maurillo, 1920.
19. — LATIM SUAVE — à paraître.
20. — GRAMMATICA LATINA — à paraître.
21. — GRAMMATICA FRANCEZA — à paraître.
22. — A CHAVE DA TRADUCCÃO LATINA — à paraître.
-

PRÉFACE

Nous sommes arménien.

Ayant fait nos études secondaires au fameux collège français Saint-Benoît à Constantinople et nos études supérieures à Paris, nous ne pouvions pas ne pas être un ami dévoué de la France, qui a été la protectrice séculaire des chrétiens de l'Orient.

Mais dès notre arrivée au Brésil, nous avons constaté que la France se trouvait aussi dans cette terre américaine. Nous avons été frappé du rôle prépondérant que la «Mère intellectuelle de l'Orient» a joué aussi dans le développement matériel et spirituel du Brésil.

Ce magnifique rôle, nous avons eu l'inspiration de le condenser dans un ouvrage, à l'occasion de la grande guerre européenne. Mais les consultations et les nombreuses recherches qu'il a fallu faire ne nous pas permis de publier plus tôt les notes cueillies.

L'ouvrage était déjà sous presse, quand nous avons été surpris par notre nomination au poste de Représentant de la République Arménienne pour l'Amérique du Sud.

Nous avons trouvé en cela un motif de plus pour la publication du présent travail. Car, malgré la forte pression de certains capitalistes sans patrie et malgré la propagande forcenée des turcs, la France, c'est-à-dire le véritable peuple français, n'a pas abandonné l'Arménie. La Cilicie elle-même, loin de nous diviser, ne pourra être qu'un trait d'union pour une amitié encore plus étroite entre nos deux pays.

C'est ce que nous souhaitons de tout cœur.

Nous croyons devoir ajouter quelques mots encore.

Pour un travail de ce genre, en dehors des détails que nous avons puisés dans les livres et les anciens journaux, il a fallu recourir à la tradition orale. Et sur ce terrain nous avons été beaucoup aidé par les souvenirs de M. M. Auguste Petit et Besnard frères; par la prodigieuse mémoire de Mme. Moitrel Barbosa; par les nombreuses notes, qui nous ont été fournies aimablement par M. le Dr. Mario Mello, de l'«Instituto Archeologico» de Pernambouc, par les consulats de France et les maisons religieuses.

A tous nos remerciements sincères.

Quant à notre orientation, il sera facile de vérifier que nous avons cherché à faire un travail d'historien impartial.

Nous reconnaissons sans peine que ce premier essai est incomplet. Nous possédons même des matériaux

pour une publication trois fois plus volumineuse et nous accepterions avec reconnaissance encore toutes les informations que nos aimables lecteurs voudraient bien nous envoyer pour une seconde édition.

Etienne Brasil (*)

Rio de Janeiro, le 10 Août 1920.

(*) *Etienne Brasil* n'est pas un pseudonyme, mais plutôt un *autonyme*. Neveu du patriarche suprême de l'Eglise Arménienne, Mgr. Terzian, et proche parent d'autres personnalités, l'auteur de ce livre s'est vu obligé d'adopter un nom pour préserver ses parents de la férocité des turcs.

Il a pu lancer ainsi plusieurs pamphlets et 342 articles contre les barbares osmanlis dans la presse brésilienne. Beaucoup, de nos chefs (Andranik, Tro, Kéry, etc.) en ont usé de même.

En Orient les noms tirés des villes et des pays est d'usage traditionnel: *Ignace d'Antioche Clément d'Alexandrie*, etc.

Aujourd'hui que l'Arménie est sauvée, l'auteur conservera ce nom adoptif en hommage pour le Brésil qui lui a octroyé si bon accueil.

Le rechangelement d'un nom porté durant douze ans causerait d'ailleurs de graves préjudices.

INTRODUCTION

En butinant l'histoire du Brésil, si nous nous arrêtons autour des grandes dates, nous constaterons que presque toujours, de près ou de loin, directement ou indirectement, la France y a eu sa part.

Ce n'est pas une fable que nous racontons ; c'est une vérification historique, fort curieuse, que nous dévoilons.

Dans la première phase de la vie coloniale du Brésil, la période que nous pouvons appeler d'incubation, la France, souvent à son propre insu, a rendu d'incalculables services au pays, en contraignant les Portugais à prendre des mesures de plus en plus organisatrices. Après la naissance de la nationalité brésilienne, la France n'a cessé d'être pour ce pays un idéal et une inspiratrice. Il semble même qu'une sorte de fatalisme historique, de prédestination française ou d'harmonie préétablie, devait guider tous les élans émancipateurs du nouveau pays américain.

*
* *

Ce sont les actes des corsaires de Honfleur et de Dieppe qui obligèrent le roi João III à jeter les yeux sur la colonie du

Brésil, tombée dans l'oubli presque complet déjà en 1521. Les Français venaient à la recherche du *bois brésil*, qu'ils appelaient alors *bois de Pernambuco*. Cela força les Portugais à faire de fréquentes croisières le long de la côte et à entreprendre le peuplement de la colonie : premier service involontaire, rendu au pays !

La tentative de Villegaignon et de Bois-le-Comte dans la baie de Rio de Janeiro aboutit en 1567, après une guerre cruelle, à la fondation de la ville de São Sebastião, aujourd'hui Rio de Janeiro : second service non moins remarquable !

En 1594 deux armateurs de Dieppe, Jacques Riffault et Charles des Vaux se fixèrent dans l'île du Maranhão ; c'est là que dix-huit ans après, en 1612, la Ravardière fonda la ville de Saint-Louis, en l'honneur du roi Louis XIII.

Pour expulser les Français, Jeronymo de Albuquerque dut dilater le domaine portugais sur le littoral du Nord, et, comme conséquence de cette guerre, on fut obligé de fonder la colonie du Para ; troisième bon service involontaire !

Napoléon venait de décréter en 1807 dans le *Moniteur* la déposition de la maison de Bragance, et le général Junot venait d'envahir le Portugal. Le roi João VI s'enfuit au Brésil. Et cet exil forcé gratifia la colonie portugaise d'un immense bienfait, puisqu'il la fit passer au rang d'un royaume pratiquement libre : autre service grandement inestimable !

*
* *

Au sujet des grandes dates nationales, nous ne ferons que rappeler que l'inspirateur du système des *capitaineries*, essayé par João III durant seize ans (1532-1548), avait été le

lettré Diogo Gouvêa, qui vivait à Paris. Nous insisterons plutôt sur les trois grandes conquêtes du Brésil ; l'indépendance, l'abolition de l'esclavage, la république.

Pour ce qui est de l'esprit d'autonomie, les premiers germes en sont venus de France. S'il est douteux, en effet, que les encyclopédistes aient provoqué la révolution américaine que G. Jellinek attribue au luthéranisme, il est certain que les principes de 89 ont électrisé la jeunesse du Brésil.

La fameuse *Conspiration Minière*, dans laquelle fut immolé le premier héros de l'indépendance, Tiradentes, avait été d'abord ruminée en France par trois étudiants brésiliens de Montpellier : Domingos Vidal Barbosa, José Mariano Leal, José Joaquim Maia.

La conspiration de Tiradentes se passa exactement en l'an 1789.

Un siècle auparavant, Manoel Bekman, en se révoltant, avait cru aiguïser l'appétit de Louis XIV sur la vallée de l'Amazonie ; il avait eu en tout cas des intelligences avec les Français de Cayenne ; et, en établissant un gouvernement représentant les trois états, il avait calqué le système des trois ordres français.

Enfin une manœuvre fort habile de la diplomatie française, qui cherchait à tout prix à séparer le Brésil du Portugal, devenu l'allié inséparable des Anglais, contribua puissamment à décider don Pedro I à lancer le cri libérateur de l'Ypyranga. ⁽¹⁾

(1) Agenor de Roure, *Formação Constitucional do Brazil*, 1914, p. 50 : « A la nouvelle du départ des troupes et de la tentative de vente d'une région du Para aux Français, en échange de secours en armes et en forces, il résolut, à São Paulo, de lancer le cri d'indépendance ».

La révolution de juillet 1830, qui se répercuta dans presque toute l'Europe, spécialement en Pologne, eut son contre-coup au Brésil aussi. C'est à cette date, en effet, que le parti libéral fit une démonstration décisive qui aboutit à la victoire de la démocratie et à l'abdication de Pedro I (le 7 avril 1831).

Pedro I partit alors pour Paris, où naquit sa fille Maria Amelia, le 1^{er} décembre 1831 ; et c'est à Belle-Isle qu'il organisa l'expédition qui devait renverser les Miguélistes.

Dans la question des esclaves, par trois fois, nous retrouvons les doigts bénis de la France.

C'est un moine français du couvent de la *Piedade*, à Bahia, le frère Joseph de Boulogne, qui, le premier, se fit, en plein âge colonial, l'apôtre de l'abolition de l'esclavage : sainte et noble hardiesse qui lui causa une terrible persécution. (1)

Le fameux abbé Grégoire, avait, à son tour, écrit trois lettres au Dr. Meirelles, pour l'inviter à travailler à la rédemption des noirs. Malheureusement c'était encore trop tôt : la bonne volonté de Meirelles fut étouffée dans les intrigues. (2)

Vers le milieu du XIX^e siècle, il surgit en France un mouvement anti-esclavagiste. Aux termes de la loi du 11 février 1851, celui qui vendait des noirs ou s'immisçait dans le trafic des esclaves perdait sa qualité de Français.

En 1866 l'empereur Pedro II reçut un message signé par des noms illustres (Guizot, Montalembert, de Broglie, Laboulaye, etc.) Ce fut un coup décisif. Car l'empereur débonnaire

(1) *Annaes do Archivo Publico da Bahia*, 1918, p. 158.

(2) On trouve à l'*Archivo Publico* de Rio de Janeiro trois lettres manuscrites de l'abbé Grégoire.

n'avait qu'une ambition sur cette terre : celle de jouir de l'estime des lettrés et des savants. Pedro II répondit à l'invitation des écrivains français en leur promettant de résoudre la question, aussitôt que le moment opportun serait venu. Et, de fait, à partir de 1867, il commença à traiter ce problème dans les discours du trône. (1)

Quant à la République, personne n'ignore que c'est Benjamin Constant et les positivistes qui ont presque tout fait, en catéchisant l'armée. Eh bien ! les positivistes sont tout simplement les disciples d'Auguste Comte et des idées françaises.

Voilà pourquoi l'État de Rio Grande do Sul a calqué sa devise sur celle de la France :

Liberté — Egalité — Humanité.

Voilà pourquoi aussi la République du Brésil a décrété de considérer la date du 14 juillet comme une fête nationale.

C'est en France qu'est mort, le 5 décembre 1891, l'exilé d'honneur de la République du Brésil ; la France est la première nation d'Europe qui ait reconnu la République du Brésil. Enfin, « la République Brésilienne, comme le disait éloquemment M. le Comte de Frontin, a été proclamée en 1889, exactement quand l'Humanité fêtait le centenaire de la Révolution Française ; et notre Constitution, calquée sur les doctrines de la Grande République de l'Amérique du Nord, a inséré la déclaration des droits, issue de cette mémorable Révolution Sociale (2) ».

(1) C'est l'illustre médecin Mr. le Dr. Afranio Peixoto, qui a appelé notre attention sur ce point.

(2) Discours au *Derby-Club*, le 14 juillet 1918.

CHAPITRE I

FRANCE ET BRÉSIL COLONIAL

LE CONCOURS DES FRANÇAIS. — JEAN COUSIN A-T-IL DÉCOUVERT LE BRÉSIL ? — ÉCLAIREURS ET EXPÉDITIONNAIRES — EXPLORATEURS FRANÇAIS — FRANCE ANTARCTIQUE — FRANCE ÉQUINOXIALE — REPRÉSAILLES CONTRE LES PORTUGAIS.

§ 1

Le concours des Français

Entre la date supposée de la découverte du Brésil et son indépendance se sont écoulés trois cent vingt-deux ans. Cette longue période, pour lui, se partage en trois parties : colonie en gestation, domination espagnole, domination des Bragances.

Dans les premiers temps, alors que le Brésil n'était qu'ébauché, les corsaires et les armateurs de Bretagne et de Normandie cherchèrent à établir des bases de trafic. Et, comme le globe terrestre n'était pas l'apanage des heureux enfants d'Ibérie, quelques Français prirent l'initiative de fonder des colonies dans l'Amérique du Sud : la plus bruyante de ces tentatives fut sans doute celle de Villegaignon.

À cette époque, les rois de France suivaient une politique presque toujours bienveillante vis-à-vis du Portugal. Affonso V n'avait-il pas visité Louis XI à Plessis-les-Tours ? François I, à son tour, s'était marié avec la douairière Eléonore, veuve de

don Manoel III *le Fortuné*. La France, à la fois menacée par l'Angleterre au Nord et par l'Espagne au Sud, avait besoin du minuscule Portugal, qui lui servait de contre-fort, et gênait *a tergo* les mouvements des rois *très catholiques*.

*
* * *

Philippe II, par la ruse et la violence, usurpa le trône de Lisbonne en 1580. L'Espagne qui venait d'élargir le patrimoine de Charles-Quint, devint une menace pour l'Europe occidentale, spécialement pour la France. Il fallait à tout prix affaiblir l'Empire en marche. Le Brésil devint une espèce de *tête de turc*, où tous les ennemis des Philippes venaient asséner de rudes coups ; c'était sans doute le point le plus vulnérable des Espagnols. Hollandais, Anglais et Français y vinrent exercer leurs vengeances.

En France on essaya même de soutenir l'héritier légitime de Portugal, don Antonio le dépossédé, *prieur* du Crato, qui était de la lignée masculine. Celui-ci y chercha refuge. Il y répartit les diamants de la couronne qu'il avait prise, lors de sa fuite, et les distribua aux mignons du roi. Il logea au Louvre, où il eut de fréquents entretiens avec Catherine de Médicis au sujet de ses prétentions au trône de Portugal. Il signa la cession du Brésil à la France, en échange des secours qu'on lui promettait. Il fit même une expédition du côté des Açores ; mais il perdit la bataille et retourna en France.

Ce fut encore pour contrecarrer les ambitions outrées des Philippes que la Ravardière s'établit au Maranhão. Mais partout les Français étaient reçus avec hostilité par les Portugais, qui s'étaient faits inconsciemment les instruments de leurs puissants suzerains et dominateurs. Malgré cela, la France

n'abandonna pas le Portugal, Richelieu travailla à restituer la liberté au petit royaume ; quelques hommes de marque partirent même de France pour combattre Philippe IV. Le grand ministre encouragea aussi l'établissement à Cayenne d'une solide barrière contre l'expansion ibérienne.

*
* *
*

A partir de la dynastie de Bragance, montée sur le trône en 1640 grâce à l'appui de la France, et après une période de calme, la France en arriva peu à peu à considérer le Portugal comme son ennemi ; dès ce moment, elle fit tout pour séparer le Brésil du joug des rois de Lisbonne.

Louis XIV voyait très clairement que le Portugal allait se jeter entre les bras de l'Angleterre. Un vent d'hostilité aux Français avait commencé à souffler, même au Brésil. Cela commença en 1666 à Pernambuco. Là, le peuple s'était mutiné contre le gouverneur Mendonça Furtado durant les jours connus dans l'histoire sous le nom de *Nosso Pae*. A cette occasion, une escadre française de la « Compagnie des Indes Orientales » était ancrée à Recife : elle s'y était arrêtée pour se ravitailler avant de partir pour Madagascar. Elle fut d'abord bien accueillie.

Mais le bruit courut que le gouverneur allait remettre la ville aux Français. C'en fut assez pour que le peuple commençât à poursuivre les marins français, qui se réfugièrent au couvent des capucins. Heureusement le gouvernement provisoire prit des mesures urgentes et présenta à temps ses excuses au commandant de l'escadre.

Le Roi-Soleil, redoutant l'entrée des Anglais dans l'Amazonie, résolut de les y précéder. Il ne s'était pas trompé ; car,

dans la guerre de *Succession d'Espagne*, le Portugal s'allia à l'Angleterre (1703), en dépit de toutes ses promesses antérieures. Par le traité de Méthuen (1703) la dynastie des Bragances se laissa absorber au point de vue commercial par l'Angleterre.

Les Portugais avaient pris part aux batailles d'Almanza (1707) et de Villaviciosa (1710) contre les armées franco-espagnoles. Ils en reçurent la réponse par les représailles de Duclerc (1710) et de Duguay-Trouin (1711) dans la baie de Guanabara.

Le traité d'Utrecht en 1713 ne fut qu'une trêve; car en 1761 les Bourbons de France et d'Espagne conclurent un pacte de famille contre l'Angleterre, alliée au Portugal. Pombal, nourri des idées encyclopédiques du XVIII^e siècle, et, du moins en paroles, adversaire de l'Angleterre, introduisit le système Vauban dans les forteresses du Brésil; mais il dut mener une petite guerre (1762-63) contre les armées du Pacte.

*
* *
.

Le Portugal était devenu définitivement la sentinelle avancée de la Grande-Bretagne. Il fallait, à cause de cela, lui ravir le Brésil, qui fournissait de l'or aux Anglais et pouvait un jour devenir colonie britannique.

La France était dans l'obligation de soutenir l'émancipation du Brésil. C'est ce qu'elle comprit.

Les premières idées d'indépendance, qui aboutirent au martyr de Tiradentes en 1789, avaient germé à Montpellier, parmi les étudiants brésiliens. L'un d'eux, José Joaquim da Maia, eut une entrevue à Aix avec le ministre américain Thomas Jefferson.

L'Abbé Grégoire, l'évêque assermenté de Blois, écrivit de Paris au Dr. Meirelles trois lettres, pour l'inviter à travailler à la délivrance des nègres.

Don João VI, chassé de Portugal par les armées du général Junot, lança le 1^{er} mai 1808 une déclaration dans laquelle il expliquait aux puissances, pour quelles raisons il allait faire la guerre aux Français. Il fit occuper Cayenne. Quoiqu'ennemi de Napoléon, il soutint cependant secrètement Louis XVIII, à qui il payait la moitié de sa pension, avec l'or des Brésiliens... Quels comédiens, ces rois!...

Ici se place un fait curieux et fort peu connu, aussi bien en France qu'au Brésil. Napoléon I, du fond de sa prison, avait des intelligences avec la révolution de 1817 à Pernambouc. C'est le négociant français L. F. Tollenare, venu à Recife en novembre 1816, qui l'a raconté dans ses *Notes dominicales*.⁽¹⁾

En 1817 débarquèrent à Recife le comte Pontecouland, le colonel Latapie, Artong et Roulet. C'étaient des émissaires, envoyés des États-Unis par Joseph Bonaparte pour faciliter la fuite de l'empereur prisonnier. Ils étaient partis, après l'arrivée de Cabuga, ambassadeur de la révolution pernamboucaine. Ils venaient sonder le gouvernement anti-portugais, sur la possibilité d'établir une base pour leur conspiration dans l'île de Fernando de Noronha. Mais malheureusement, à leur arrivée, la révolution avait été déjà étouffée. Ils furent dénoncés et arrêtés ; mais leur cas fut réglé par voie diplomatique, grâce à l'intervention du consul américain de Recife.⁽²⁾

(1) Traduites en portugais par Alfredo de Carvalho, dans les numéros 61-64 de la *Revista do Instituto Archeologico* de Pernambouc.

(2) Dans le n° 57 de la même revue, on lit une étude de Ferreira da Costa sur ce sujet.

§ 2

Jean Cousin a-t-il découvert le Brésil?

L'histoire du Brésil a d'abord été écrite par les Portugais ; et elle l'a été à *la portugaise* : ce qui était d'ailleurs très naturel.

Voilà pourquoi c'est encore aujourd'hui au Brésil quasi un dogme de foi que le pays a été découvert par Pedro Alvares Cabral. Et malheur à celui qui regimberait contre cette «vérité révélée» ! Il encourrait une excommunication fulminante. . .

Ah ! il est si difficile de remonter contre le courant des traditions populaires, une fois ancrées, même quand elles sont fausses !

Il est déjà définitivement prouvé que deux Espagnols — Vicente Janez Pinzon et Diego de Leppe — ont précédé Alvares Cabral.

Celui-ci n'a donc presque rien découvert.

Il a seulement, le premier, occupé la *Terra de Santa Cruz* au nom de la couronne de Portugal. Toutefois, pour plaire aux écrivains routiniers, nous dirons qu'Alvares Cabral a *découvert*, quand même, le Brésil. . . mais pour la troisième fois !

Pour la troisième fois, avons-nous dit : ce fut peut-être pour la quatrième fois.

Il y a, en effet, des indices très puissants qui font croire à la découverte du Nouveau Monde par un Français, Jean Cousin, avant 1492. Ce sujet a été longuement traité par Paul

Gaffarel, Desmarquets, Estancelin, D'Avezac, Gabriel Gravier, etc. ⁽¹⁾

Nous allons l'exposer avec loyauté, en faisant toutes les restrictions nécessaires, imposées par la critique historique. Car il serait malhonnête, même pour flatter notre chère France, de déplumer de leurs titres de gloire les autres peuples ; et la France est assez glorieuse par elle-même pour n'avoir pas besoin d'aller marauder dans le champ d'autrui.

*
* *

Jean Cousin appartenait à une bonne famille du pays dieppois. Dès sa jeunesse, il s'était adonné à la navigation. Il eut pour maître l'abbé Descaliers, qui avait fondé à Dieppe une école d'hydrographie. ⁽²⁾

Lorsque le bruit des découvertes portugaises en Afrique commença à circuler, il reçut, de certains gros marchands de Dieppe, la charge d'un grand voyage de recherches maritimes.

Il mit voile vers l'an 1488. À la hauteur des Açores, il fut entraîné par un grand courant maritime (certainement le *Gulf-*

⁽¹⁾ Paul Gaffarel, *Les Découvertes françaises du XIV^e et XVI^e siècles* ; Desmarquets (1785), *Mémoires chronologiques pour servir à l'histoire de Dieppe et de la Navigation française* ; Estancelin, *Recherches sur les voyages et découvertes des navigateurs normands* (1825-1832). —cf. encore Ch. Leclerc, *Histoire du Brésil français au XVI^e siècle*, Paris, Maisonneuve, in-8^o, 1878 ; Pierre Margry, *Les navigateurs français et la révolution maritime du XIV^e au XVI^e siècle*. Gabriel Gravier (1870), *Découvertes et établissements de Cavelier de la Salle*, admettait déjà les Normands en Amérique avant tout autre peuple ; en 1880, dans son livre *Les Normands en chemin du Nouveau Monde*, il place la découverte supposée en l'an 1488.

⁽²⁾ Ce prêtre Descaliers, né en 1440, ne doit pas être confondu avec un autre Descaliers qui apparaît vers 1550.

Stream) et arriva à l'embouchure d'un fleuve immense (très probablement celui des *Amazones*). Mais, comme son équipage était fort incomplet, il se rembarqua et revint à Dieppe en 1499.

*
* *

Dans l'état actuel de l'histoire, il serait téméraire de considérer la découverte du Brésil et de l'Amérique par Jean Cousin comme complètement démontrée.

Il ne serait pas moins déraisonnable de rejeter *in limine* cette question de la plus haute importance pour l'histoire.

Les défenseurs de Jean Cousin, en effet, invoquent trois arguments puissants.

Il est d'abord incontestable que les normands aient créé la navigation de l'Occident. Les marins ibériens des XV^e et XVI^e siècles, même les disciples de l'infant don Henrique, partis sur les caravelles de Sagres, n'ont été que les imitateurs des audacieux loups de mer de Normandie. Ce même Janez Pinzon qui fut le compagnon de Christophe et indiqua la route des Indes Occidentales à Alvares Cabral, avait été le pilote de Cousin. ⁽¹⁾

Il existe ensuite une tradition normande, fort ancienne, au sujet de la question qui nous occupe. «Les normands et les bretons, écrivait l'abbé Fournier en 1643, soutiennent avoir découvert le Brésil avant Amérique Vespuccio et Cabral». Cette tradition se reflète sur les bas-reliefs de l'église Saint Jacques de Dieppe, monument que la critique française fait re-

⁽¹⁾ D'aucuns supposent que le lieutenant de Cousin avait été Martin Alonso Pinzon, et non pas Vicente Pinzon, dont parle Desmarquets.

monter aux XVI^e siècle (1). Enfin nous avons le témoignage non controuvé de Gonneville, qui, au retour de son voyage (1503-1505) sur l'*Espoir de Honfleur*, déclarait avoir été précédé au Brésil par d'autres français «dempuis aucunes années en ça»: or, conclut logiquement d'Avezac, ces «quelques années» de Gonneville conduisent le lecteur avant 1500. (2)

A de pareils arguments on n'a encore rien opposé de sérieux. Antonio Zepherino Candido, dans son *Brazil*, (3) objecte des niaiseries, qui rappellent les subtilités de la casuistique des jésuites, Il va sans dire que nous ne prenons pas au sérieux les puérités avec lesquelles le portugais Faustino da Fonseca fait découvrir l'Amérique et le Brésil par ses compatriotes en 1435... (4)

La primauté de Cousin toutefois n'est pas encore définitivement prouvée.

Nous aurions pu avoir, il est vrai, les archives de l'Amirauté de Dieppe, puisque, selon le vieil usage normand, les capitaines laissaient au greffe les rapports de leurs voyages. Malheureusement, l'Amirauté fut détruite lors du bombardement de Dieppe par les Anglais, en 1694.

Il est fort probable que Jean Cousin n'ait pas laissé d'autres écrits; car, à cette époque, les grands voyageurs entouraient de mystère leurs découvertes, de peur d'en être évincés par les concurrents.

(1) Vitet, *Histoire de Dieppe*, l'attribue au corsaire Jean Ango.

(2) Gonneville rapporta de son expédition un petit indien; c'était le fils du cacique Arosca, lequel se maria ensuite avec la fille du navigateur français: de ce mariage naquit l'abbé Paulmier de Gonneville.

(3) *Imprensa Nacional*, 1900.

(4) *Descoberta do Brazil*.

Qui sait si, à cause même de ce mystère forcé, Jean Cousin n'a pas été dépossédé de la plus grande gloire qui aurait pu échoir à un Français en Amérique ?

L'histoire le dira certainement plus tard.

§ 3

Eclaireurs et expéditionnaires

Nous voici sur un sujet méritant l'attention de tous ceux écrivant ou enseignant l'histoire du Brésil aux brésiliens. Encore aujourd'hui on continue, dans des manuels et mêmes des traités calqués sur des modèles écrits très partialement par les Portugais, à présenter les expéditionnaires français et les corsaires comme de vils bandits ; les hommes de la Lusitanie, au contraire, auraient été de pacifiques marins et les propriétaires prédestinés de terres du Brésil *ab æterno*.

Il est vrai que certains ont commencé à réagir contre cette singulière façon d'écrire l'histoire. João Ribeiro surtout, a composé un consciencieux traité pour les élèves des lycées. D'autres ont, certes, accumulé plus de matériaux que lui ; d'autres ont eu plus d'érudition, tels Rocha Pombo et Capistrano de Abreu : aucun n'a surpassé la fermeté et l'assurance critique du judicieux professeur du collège officiel.

Voici d'ailleurs ce qu'il dit touchant les Français ; « Ils ont peut-être été les découvreurs ; ils ont certainement été les premiers d'entre les civilisés qui s'établirent ici. On ne pouvait leur opposer, comme aux Espagnols, le respect de la *ligne de démarcation*, qui n'était qu'un accord entre les deux pays de la péninsule : le pape espagnol Alexandre VI leur avait

donné cette solution arbitrale, en leur remettant tranquillement le domaine temporel de notre planète (*Historia do Brasil, Curso Superior*, 1914, p. 151).

Les expéditionnaires de Bretagne et de Normandie apparaissaient de plein droit sur les côtes, des terres encore vaguement découvertes, sous les trois aspects suivants: 1^o) d'éclaireurs, venant sonder la possibilité commerciale ou coloniale; 2^o) de commerçants armés, venant lutter contre les monopoles odieux; 3^o) de corsaires, cherchant à exercer des représailles pour les pertes infligées aux vaisseaux français par la guerre portugaise. Passons rapidement en revue ces trois points de vue.

*
* *

En ce qui concerne la conquête de nouvelles terres, nous ne voulons pas ternir les justes gloires des Portugais; il ne faut pas non plus que ceux-ci chantent trop haut leurs victoires. Ils doivent se convaincre que si les rois de France avaient sérieusement voulu entreprendre la conquête du Brésil, ils y auraient réussi. Mais ils ne l'ont jamais voulu. Ils ont plus ou moins toléré la course et encouragé les initiatives particulières de Villegaignon et de La Ravardière.

Les éclaireurs venaient s'informer des richesses et des établissements du pays. Pouvait-on se renseigner autrement, quand les ordonnances de la dynastie d'Aviz prohibaient aux maîtres de navigation de fournir des informations? Dira-t-on que le Brésil appartenait déjà au Portugal?— Nous demanderons: à quel titre?... Pour l'avoir découvert? Nous objecterons: est-il si certain que Pedro Cabral soit le père de la grande découverte? Et, quand il en serait ainsi, a-t-il découvert et occupé simultanément toutes les parties du Brésil actuel?

Voici d'ailleurs quelques échantillons de ces procédés réciproques de jalousie et de fureur. En 1492 quelques bâtiments français avaient pillé une caravelle venant des Indes. Don João II ordonna à João da Gama de saisir tous les navires français de passage dans les ports de son royaume ; il ne consentit à les restituer qu'après la remise de tout ce qui avait été confisqué à la caravelle, sans en excepter un perroquet ! Mondragon en 1509 et quelques corsaires français en 1522 croisèrent sur les côtes du Portugal. Des corsaires portugais, quelque temps après, recommencèrent les hostilités. François I, qui avait protégé en 1522 les «Portugaloy», perdant toute sa patience chevaleresque, écrivit le 22 Mars 1530 aux gouverneurs de Provence, en leur enjoignant de ne mettre aucun obstacle à ce que Jean Ango usât de représailles, puisque ce commerçant de mer avait souffert un préjudice de 250.000 ducats.

La course continua, malgré les efforts contraires de João III et de Henri II ; elle devint plus terrible, quand les Philippines d'Espagne, ennemis des *rois très chrétiens* s'emparèrent du trône de Lusitanie (cf. *Les Portugais en France* par Francisque Michel, 1882, Paris, p. 178, 79).

*
* * *

Aussitôt après les premières nouvelles des grandioses découvertes, des aventuriers vinrent à la recherche du bois brésil, appelé *ibirapitanga* par les indigènes ; on en voyait déjà en 1503.

Gaffarel dans son *Histoire du Brésil français* donne la liste des barques françaises qui visitèrent les côtes du Brésil depuis 1523. Ramusio, à son tour, parle du voyage de Parmentier en 1529 à bord de la *Pensée*, par ordre de l'armateur Ango.

Les Français distribuèrent aux Indiens des quincailleries et des miroirs et en recevaient des bois durs, des singes et des perroquets. Plusieurs Normands s'établirent au milieu des indigènes ; plusieurs de ceux-ci accompagnèrent les Français en Europe. C'est ici que doit se placer la scène contestée des cinquante *tupinambas*, dont parle Ferdinand Denis et qui représentèrent à Rouen devant Henri II et Catherine de Médicis des combats originaux.

En 1521 le roi João III, informé des apprêts d'une prochaine course, dépêcha João da Silveira à la cour de François I ; le noble rival de Charles-Quint désista, non sans regret.

En 1523 le représentant du «roi très fidèle» avisa son maître qu'on préparait une expédition. Celui-ci chargea Christovão Jacques d'aller contrecarrer les desseins des Français, qui, disait-on, ravageaient Itaparica en 1526. Enfin, après bien des recherches, Christovão rencontra les invisibles ennemis dans les eaux de Bahia. Il détruisit deux navires normands et un breton et captura leurs équipages de 300 hommes, qu'il emmena en Europe, après leur avoir infligé toutes sortes de cruautés. Mais l'année suivante une galère française vengea cet affront, en saccageant l'établissement portugais de Pernambouc.

Les armateurs français avaient au préalable exigé une indemnité de 60.000 ducats ; et le roi de France en 1527 avait même envoyé Hélice Àlesge d'Angoulême négocier cette affaire à Lisbonne ; mais João III répliqua que les corsaires français avaient détruit 300 navires portugais et causé un préjudice de 500.000 ducats : l'accord entre les deux rois échoua alors devant les obstacles suscités par l'amiral Chabot et son soudoyeur Ango.

Les vaisseaux maraudeurs n'en continuèrent pas moins à agir. Martim Affonso en 1331 en captura un à Itamaraca et

deux autres au sud du cap Santo Agostinho; il fit conduire l'une de ces prises au Portugal sous les ordres de João de Souza. Ces actes d'hostilité contre le commerce libre provoquèrent une première réaction.

En 1532 Jean Du Perret arriva à bord de *La Pélerine* à Itamaraca et y fonda un poste fortifié à l'emplacement même de l'installation faite jadis par Christovão. Il y laissa trente hommes d'armes et remit à la voile; mais il fut fait prisonnier sur les côtes d'Andalousie par des caravelles portugaises dans les conditions les plus déloyales. *La Pélerine*, en effet, avait été jetée par une tempête dans les eaux de Malaga. Or, il y avait là dix vaisseaux portugais, qui fournirent aux Français trente quintaux de biscuits, par ordre de l'ambassadeur du roi très fidèle en Espagne. Mais ce n'était là qu'un présent de grec et un affreux guet-apens. Une fois au large, *La Pélerine* fut poursuivie et capturée par les corsaires portugais à cinq milles de Malaga. L'équipage fut retenu; seuls le pilote et le capitaine furent envoyés au royaume de João III.

Quant au petit fort gallo-brésilien, il fut prit d'assaut par Pero Lopes, après 18 jours de combat. Ainsi finit l'expédition qui avait été armée par le baron de de S. Blanchard à Marseille et dont l'histoire est racontée dans l'ouvrage devenu très rare de Fernandes Gama, *Memorias Historicas de Pernambuco*.

Pero Lopes se montra fort cruel: il fit pendre quelques Français et envoya le reste au Portugal.

Pour discuter l'affaire *la Pélerine* on nomma une commission franco-portugaise, dans laquelle la France fut représentée par Jean de Calvimont et Bertrand de Moncamp: on ignore ce qui résulta de cette conférence.

Ce qui est certain c'est que la cour de Lisbonne s'obstina

dans l'idée du monopole et renouvela la prohibition du commerce étranger dans les terres d'outre-mer,

*
* * *

Un peu après le milieu du XVI^e siècle se place l'expédition de Villegaignon, qui de plein droit mérite un chapitre particulier. N'interrompons donc pas notre sujet par cette grande parenthèse. Salvador Corrêa de Sa, premier gouverneur de Rio de Janeiro, au moyen d'escadrilles de canots, réussit à saisir à Cabo Frio un vaisseau français de 200 tonnes.

En 1570 deux corsaires français Soria et Capdeville firent un terrible exploit : ils surprirent et tuèrent en voyage Luis de Vasconcellos, qui venait d'être nommé gouverneur du Brésil : durant la rencontre périrent aussi quarante jésuites des soixante-huit qui accompagnaient le seigneur portugais. Les jésuites, dont le fanatisme avec José d'Anchieta en tête, avait brûlé vif le malheureux homme de lettres protestant Jean de Bolès en 1569, et qui avaient pris une part très active contre les Français de Villegaignon, ne peuvent pas trop se plaindre de cette vengeance des huguenots français.

Malgré l'échec de la «France Antarctique», des groupes d'aventuriers français cherchaient à s'établir sur la côte ou au milieu des Indiens. Le gouverneur Antonio Salema expédia à leur poursuite Christovão de Barros, qui réduisit 10.000 Indiens à l'esclavage. Le gouverneur Diogo Lourenço da Veiga jura aussi en 1579 d'exterminer les corsaires qui infestaient Cabo-Frio.

Sous la domination des Philippines d'Espagne, les Français incendièrent quelques vaisseaux des monopolisateurs. Le gouverneur Telles Barreto en 1584 ordonna à Felipe de Moura et à Fructuoso Barbosa de conquérir le fleuve Parahyba ; mais

ceux-ci rencontrèrent une grande résistance de la part des Indiens, qui étaient dirigés par des Français. Il en fut de même quand le gouverneur Diogo Botelho entreprit en 1602 la conquête du Céara.

— L'incursion à Ilhéos en 1595.

Une flotille de 10 petits navires français et de trois plus grands envahit le petit port d'Ilhéos (aujourd'hui dans l'État de Bahia) et le ravagea. Les habitants, sous les ordres de Christovão Leal et du *mameluk* Antonio Fernandes «le Cataçudas», opposèrent une vive résistance aux Français et se fortifièrent à l'ermitage de *Nossa Senhora da Victoria*. Et, à en croire l'*Orbe Serafico* de Jaboaão, les Portugais firent des prodiges... avec l'aide de Notre Dame, sans doute!...

— A l'assaut de l'inconnu.

Les hommes laissés en 1594 par Riffault, aiguillonnés par l'esprit, d'aventure, s'étaient internés dans la région de l'Ibiapava (Céara).

Pero Coelho sortit de Camocim à leur poursuite. Après avoir dispersé un groupe d'indiens *Potigouares*, aidés par des mousquetaires français, il se jeta sur les palanques de la montagne, où il subit beaucoup de pertes.

Au sommet de la montagne, le «Grand Diable», le chef Jurupary-assú, entouré de ses Indiens et de quelques Français, attendait de pied ferme les Portugais de Coelho.

La lutte fut acharnée : les Indiens succombèrent sous le nombre. Seize mousquetaires français essayèrent encore de porter secours à leur allié *Irupuan* (dont le nom singulier signifie *miel rond*): ce fut en vain.

Explorateurs français du Brésil (*)

Selon l'abbé Fournier, Guérard et Russel, sortis de Dieppe, auraient découvert le Maranhão vers 1524.

La baie de Guanabara a été fort probablement découverte par les marins français ; car, comme l'a observé judicieusement le professeur João Ribeiro, le nom de *Rio de Janeiro* est contraire aux usages des Portugais, qui ont bourré le Brésil de noms volés aux saints du paradis.

Les Français qui ont été des premiers à sonder le littoral des *Tupis* et des *Tapuias*, se sont aussi lancés hardiment à travers les mystérieuses régions du *hinterland* brésilien. Déjà en 1688, La Motte Aigron remonta l'Oyapok à cinquante lieues, dans le vain espoir d'atteindre les rives de l'Amazone et peut-être de trouver en route la fameuse région de l'or.

Cayenne, par où se fit la troisième et dernière tentative de conquête française au Brésil, fut aussi le point de départ de plusieurs explorations fructueuses. C'est là que Richer en 1672 fit une grande découverte pour la physique du globe terrestre : il y prouva l'aplatissement polaire de la planète par les observations du pendule qu'il fallut raccourcir d'un 352^{ème}. Deux ans plus tard, les jésuites Grillet et Béchamel, envoyés pour l'étude géographique de la contrée, pénétrèrent chez les indiens *Nouragues* et *Acoquas* ; mais ils succombèrent bientôt à la fati-

(*) Nous rattachons les explorations scientifiques et géographiques au premier chapitre, parce que la grande œuvre du Brésil colonial a été la formation territoriale, la préparation de l'habitat pour la nation brésilienne.

gue. L'exploration véritable des Guyannes ne commença qu'au siècle suivant : en 1743 y passèrent La Condamine et le médecin Barrère ; vingt ans après Simon Mentelle y débarqua ; le lieutenant Fusée Aublet, dont l'ouvrage sur les *Plantes de Guyanne* est devenu classique, parcourut la côte de 1652 à 1764 ; le naturaliste Le Blond en 1787 suivit l'Oyapock.

Charles De la Condamine, qui avait accompagné en 1734 Bouguer pour déterminer la figure de la Terre, passa en 1741 ; il vérifia que la monnaie courante à Bélem étaient encore en 1743 les graines de cacao, la monnaie d'or n'y ayant été introduite qu'en 1749. Il écrivit la «Relation abrégée d'un voyage fait dans l'intérieur de l'Amérique méridionale» (1745). En 1785 l'infortuné La Pérouse passa à l'île de la Trinité, qui était alors occupée par Edmond Halley.

*
* *

Le fameux naturaliste Saint-Hilaire partit pour le Brésil en 1816, à l'occasion du départ du comte de Luxembourg, ambassadeur de Louis XVIII auprès de João VI. Il parcourut durant six ans de vastes régions et retourna en Europe avec d'immenses collections. Observateur habile et sagace, il a laissé une foule d'indications précieuses sur les us et coutumes de l'ancien Brésil. Il a doté la botanique de deux nouvelles familles, les *paronychées* et les *tamariscinées* ; il a révélé plus de 1.006 espèces végétales inconnues.

Il a écrit sur le Brésil de travaux importants :

— *Flora Brasiliæ meridionalis*, Paris, 1825, 3 volumes in-4^o ;

— *Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro et de Minas Geraes*, 1830, 2 volumes in-8^o ;

— *Sur le système d'agriculture, adopté par les Brésiliens*, 1838, in-8°;

— *Voyage aux sources du Rio San-Francisco*, 1847-1848, 2 volumes, in-8°;

— *L'Agriculture et l'élevage du bétail dans les Campos-Geraes*, 1849, in-4°.

Alcide d'Orbigny, qui devint professeur de paléontologie à partir de 1853, fut envoyé en 1826 par le gouvernement pour explorer le Brésil et le Pérou jusqu'à la Patagonie; cela dura environ 8 ans. De ce voyage il rapporta un grand nombre de manuscrits, 36 vocabulaires de langues, 7.000 espèces botaniques.

Il publia entre 1834 et 1847 les neuf volumes de son «Voyage dans l'Amérique du Sud». Il explora la région de Chiquitos, au sud du Guaporé.

En 1829, Dumont d'Urville visita la Trinité. En 1830 Adam de Baube arriva à l'Oyapock. Leprieux descendit le Yary et Galier remonta jusqu'aux sources du Mana.

Le géologue E. Pissis voyagea quelque temps au Brésil; en 1841 il présenta un *Mémoire*, accompagné de deux cartes géologiques: de Bahia jusqu'à Paranagua et du littoral jusqu'à São Francisco.

Aimé Goujard dit Bompland était médecin et naturaliste; il accompagna Humboldt et explora une partie de l'Amérique du Sud; il mourut au Brésil à *Santa Anna* en 1858.

Le comte de Castelnau entreprit une grande expédition scientifique en 1848; il eut le malheur de perdre son géologue E. d'Oserey en Bolivie. La célèbre mission Crevaux débarqua à Rio en janvier 1882. Elle comptait trois notabilités: Jules Crevaux, Billet et Ringel. Après quelques parcours très hardis sur la rive gauche de l'Amazone et dans le bassin de

l'Orénoque, elle fut massacrée par les indiens *Tabas* sur les bords du *Pilcomayo* en Bolivie, dans le grand Chaco. Les Argentins firent graver une plaque commémorative en l'honneur de ces martyrs de la science ; mais les détails de leur meurtre restèrent inconnus.

Nous devons au moins citer ici le nom du Comte de la Hure, qui a étudié les inscriptions de l'intérieur de Bahia.

*
* * *

Sans oublier Ch. Wiener, nous avons plus près de nous les deux Coudreaux : le premier de notre sexe ; l'autre du sexe faible.

Henri Anatole Coudreau naquit en 1859 dans la Charente-Inférieure. Devenu professeur à Clermont-Ferrand, il sollicita et obtint en 1880 une chaire au collège de Cayenne. En 1891 il séjourna chez les *Galibis* de l'Iracoubo : puis il étudia sur place le Kourou, ce malheureux essai de colonisation tenté par Choiseul en 1763.

De 1883 à 1885, au cours d'une mission qui lui fut confiée par M. Chessé, gouverneur de la colonie, il explora le sud de la Guyanne. Il reconnut le Coumani, le Mapa et les plaines marécageuses du *contesté*. Coudreau est le premier qui ait franchi le Tumuc-Humac, le premier aussi qui ait donné des notions précises sur la grande famille caraïbe *ouapichiane*. Il entreprit successivement six voyages : au *Tapajos* (28 juillet 1895, 7 janvier 1896) ; au *Xingu* (30 mai 1896, 26 octobre 1896) ; au *Tocantins-Araguaya* (31 décembre 1896, 23 novembre 1897) ; à l'*Itaboca* et à l'*Itacayuna* (1^{er} juillet 1897,

(¹) Augustin-François-César Prouvençal de Saint-Hilaire, dit Auguste de Saint-Hilaire, né et mort à Orléans (1799-1853).

11 octobre 1897); au *Tocantins* et *Xingu* (3 avril 1898, 3 novembre 1898); au *Yamunda* (21 janvier 1898, 27 juin 1899); sur tous ces voyages il a publié des narrations complètes. Il mourut au Pará en 1899.

L'autre Coudreau était une femme dont l'audace et l'esprit d'aventure formeraient matière à de magnifiques romans à la *Robinson Crusoë* ou à de superbes *films* de cinéma. O. Coudreau entreprit cinq expéditions dont elle fut chargée par le gouvernement de Pará. Elle recueillit des photographies curieuses, des vocabulaires indiens (les dialectes «cono», «oparai», «ouaycoué», etc.), et une foule d'observations sur l'intérieur du Brésil. Elle adorait la vie d'aventures : «La solitude de la forêt vierge, écrivait-elle, est devenue pour moi un besoin; elle m'attire par son mystérieux silence, et seulement dans les grands bois, j'ai l'impression du *chez moi*» (*Voyage au Curua*, p. 1).

Un moment elle craignit de perdre son travail préféré; mais le gouverneur A. Montenegro lui confia encore la mission du *Mapuera*. En parcourant les récits de cette voyageuse surprenante, nous avons été frappé de l'abondance des informations curieuses qu'ils contiennent. Voyez seulement la note suivante : «La *ramada* est un très grand carbet ouvert à tous les vents avec le sol en terre bien battue sans une seule dépression. C'est la salle de danse indispensable dans un village nègre. On peut se passer de manger, de se vêtir même; mais on ne saurait vivre sans une *ramada*» (*ibidem*, p. 20).

Voici la liste de ses voyages :

Au *Trombetas*, 7 août 1899, 25 novembre 1899; au *Cumuna*, 20 avril 1900, 7 septembre 1900; au *Curua*, 20 novembre 1900 7 mars 1901; au *Mapuera*, 21 avril 1901

24 décembre 1902 ; au *Maycuru*, 5 juin 1902, 12 janvier 1903.

§ 5

France Antartique : Villegaignon, «roi du Brésil» (*)

Un royaume français au Brésil, tel fut le rêve de l'amiral Villegaignon.

Mais présentons d'abord le héros.

Nicolas Durand de Villegaignon (1510-1571), dès ses vingt ans, se fit chevalier parmi les preux de S. Jean de Jérusalem. Taille superbe et beaux traits; courageux et discipliné; instruit et épris de mysticisme libéral: tel était son portrait.

La liste de ses services le mettait en évidence. Il avait pris part en 1541 à l'expédition de Charles V contre les Turcs d'Alger, il se battit derechef contre les Turcs en Hongrie en 1542; par ordre de Henri II, il alla chercher Marie Stuart en Ecosse en 1542; il sauva ensuite Malte de l'assaut des Turcs; enfin en 1552 il fut chargé avec Carné des travaux de défense de Brest.

Tel était l'homme. Voyons maintenant l'épopée.

*
* *
*

Villegaignon tourna ses regards vers le Brésil. Esprit très sagace, il sut intéresser et Henri II, auquel il offrit de créer une base d'action pour la conquête des colonies espagnoles; et le

(*) Les deux chroniqueurs de l'expédition ont été Thevet et Lhéry, l'un catholique, l'autre protestant. Thevet publia en 1557 sa *France Antarctique*, Paris, 1^{re} édition,

puissant amiral calviniste Gaspard de Coligny, auquel il promit de créer une terre de refuge pour les protestants de France.

Henri II concéda à l'expédition 10.000 livres, deux navires, des soldats et de l'artillerie.

Villegaignon, après avoir enrôlé des aventuriers et des calvinistes, choisit pour compagnons, son neveu Bois le Comte, le moine André Thevet et Jean Cointa.

Villegaignon partit du Havre avec 600 hommes le 12 juillet 1555. Assailli par une violente tempête, il dut relâcher à Dieppe, où bon nombre de ses engagés préférèrent rester à terre. Il fit voile de nouveau à travers les ouragans de l'Océan et mouilla enfin le 10 novembre à l'entrée de la Guanabara, qu'il prit pour un fleuve. Il choisit d'abord pour débarquer l'île *Ratier* (aujourd'hui *Lage*) ; mais comme ce rocher était sujet à l'envahissement de la marée haute, il se transporta à l'île *Seregipe* (aujourd'hui Villegaignon), où il se fortifia sur les collines qui n'existent plus par suite des travaux de nivellement. Il y construisit un fort qu'il baptisa du nom de *Coligny*.

Les Français se mirent à explorer la baie et à se mettre en contact avec les Indiens ; car l'île manquait d'eau et les provisions de bouche étaient maigres. Ils étaient près de quatre-vingts ; mais ils étaient venus sans femmes. Villegaignon, de mœurs très austères, leur défendit le concubinat. *Inde iræ...*

Un mauvais sujet, un normand qui servait d'interprète auprès des sauvages, trama une conspiration contre la vie de l'amiral ; mais Villegaignon déjoua ses plans et fit pendre les coupables.

Le chef de la colonie écrivit des lettres sur la réussite de l'expédition et envoya Bois le Comte pour demander au roi et à Coligny des soldats et quelques théologiens de Genève. Et, attendant les secours sollicités, il occupa d'autres points im-

portants, entre autres l'île *Paranapuan* (aujourd'hui *Governador*) et fit semer des légumes et planter des arbres sur la côte occidentale.

La seconde fournée d'expéditionnaires ne tarda pas. C'étaient 290 hommes, 6 enfants, 5 jeunes filles et une dame. Les théologiens étaient partis de Genève en septembre 1556; ils arrivèrent au fort *Coligny* le 7 mars 1557. C'étaient, selon les indications de Thevet : Jean de Léry, Crespin, Philippe de Corguilleray. Richer, Cartier, Pierre Bourdon, Mathieu Verneuil, Jean Dubourdel, André Lafon, Nicolas Denis, Jean Gardien, Martin David, Nicolas Raviquet, Nicolas Carneau, Jacques Rousseau, Jean de Lhéry, Leballeur.

Au début les gens de Genève plurent à tous ; Villegaignon écrivit même à Calvin une lettre de remerciements, lors du retour de Carneau, qui souffrait de nostalgie. Mais dans l'île française couvait une tempête intestinale qui se déchaîna bientôt.

Les hommes de théologie demandèrent la création sous la présidence de l'amiral, d'un conseil de gouvernement ; Villegaignon accéda. Les biblistes de Genève inaugurèrent ensuite une discussion avec le docteur en Sorbonne Jean de Cointa au sujet de la Cène.

Villegaignon, qui avait demandé des ministres pour évangéliser les sauvages et non des semeurs de discorde, résolut de réagir contre les calvinistes. Ils les invita à s'en retourner à bord du *Jacques*, un navire en piteux état. Six seulement acceptèrent ; toutefois Lhéry désista au dernier moment ; les cinq autres aussi, effarouchés par le gros temps, revinrent à l'île. Malgré la défense du chef de l'expédition, les théologiens s'obstinèrent dans leur attitude ombrageuse et querelleuse. Villegaignon fit alors exécuter trois d'entr'eux (Dubourdel, Verneuil et Bourdon) et jeter dans les fers Lafont et Leballeur.

Dubourdel encouragea ses compagnons au «martyre» en entonnant un psaume.

La terreur s'empara alors de l'île ; plus de la moitié des colons se réfugièrent en terre ferme à un endroit appelé *la Briqueterie*, vraisemblablement entre les collines du *Castello* et de *São Bento*. Le *Jacques* était parti pour l'Europe le 4 janvier 1558. Villegaignon lui-même arriva en France au commencement de 1560, après avoir confié la défense de l'île à Bois le Comte.

Il allait demander au roi des soldats et des armes. Mais Henri II était mort.

*
* *
*

Les Portugais à Bahia n'avaient pas inquiété Villegaignon sous le gouvernement de Duarte da Costa.

Le successeur de celui-ci, Mem de Sá, résolut de déloger ses voisins. Il dépêcha d'abord des Pères jésuites pour soulever les Indiens et descendit lui-même en 1560 avec les renforts reçus de Portugal. Il se jeta sur le fort *Coligny* ; après deux jours d'assaut, il s'en empara, en dispersant une partie de la garnison et en faisant une centaine de prisonniers ; il établit alors une base au pied au *Pão de Assucar*,

Cependant les Français étaient sortis de leurs refuges ; ils avaient pour eux la confédération des indiens *Tamoios*, dont le chef *Jaguanhara* était devenu la terreur des Portugais.

Ils livrèrent une série d'escarmouches aux troupes amenées en 1564 par Estacio de Sa, qui périt dans un combat. Ils reprirent le fort de *Coligny*.

Mem de Sá revint alors de Bahia en 1567 ; enleva aux français les positions de *Uruçu-Mirim* (aujourd'hui *Praia do Flamengo*) et *Paranapan*.

Les Portugais salirent leur victoire par le massacre des survivants ; « Ils furent pendus à la potence pour être insultés », écrit sauvagement le jésuite Simão de Vasconcellos,

Villegaignon a été déprécié injustement. Peu importe que le fanatisme calviniste l'ait surnommé le « Cain de l'Amérique » et qu'il ait vaillé entre la Réforme et le Romanisme,

Son dessein était grandiose : il voulait fonder un royaume français pour arrêter les conquêtes espagnoles et offrir un abri aux persécutés de France.

Il gagna l'amitié des Indiens à tel point que Mem de Sá lui-même exalte sa philanthropie.

Mais sur quel droit se basait son expédition ? Sur le droit de conquête des terres non occupées du Nouveau Monde et sur la guerre sourde que le Portugal et la France se faisaient.

L'anglais Southey, dans son *Histoire du Brésil*, garantit que si Villegaignon ne s'était pas brouillé avec ses compagnons, Rio de Janeiro serait devenue la capitale d'une puissante colonie française. Ce sont les théologiens rétifs qui ont miné les fondements de la colonie. Enfin Villegaignon a échoué parce que son protecteur Henri II mourut à l'heure la plus critique.

En tout cas il a inscrit en lettres ineffaçables, sur un rocher de Guanabara, son nom et celui de la France.

§ 6

France Equinoxiale

Dès 1594 Jacques Riffault et Charles Des Vaux avaient visité le Maranhão ; ils s'y étaient acquis l'amitié du chef indigène Ovirapire.

Riffault retourna en France pour exposer à Henri IV un

vaste plan de conquête ; mais, comme il tardait à revenir, Charles des Vaux envoya de nouveaux émissaires. Enfin une expédition de trois vaisseaux et mille hommes partit en 1612, au temps de la régence de Marie de Médicis qui régnait au nom de Louis XIII. L'entreprise avait été confiée à Daniel de la Tousche, sieur de *La Ravardière* (1570-1635) et à ses deux associés, Nicolas de Harley et François ; seigneur de Razilly. On avait choisi pour devise de la future conquête : *tanti dux femina facti*. Les trois navires *La Régente*, *la Charlotte* et *la Sainte Anne*, appartenaient à la compagnie des Indes Orientales. Claude d'Abbeville et deux autres capucins de la rue Saint-Honoré de Paris accompagnaient les soldats,

*
* *

A peine débarqué, La Ravardière, fonda dans une île la ville de Saint-Louis et quatre forts. Il chercha alors à élargir ses territoires du côté de l'Amazone. Une frégate fut envoyée, à l'île Fernando de Noronha, qui fut appelée «île Dauphine». Là les Français élevèrent des baraques, plantèrent du tabac et des légumes. introduisirent des animaux domestiques. Au départ de la frégate, on laissa dans l'île douze français seulement, qui se soumirent en 1637 aux Portugais. ⁽¹⁾

En 1613 M. de Razilly retourna en France. «En passant par Rouen, écrit Malherbe dans une lettre du 15 avril 1613, il les fit habiller à la française ; car, selon la coutume du pays, ils vont tous nus hormis quelque haillon noir qu'ils mettent devant leurs parties honteuses. Les femmes ne portent rien du tout».

⁽¹⁾ Claude d'Abbeville avait visité et décrit l'île cf. Pereira da Costa. *A Ilha de Fernando de Noronha* ; Mario Bello, *Archipelago de Fernado de Noronha*.

*
* *
*

Les maîtres des terres du Sud commencèrent à s'inquiéter.

Pour barrer le chemin aux Français, le gouverneur Diogo de Menezes envoya Martim Soares Moreno pour fonder un poste avancé sur le Jaguaribe.

La cour de Madrid réitéra ses ordres formels à Gaspar de Souza, qui commença immédiatement à agir.

Jeronymo de Albuquerque et Moreno arrivèrent en 1613 à la baie São José où ils rencontrèrent leurs ombrageux voisins²; ils trompèrent les Français en leur déclarant qu'ils cherchaient un endroit favorable pour installer une usine. Ils redescendirent et fondèrent les forts de Notre Dame du Rosaire à Jericoaquara et de Camocim.

Les Français, informés des préparatifs de leurs voisins, commencèrent la guerre. Du Prat se jeta sur *Rosario* : mais il fut repoussé. Le 29 septembre 1614 Jeronymo de Albuquerque sortit avec des renforts du fort du Ceara pour aller défendre Rosario. La Ravardière voulait à peine défendre la baie de São Marcos, où il se concentra. Le 26 Octobre Jeronymo arriva avec 500 Portugais à Guaxenduba et construisit rapidement un fort qu'il dédia à Saint Marc.

Le 13 novembre les Français capturèrent trois embarcations ennemis ; le 19 ils débarquèrent 200 fantassins et beaucoup d'Indiens. Avant de commencer l'attaque La Ravardière envoya à Jeronymo une sommation rédigée dans un langage fort bizarre. En réponse, les Portugais firent une sortie de surprise durant laquelle ils tuèrent 90 Français et quatre cents Indiens et détruisirent 46 canots indiens.

Découragé par cet échec, La Ravardière accepta une trêve qui devait durer jusqu'au mois de février 1615.

A bord du *Régent* on envoya le 16 décembre en France Du Prat et le portugais Gregorio Fragoso ; le 4 janvier 1615 on embarqua pour le Portugal Diogo de Campos et le français Mathieu Maillart.

La France était tombée alors entre les mains d'une régente peu intelligente, dominée par l'aventurier italien Concini. L'expédition du Maranhão fut abandonnée à son propre sort.

La cour de Madrid en profita. Elle envoya Francisco Caldeira à Guaxenduba.

Alexandre de Moura débarqua à Itapary, région de l'île déjà occupée par les Portugais ; en violant l'accord conclu entre La Ravardière et Jeronymo, il assiégea, avec des forces considérables, les Français qui capitulèrent le 1^{er} novembre 1615.

On fit partir les vaincus pour la France, en exceptant La Ravardière qui fut obligé d'accompagner Alexandre à Pernambouc, et qu'on vit, quelques années plus tard à Lisbonne, implorer des faveurs auprès du roi pour les services rendus au Maranhão ! . . .

Quant à Charles des Vaux, il accompagna Castello Branco dans l'expédition du Pará en 1616.

§ 7.

Représailles contre les Portugais Duclerc et Duguay-Trouin

Le Portugal, dans la question de *Succession d'Espagne*, s'était prononcé contre Louis XIV. *Inde iræ...*

Le Roi-Soleil, pour châtier le minuscule royaume ibérien, chercha à la blesser à son tendon d'Achille, dans les colo-

nies. Il fit exécuter des actes de course. Par son organe Des Gennes agit en 1695 à l'*Ilha Grande* et Duclerc en 1708 à Pernambouc.

Mais ce fut dans la baie de Guanabara que de terribles représailles furent exécutées.

*
* * *

C'était au temps de l'insouciant gouverneur Francisco de Castro Moraes.

Jean François Charles Duclerc, officier de la marine française, partit avec six navires et 1.200 hommes. Il arriva devant Rio de Janeiro en août 1710. Repoussé une première fois à l'entrée du port, il se retira à l'*Ilha Grande*, d'où il débarqua un mois après 900 hommes à Guaratiba.

Cette force, de combinaison avec les vaisseaux, se mit en marche contre la ville. Durant sept jours, elle ne traversa que des forêts et des montagnes inconnues, où elle aurait pu être exterminée ; car le gouverneur disposait de 3.000 soldats portugais, de 5.000 mulâtres et de beaucoup d'indiens flécheurs. Mais Castro de Moraes était un faible et un lâche,

Les Français passèrent la dernière nuit à *Engenho Velho*, bien aux portes de la ville ; ils se remirent en route dès l'aube du jour suivant. Ils rencontrèrent d'abord et défirent quelques groupes de jeunes gens, commandés par Bento do Amaral Gurgel ; ils déroutèrent ensuite les hommes du moine trinitaire Francisco de Menezes, à la descente du mont *Santa Thereza*.

Ils commirent alors la grosse erreur de se jeter, comme des fous, à travers les rues étroites de la ville. Fourvoyés et poursuivis de toutes parts, ils descendirent par le chemin de *Matacavallos* (aujourd'hui rue de *Riachuelo*) sous le feu meurtrier que l'on faisait des maisons. Au centre de la ville, ils

se ruèrent vers les rues de l'*Ajuda* et de *S. José*. Traqués et cernés de tous les côtés par les compagnies d'étudiants et par les soldats de Gregorio de Moraes, «Maître de Camp» et frère du gouverneur, ils se réfugièrent dans un dépôt de douane.

Ils essayèrent encore de résister ; mais se voyant menacés par les barriques de poudre qu'on avait placées sous l'édifice du refuge, ils capitulèrent. Les Portugais salirent leur victoire par des actes de sauvagerie ; ils massacrèrent la plupart des prisonniers.

L'escadre des Français apparut deux jours après : c'était trop tard.

Duclerc vécut encore près de six mois ; mais un matin on on le trouva assassiné dans le lit. Ce fut un crime lâche et honteux. Quels en furent les auteurs ? On ne les a pas encore découverts. En tout cas Duguay-Trouin vint les chercher.

*
* * *

René Duguay-Trouin, l'un des plus grands marins de France, cherchait depuis plusieurs années à capturer une flotte portugaise du Brésil. Déjà en 1706, en se rendant à Cadix, il en avait rencontré une, qui portait à Lisbonne les revenus de la riche colonie, sous une forte escorte. Il ne craignit pas de l'attaquer ; il arriva presque à capturer un bâtiment qu'on évaluait à plus de deux millions de piastres. Quand il se retira de Cadix en 1707 avec le titre de *Chevalier de Saint-Louis*, il reçut le commandement d'une escadre de six vaisseaux, avec laquelle il appareilla pour aller guetter une flotte qu'on attendait du Brésil ; mais celle-ci lui échappa une fois de plus. En 1708, il sortit avec le même espoir ; mais il fut trompé encore.

Fatigué d'attendre, il résolut d'aller chercher les introuvables vaisseaux ennemis à l'endroit même d'où ils sortaient.

En France l'idée fut facilement acceptée, car le triste sort de l'expédition de Duclerc avait irrité les esprits.

Autorisé par le roi et le ministère, Duguay-Trouin trouva neuf armateurs pour l'y aider. Il prépara, sans parler de quatre unités appartenant à des particuliers, 17 vaisseaux de la marine royale (7 vaisseaux de guerre, 8 frégates et 2 traversiers à bombe). Il réunit plus de 5.600 hommes, en y comprenant les soldats, l'équipage et les états-majors. Il appareilla pour l'Amérique en juillet 1711. Le 12 septembre il parut devant la baie da Guanabara.

La cour de Lisbonne, prévenu à temps, avait fait préparer des tranchées ; elle possédait en outre dans le port une flotte de 4 vaisseaux et 2 frégates, sous le commandement de Gaspar da Costa Atahide.

Duguay-Trouin bombardait les ouvrages de défense et forçant passage, alla s'emboîser, hors de portée de canon, au fond de la baie. Le capitaine portugais surpris, ne résista pas ; il fit échouer les vaisseaux, tandis que le dépôt de poudre de Villegaignon faisait mystérieusement explosion. Duguay-Trouin s'empara de l'île des *Cobras* et d'autres et s'y fortifia.

Le gouverneur crut que l'aventure de Duclerc serait répétée. Mais Duguay-Trouin, mieux avisé que son prédécesseur débarqua ses forces en trois corps : le premier à la plage de la *Gamboa*, sous les ordres de Courserac ; le deuxième sur les collines voisines, sous le commandement de De Beauve ; le dernier sur la plaine de la ville, sous la direction de Goyon.

La fusillade dura du 16 au 19 septembre. L'amiral français fit une première sommation : il exigea la punition des assassins de Duclerc et une satisfaction pour les prisonniers massacrés. Francisco de Castro répondit « qu'il défendrait la

ville jusqu'à la dernière goutte de sang»; mais nous verrons qu'il ne tint guère parole.

Le 21, en effet, fut livré l'assaut définitif. Les Français bombardèrent la ville et tirèrent parti d'une nuit de tempête où le grondement des canons se mêlait au bruit du tonnerre. Ce fut un spectacle épouvantable : terrifiés par la mort et l'incendie, les habitants se réfugièrent sur les collines voisines. La panique fut générale.

Le commandant français envoya de nouveau un parlementaire. La ville capitula et se racheta en acceptant les conditions des vainqueurs : 610.000 ducats, 500 caisses de sucre, 200 bœufs.

Il faut dire ici qu'une partie de la ville fut saccagée par les soldats enragés, qui se faisaient précéder des échappés de la tentative de Duclerc, lesquels dénonçaient les maisons des massacreurs et sauvaient celles de leurs protecteurs : Duguay-Trouin fit passer par les armes quelques pillards et rétablit la discipline.

Après avoir reçu le dernier paiement, l'amiral français fit détruire le vaisseau *Barroquinho*, échappé au début, et se retira.

Il partit le 22 novembre, avec l'envie d'une «visite» à Bahia ; mais il recula devant la possibilité d'un désastre qui l'attendait plus loin. La mer était agitée : son escadre fut dispersée ; il perdit deux de ses meilleurs vaisseaux, *Le Magnanime* et *Le Fidèle*, à la hauteur des Açores.

Le 6 février suivant Duguay-Trouin arriva en rade de Brest, en rapportant 92% de bénéfices nets.

Cette expédition fut la clôture de l'ère nouvelle de Louis XIV.

*
* *

Un mot d'explication seulement.

Les actes de vengeance n'étaient pas dirigés contre le Brésil, mais bien contre les Portugais. Le Brésil n'était pas encore né. Voilà pourquoi il est ridicule de répéter ce que certains historiens *copistes* du pays disent des forces portugaises, «nos troupes» (*sic*). . .

D'un autre côté, quand on songe aux fortifications naturelles de la baie et aux ressources dont pouvaient disposer les Portugais, on trouverait quasi fabuleuse la victoire des Français. Car cet admirable coup de hardiesse n'exigea que quelques vaisseaux et cinq mille soldats. Les historiens naïfs croient pouvoir excuser les vaincus en disant qu'il n'y avait dans Rio que trois mille soldats portugais. Et les compagnies de citoyens ?

La véritable cause de la défaite se trouve ailleurs :

Les indigènes avaient commencé à avoir des idées d'indépendance ; ils ne pouvaient plus avoir de l'enthousiasme à défendre la ville contre les étrangers et au profit d'autres étrangers. *Laissez-les se battre entre eux. . .*

CHAPITRE II

RELATIONS OFFICIELLES ET DIPLOMATIQUES

LES MINISTRES DE FRANCE AU BRÉSIL.— LES CONSULS.—
DEUX MARIAGES PRINCIERS.— LA NATURALISA-
TION.— LA NEUTRALITÉ.— LA RECONNAISSANCE
DE LA RÉPUBLIQUE DU BRÉSIL.— CONVENTION
LITTÉRAIRE FRANCO-BRÉSILIENNE.

§ 1

Les Ministres de France au Brésil

A la proclamation de l'indépendance du Brésil, le comte de Gestas vint en caractère de consul et en même temps de chargé d'affaires. Il exerça durant plusieurs années cette mission mal ébauchée avec fermeté et bonne volonté. En 1724 il porta plainte contre le «*Diario do Governo*» qui, dans son numéro 109, avait outragé l'honneur des Français ; le Ministre des Affaires Étrangères, Luiz José de Carvalho Mello, lui fit voir le 19 mai que les offenses avaient paru dans la section non officielle du journal en question et qu'au Brésil la presse était libre ; dans un cas semblable d'ailleurs, passé avec le «*Journal des Débats*», qui avait injurié le Brésil, le gouvernement français avait répondu au respectif agent diplomatique par une fin de non recevoir : «*Vous savez que nos journaux sont parfaitement libres ; c'est une chose qu'il ne faut pas laisser*

ignorer dans les pays étrangers, car le Gouvernement ne peut pas commencer à prendre une responsabilité qu'il lui faudrait abjurer quelques jours après».

Le 8 janvier 1826 le comte de Gestas signa avec le marquis de Paranagua le traité de commerce franco-brésilien, dont le texte fut envoyé en France à bord du brick «Inconstant».

*
* *

Aussitôt après ce précurseur de la représentation diplomatique française, la légation devint distincte du consulat.

Avant la guerre franco-prussienne, nous pouvons citer plusieurs noms de résidents : Edouard Pontois (1837), F. de Greling (1859), le chevalier de Saint Georges, le général comte Dumas (1889) et trois autres.

Le Comte Laurent de Batour fut tué en 70 à Buzenval.

Le Comte de Gobineau mourut à Turin en 1882, où il s'était retiré après avoir renoncé à la carrière diplomatique. M. de Gabriac, que nous ignorons si nous le devons compter parmi les *comtes* si abondants de l'époque, fut le héros du conflit de l'amiral Roussin : durant le blocus intempestif et incomplet des rives de la Plata, l'escadre brésilienne avait capturé sept vaisseaux battant pavillon français ; elle en avait relâché trois et conduit le reste à la baie de Guanabara. C'est alors que l'amiral Roussin força l'entrée du port et exigea réparation ; l'*Auguste* fut rendu ; les trois autres capturés hors état de reprendre la mer, — le *Courrier*, le *Jules*, et le *San Salvador*, — furent indemnisés.

*
* *

En 1870 nous trouvons M. Hocmelle qui eut des démêlés assez intenses avec la chancellerie impériale, à cause des ques-

tions de neutralité. En 1881 c'est M. Noël qui apparaît. Le Cte. Amelot de Chaillou débarqua le 13 juin 1883; le 15 octobre il partait en congé de six mois à bord de l'*Orénoque* en se faisant substituer par Fourrier de Baccourt, arrivé par le *Sénégal*. On raconte que ce dernier « chargé » était rouge comme une pomme de Californie. Quant au ministre Amelot, il avait des allures trop aristocratiques; mais il était curieux des choses du Brésil, au point d'élever chez lui une jeune indienne: ils s'absenta de nouveau en 1885, en se faisant remplacer par le premier secrétaire d'Ambassade, le Cte. Viel Castel et revint en 1886 pour repartir définitivement après la chute de l'empire brésilien en 1889.

*
* *
*

Quand on proclama la République au Brésil, les affaires de France étaient à la charge de M. Blondel. On sait combien ce diplomate se dévoua à la cause du Brésil. C'était d'ailleurs un gentleman; et sa femme — une beauté ravissante, qui aimait la chasse comme lui —, était encore plus charmante... Nous avons ensuite deux noms: Humbert et un Gérard qui devint ambassadeur à Tokio. Durant la révolte de 1893 le chargé d'affaires était d'Aubigny. En 1896 arriva Stéphen Pichon, à la place de Paul Revoil, qui avait décliné le poste; en juin le nouveau ministre disait à la réception du Cercle Français: « Nous sommes dans un pays qui n'a que des raisons d'être l'ami de la France. Entre lui et nous je ne vois que des causes de rapprochement. Sans parler de nos affinités de race, il est pénétré de nos idées morales et de notre littérature; il s'oriente comme nous, vers le progrès pacifique et la réglementation fraternelle des rapports sociaux. »

Le secrétaire Conty resta comme chargé d'affaires. On

raconte que c'est lui, le premier, qui inaugura à la rue *Gonçalves Dias* un bureau où il recevait ses compatriotes. Virent ensuite le V^{le} de Lavaur de Saint Fortunato, le C^{le} Charles de Saint Aulaire (1901) — un intellectuel, Perreti de la Rocca, Julien Decrais (1908) et le chargé d'affaires Trubert. Le 14 Avril 1905 le baron de Rio Branco fit voir au chargé d'affaires qui avait sollicité le 12 une audience du Président de la République, que cela ne pouvait pas être concédé aux *chargés* : le même cas s'était passé avec le chargé de l'Allemagne et avec le brésilien Aguiar de Andrade aux États-Unis. Le baron d'Anthouard de Wasservas, ministre de 1909 à 1910, a publié un livre sur le « Progrès Brésilien » (Paris, Plon-Nourrit) ; il y dit avec raison que le succès germanique au Brésil était dû à un ensemble de causes agissant toutes dans le même sens : c'était le triomphe de la discipline, de la méthode et de la persévérance. Puis vint Gaillard Lacombe en 1910 ; Lalande, substitué par Salignac Fénelon (1912).

* * *

Quand la grande guerre éclata, le résident était Étienne Lanel, qui quitta son poste en 1916. Caractère sérieux et modeste, ennemi des affaires bruyantes, mais très clairvoyant. Ce fut lui qui encouragea la fondation du « Lycée Français » et en présida l'inauguration. Il acheta et inaugura le palais de la Légation de France, à la rue bien aristocratique de Paysandu, à deux pas du Palais de Guanabara, où résident les Présidents de la République : anciennement toutes les légations se trouvaient à Pétropolis à cause de la fièvre jaune qui menaçait leur santé diplomatique ; depuis qu'on a extirpé radicalement ce mal, les ministres sont descendus à la capitale.

Après le départ de cette excellent ministre, ce fut l'aimable

M. Marcel Guiard qui resta chargé d'affaires, jusqu'à l'arrivée M. Paul Claudel.

M. Maurice Casenave arriva en décembre de 1918 pour substituer M. Paul Claudel. A la réception du Cercle Français, le même mois, dans un beau discours, il a prononcé cette phrase de stoïcisme : « Moi aussi j'ai perdu un fils à la guerre ; mais je me sens fier d'avoir offert un enfant à la patrie. »

M. Casenave prit congé du ministre de l'Intérieur Domicio da Gama par la lettre suivante :

« Monsieur le ministre. Au moment où je suis appelé pour mon gouvernement pour remplir à Washington les fonctions de haut commissaire aux États-Unis, je ne veux pas quitter le Brésil sans exprimer à Votre Excellence toute ma gratitude pour la bienveillance qu'elle a bien voulu me témoigner pendant la durée de ma mission en ce pays. Je la prie en même temps de bien vouloir se faire auprès de tous ses collègues l'interprète de ma reconnaissance pour les attentions que tous les membres du Gouvernement Fédéral n'ont pas cessé de m'honorer en toute occasion.

Je laisse la gérance de la légation à M. Henri Hoppenot, secrétaire d'ambassade, qui exercera les fonctions de chargé d'affaires. Je serais reconnaissant à Votre Excellence de bien vouloir lui réserver la même bienveillance qu'elle m'a manifestée et dont je garderai toujours le reconnaissant souvenir.

Veillez agréer, Monsieur le ministre, les assurances de ma très haute considération.—*Casenave.*»

Mr. Castillon de Saint Victor vint préparer l'arrivée du titulaire de l'ambassade qu'on venait de créer.

Le premier ambassadeur, arrivé vers la fin de 1919, est Mr. Alexandre Robert Conty, réputé un des meilleurs diplomates de France et qui était déjà connu au Brésil.



En dehors des résidents, la France a de temps en temps délégué des ambassadeurs extraordinaires. Le Comte de Luxembourg vint en 1817 pour établir les bases de paix avec le Portugal. Plus près de nous, nous avons eu le sénateur Baudin.

L'émissaire qui travailla le plus, ce fut certainement Charles Wiener, Consul à Guayaquil; il fut chargé d'étudier la vallée de l'Amazone. Au Brésil il fut accueilli avec honneur. Puis il écrivit au Ministre de la Marine: «J'espère qu'il me sera possible bientôt d'apporter à ce merveilleux pays un nouveau témoignage de ma reconnaissance. Pour cela, je n'aurai qu'à raconter simplement ce que j'ai vu». De retour en Europe (1882) il fut invité à faire des conférences à la Société de Géographie de Paris, de Nantes et de Lille. Il revint au Brésil en 1903, avant d'aller à son poste de ministre au Venezuela.

M. Gustave Coatalem, le gentleman qui est à la tête des «Transports Maritimes», fut le secrétaire particulier de Charles Wiener; il pourrait certainement donner beaucoup d'informations sur la mission de ce grand homme.

§ 2

Les Consulats

A en croire le vieil almanach de Surigué, il y avait déjà en 1837 au Brésil 9 consulats: Rio de Janeiro, Campos, Para, Santa Catharina, Bahia, Porto Alegre, São Paulo, Pernambouc, Maranhão.

Nous avons déjà pu, avec des difficultés non pareilles, réunir passablement de détails sur les consulats dans ce pays.



Mr. Alexandre Conty

premier ambassadeur de France au Brésil

Les notes qui suivent ne sont que de simples aperçus, destinés à l'élaboration d'un vaste chapitre touchant les relations officielles franco-brésiliennes ; simple ébauche que nous allons parfaire avec l'histoire des résidents français et celle de la diplomatie de Paris.

De semblables études ont déjà été faites ici, concernant les relations de certains pays vis-à-vis du Brésil ; il suffirait de rappeler ce que le dr. Helio Lobo a publié sur la Légation Américaine. Mais au sujet de la France, rien n'a été encore édité. Mr. Araujo Jorge, il est vrai, est en train de puiser des éléments aux archives de l'*Itamaraty* : mais nous le précéderons de beaucoup de mois et lui causerons peut-être plus d'une surprise.

Faisons donc aujourd'hui une petite tournée à travers les consulats de France.

*
* *

La circonscription de Bahia comprend les Etats de Bahia, d'Alagoas, de Pernambuco, de Parahyba do Norte. Le consulat de São Salvador fut le premier créé au Brésil. De petites modifications se firent ultérieurement dans cette juridiction : en 1890, M. Charles Wiener, investi de pouvoirs spéciaux lors de son passage ici, supprima le consulat de Pernambouc et installa M. Ambrogi au Para. Voici, d'ailleurs l'échelle chronologique des titulaires de Bahia, à partir de 1870 :

Reynaud	1871—73
Despréaux de Saint-Sauveur.	1873—76
Rohher	1876—81
Boysset	1881—82
Nodot	1882—84

Auzépy	1884—86
Thélème	1886—95
Ambrogi	1895
De Gaspari	1895—1900
Béguerie	1900—1904
De Pommayrac	1904—1907
De Casabianca	1907—1909
Nayna	1909—1913
Orlandi	1913

L'agence de Parahyba ne fonctionne que depuis le 10 novembre 1891 ; elle a été successivement gérée par M. M. Aaron Kahn, Alfred Cerf et Albert Cerf.

Pour Pernambuco, nous citerons les noms du chancelier Félix Maudin en 1837 et de l'agent consulaire Georges Béraud en 1918.

Dans l'Etat d'Alagoas c'est Mr. Félix Vandesmet, le propriétaire de l'*Usina Brasileira* de Atalaia-Maceio, qui a exercé longtemps les fonctions consulaires ; à partir de mai 1916 lui a succédé le brésilien Louis Lavenère, qui a cédé sa place à M. C. Girard le 29 novembre 1916.

*
* * *

En 1837 Manoel Cordeiro da Silva était vice-consul dans l'Etat de l'Amazonie.

Le consulat de Manaus grisonne déjà avec ses 36 ans ; M. Jacquot d'Anthonay en exerça la gérance durant 22 années consécutives. Vinrent après lui David Schill, J. Culerre et G. Fradelezi. M. Rouaix, désigné le 12 mars 1912, s'est vu accrédité le mois d'octobre suivant.

L'Etat du Para a sa représentation depuis 1890. Toutefois nous trouvons Denis Croevan comme vice-consul déjà en 1837. C'est M. Ambrogi, comme nous l'avons déjà vu, qui y a commencé la liste des autorités ; il y a cédé sa place à Thélème jusqu'en 1896, pour la reprendre alors.

L'agence consulaire du Céara existe depuis 1868. Voici quels en furent les titulaires :

- 1868—83, le baron portugais Manoel Nunes de Mello.
 1883—1893, Isay Boris, consul honoraire.
 1894— Adrien Boris (actuel).

Le nom de Boris a été le plus grand des français au Céara.

Au sujet des origines de l'agence consulaire de Parnahyba (Piauhy), il règne des doutes. M. Marc Jacob fut désigné le 14 avril 1894 après, y avoir été chargé du vice-consulat depuis 1888. Vint ensuite José Francisco de Miranda Filho.

* * *

L'agent consulaire le plus ancien de São Paulo fut Lucien Kahn (1880-1883) ; à sa mort le poste resta vacant ; J. Rouger fut nommé ensuite en 1889. L'installation régulière de ce consulat ne date que de 1894.

Voici les noms qui y ont passé :

Georges Riff	1894—1899
Desmartis	1899—1901
Roque-Ferrier	1902—1905
Jacques Dupas	1907—1911
Charles Birlé	1912—1917
E. Barret (intérimaire)	1917
Eugène Lucciardi (actuel).	

A Santos on signale un agent déjà en 1837, Frédéric Fomme, et le vice-consul Olivier de Lachève de Teuille en 1903.

Dans le même port on cite M. Alexandre Bousquet, médecin des plus regrettés, dont les fils se firent un nom dans la science brésilienne.

Dans l'ouvrage de Paul Walle, *De l'Uruguay au Rio S. Francisco*, pag. 177, ont lit quelques détails sur M. Dupas : « C'est notre dernier consul à S. Paulo, M. Dupas, qui a amené la concorde parmi nos compatriotes de cette ville ; en même temps, par son activité, il augmentait fortement notre prestige, non seulement en plaçant plusieurs professeurs et savants dans les instituts scientifiques et pratiques de l'État, mais encore en encourageant dans la capitale la création d'établissements d'enseignement d'origine française ».

A Santa Catharina aussitôt après l'agent Deken (1837) la chaîne est rompue.

Nous avons la liste suivante à partir de 1867 :

De La Martinière	1867—75
A. Paranhos	1875
A. Brinhoza	1875—76
Tedeschini	1876—77
Ramalho	1877
D. S. Livramento	1877—1887
G. Richard	1887—1894
Ed. Pechade	1894—1903
D. Sabaté	1903—1909
W. Lesage	1909.

— L'agence de Curityba a été créée en 1896 et a été successivement administrée par Marchais, Francfort; elle l'est l'actuellement par Ch. Lafonge, Directeur de la *South Brazilian Railways C.^o Ltd.*

— A Porto Alegre nous trouvons déjà en 1837 Marc Pradel ; actuellement c'est M. le baron de la Veyssière.

*
* *
*

Relèvent de la zone de Rio de Janeiro les États de l'Esprito Santo, de Goyaz, de Matto Grosso, de Minas Geraes et de Rio de Janeiro ; et les agences qui en dépendent sont celles de Bello Horizonte, Campos de Goytacazes, Cuyaba et Victoria. Voici les noms de quelques consuls seulement, et à vol d'oiseau : M. Breuil (1856) et le chancelier Taunay, le vicomte de Lémont (1858), Courthial (1870), G. Delograye vers (1882-6) ; le baron de Lacarre, parti en congé le 18 mars 1895 ; Thélème (1901), qui vint du Para ; G. Ritt (1901) ; Ferdinand Roque-Ferrer (1902).

Alphonse Georges de la Bordère (1903) vint substituer Georges Ritt. En 1909 Léonce Jean Albert Boudet s'installa à la rue Carioca, n^o 15 : le consulat qui avait commencé à la rue da *Ajuda* (1837), avait passé à la rue *General Camara*, 55 (1879), puis à la rue *Alfandega*, 83.

En 1903 le *Diario Popular* de S. Paulo recevait de A. Conty, directeur de la section des consulats aux Affaires Étrangères, une lettre de remerciements pour le nécrologe de G. Ritt, qui mourut en 1903 au milieu des siens.

Au chapitre de toutes ces figures du passé, il y aurait plus d'un détail à ajouter. Au sujet du bon Taunay et du baron de Lacarre, nous dirons quelques mots plus bas. Et nous ouvrirons ici deux petites paranthèses. Un ancien de la colonie nous a affirmé qu'à la porte du consulat de Rio, en plein 1873, on voyait encore les armes de l'Empereur, oubliées sans doute par une distraction formidablement soporeuse ! M. Auguste

Petit trouve, toutefois, que cette histoire est douteuse, « car le consul de cette époque, M. Courthial était un homme rigide et un officier de la Légion d'Honneur. » En tout cas, voici un autre fait qui est malheureusement trop certain. Personne n'ignore que le consul Georges de Labordère, autorité exemplaire et de toute intégrité, est parti en 1905, en « disgrâce », à la demande du ministre, M. le baron d'Anthouard, à cause de l'attitude justement méfiante et prévenue qu'il avait gardée vis-à-vis du fameux escroc « le Vicomte de la Fare ».

A quelque chose malheur est bon : dès cette mésaventure, les français de Rio, sont devenus plus méfiants.

Victoria est devenue un point d'appui à partir de 1881. Boudoussier et Mayer Rouback en ont été les premiers agents; puis sont venus Hyacinthe Gatine (1911-13), Maurice Créqui (1913-13) et, à partir de 1914, M. Maurice Lotar, qui représente aussi la Belgique.

La fondation de l'agence de Campos remonte à Godet (1837). Les derniers titulaires en ont été Paul Leclerc, André Richer et J. Sellier.

Le consulat de Bello Horizonte (1907) a été le plus multicolore de tous, à en juger par les nationalités de ses représentants :

Michel Dessens (français); Joseph de Jaegher (belge); Georges Maguin (suisse); François Briffault (français).

La raison de cette bigarrure se trouve dans l'absence quasi complète de français; car dans plus d'un État du Brésil, le français est un *avis rara*; il est vrai que les objets rares son plus précieux. . .

Il y a quelque cinquante ans; il était à Rio de Janeiro un français bien original. C'était le chancelier du consulat, connu sous le nom de *consul Taunay*.

Grand et maigre, il avait les traits d'un Pacôme du désert ou d'un Siméon Stylite. Il se vêtait . . . à la mode de Diogène ; il sortait toujours en chapeau haute forme «selon l'usage antique et solennel», en habit toujours râpé, en pantalon toujours déchiré et en pantoufles. Nous allons oublier de dire qu'il avait les cheveux coupés à la mal content. . . et par lui-même.

Les brésiliens l'appelaient «philosophe». Mais sous cet accoutrement si bizarre et sous cette écorce si âpre, le consul Taunay recélait un cœur d'or.

À l'instar des saints de l'Évangile, donnait aux malheureux tout ce qu'il gagnait. Il souhaitait même que tout le monde en fit autant. Quand un pauvre français se trouvait hanté par son créancier. Mr. Taunay implorait le pardon de la dette ; «ayez pitié, monsieur ; vous avez bien moins besoin que lui». Et à la demande si persuasive du médiateur ; quelques-uns se rendaient, d'autres murmuraient que la nouvelle méthode commerciale de monsieur le consul n'était tout de même pas trop juste.

On avait une grande vénération au Brésil pour M. Taunay. Et nous allons montrer, par un seul exemple, combien notre héros était populaire.

L'incident que nous allons raconter, se passa au théâtre *Alcazar*, qui fut si concouru durant la guerre du Paraguay.

Une jeune actrice y fut un jour poursuivie par les galanteries de quelques étudiants faquins. La belle virtuose en fut vexée et répondit par de paroles un peu blessantes. La jeunesse dorée s'irrita aussiôt.

Tous commencèrent à discuter. Et, ma foi, il était difficile de dire qui avait raison : car les jeunes gens n'ont pas toujours tort d'être jeunes gens ; et les jeunes filles sont parfois un peu coupables d'être trop charmantes ! En tout cas, il fallait éviter

une bagarre. On fit venir en toute hâte M. Taunay ; le consul donna le bras à l'actrice imprudente et passa calmement au milieu de la foule : toutes les colères s'apaisèrent comme par enchantement ; et les étudiants se découvrirent avec respect au passage du consul Taunay.

A l'occasion du 14 juillet 1895, le baron de Lacarre, consul de France à Rio de Janeiro, fut décoré de la Légion d'Honneur ; c'était le fils d'un héros.

Le colonel Lacarre commandait à Reischoffen l'un des régiments de cuirassiers qui exécutèrent la charge légendaire ayant immortalisé les régiments de cavalerie lourde.

Au moment où, levant son épée, le colonel Lacarre venait de crier : *en avant!* un obus lui emporta la tête. Par un miracle d'équilibre, il resta debout sur la selle.

Le cheval s'élança ; et les prussiens virent s'avancer sur eux, à cheval, un colonel décapité, conduisant à la mort les débris d'un régiment déjà décimé.

§ 3

Deux mariages princiers

Durant les 67 ans qu'a duré l'Empire du Brésil, il y a eu deux alliances franco-brésiliennes : deux mariages qui n'ont engendré aucune entrave à la politique du pays, mais qui ont constitué au contraire deux excellents traits d'union historiques entre les deux peuples.

En lisant que Pedro I en 1817 se maria d'abord avec l'autrichienne Maria Leopoldina J. Carolina, Archiduchesse d'Autriche, et qu'il épousa en secondes noces la bavaroise

Amélie ⁽¹⁾ de Leuchtenberg (1829), on serait porté à croire que les préférences du premier souverain étaient pour la femme germaine. Ne vous y trompez pas. Pedro I, pris d'engouement pour tout ce qui sentait son français, aurait certes eu de grandes ambitions d'affinité.

Malheureusement sa vie, très peu ascétique et trop bohême, lui avait fermé les portes des grandes cours de l'Europe : il se faisait le héros de mille aventures non seulement avec sa maîtresse, quasi officielle, la *Marquise dos Santos*, à la fois sa Maintenon et sa Pompadour, mais encore avec d'autres odalisques d'occasion.

*
* * *

C'est de la famille du second Empereur que sortirent les deux mariages dont nous voulons parler. Pedro II, marié, avec une italienne, avait un gendre ⁽²⁾ semi-allemand (le duc de Saxe), un autre gendre français (le comte d'Eu) et un beau-frère français (le prince de Joinville).

François Ferdinand Philippe Louis-Marie d'Orléans, prince de Joinville, et troisième fils de Louis-Philippe, demanda la main de donna Francisca Carolina de Bragança, sœur de Pedro II.

Les conditions de cette alliance furent arrêtées par le traité conclu à Rio le 22 avril 1843 entre le souverain du Brésil et le représentant de Louis Philippe ; mais la ratification de l'accord ne se fit que plusieurs jours après, vu l'inclusion d'un

⁽¹⁾ Amélie était fille de Eugène Beauharnais.

⁽²⁾ La princesse Leopoldina se maria avec le duc de Saxe-Cobourg-Gotha, petit fils de Louis-Philippe et deux fois cousin du Comte d'Eu.

article secret, clause d'ailleurs de pure formalité et sans aucune importance.

La dot de la princesse avait été assignalée par la loi n. 166 du 26 Septembre 1840; mais les fonds nécessaires pour la célébration matrimoniale furent affectés par le décret 289 du 9 Octobre 1843.

Le prince Louis Philippe Marie Gaston d'Orléans, comte d'Eu et fils du duc de Nemours, reçut en 1864 de Pedro II l'offre de la main de dona Isabel Christina. Il partit d'Europe le 9 août et arriva au Brésil le 2 septembre 1864.

Les bases du mariage furent assises le 11 octobre 1864 entre le monarque débonnaire et le duc Nemours. Le 15 octobre s'effectua la cérémonie solennelle. Les 27 et 31 décembre, les plénipotentiaires, le Dr. José Liberato Barroso et le général Comte Dumas, interprétèrent certaines clauses du traité. Enfin le décret 1708 du 23 septembre 1869 déclara applicable à la nouvelle mariée la loi du 23 novembre 1841.

*
* *
*

Quelques mots complémentaires sur les deux personnages français qui s'attachèrent au Brésil par le lien conjugal.

Le prince de Joinville naquit à Neuilly-sur-Seine, le 14 août 1818. Après avoir étudié au Lycée Henri IV, il se voua à la marine. C'est lui qui ramena de Sainte Hélène en Décembre 1840 les restes de Napoléon I. De son mariage avec Françoise de Bragance il eut deux enfants : Françoise Marie Amélie (1844) et Pierre Philippe, duc de Penthièvre (1845).

Après la chute du roi son père (1848), il se trouva banni. Il rendit encore quelques services à Lincoln durant la guerre de Sécession et durant l'invasion allemande de 1870.

Les articles anonymes qu'il avait publiés dans *La Revue des Deux Mondes* furent réunis et publiés en 1870 sous les titres de *Récits de Guerre et Études sur la Marine*.

Francisco Cunha, dans ses *Reminiscencias* (Rio de Janeiro, 1914), raconte qu'il avait été question de confier le commandement de la flotte brésilienne au prince de Joinville, quand il y eut la conjecture d'une guerre contre le roi prussien Guillaume I, qui exigeait l'abrogation des lois de ce pays, parce que la police avait arrêté des matelots polissons du navire allemand « Nympha » !

Le comte d'Eu naquit le 28 avril 1842. Les événements écoulés entre 1848 et 1852 l'obligèrent à interrompre ses études. En 1859 il s'engagea dans l'armée espagnole.

Après son mariage, il fut incorporé à l'armée du Brésil. Maréchal honoraire en 1864, puis maréchal effectif (1865), il fit la campagne de Rio Grande do Sul.

Durant la guerre du Paraguay, nommé généralissime (1869), il s'embarqua sur le bateau « Alice » et prit le commandement suprême, aussitôt arrivé à Luque. Après avoir glorieusement terminé cette longue campagne, il fut reçu avec de grandes ovations à Rio, où il reprit son poste de chef général de toute l'artillerie.

Il dirigea encore les grandes manœuvres de 1884 et 1885. Banni par la République, il écrivait à bord de l'« Alagoas » un dernier adieu : « J'ai toujours cherché à servir le Brésil, dans la mesure de mes forces » (cf. Alfredo Maciel da Silva, *Os Generaes do Exercito Brasileiro*, 1907, p. 388).

La comtesse d'Eu est chérie au Brésil. C'est elle qui fonda en 1882 le *Museu Amazonense*, aujourd'hui disparu. Elle a été trois fois Régente de l'Empire. La première fois (1871-1872), elle a sanctionné la *loi du ventre libre* ; la troisième fois (1887-

1888), elle a aboli l'esclavage par la *loi d'or* du 13 mai 1888: elle a bien mérité le titre qu'on lui donne ici, *la Rédemptrice*.

La princesse Isabel a eu, en dehors d'un garçon né mort, trois fils : Pedro, Luiz et Antonio. Ce dernier est mort à la guerre (1918).

Deux centres coloniaux d'italiens, fondés dans l'État de Rio Grande do Sul, sous les dénominations monarchiques de *Conde d'Eu* (1874) et de *Dona Isabel* (1875), ont été rebaptisés sous les titres républicains de Garibaldi et de Bento Gonçalves.

Par un pacte de famille, (1) le prétendant au trône éventuel et certainement irrévocable du Brésil est devenu le Prince Louis d'Orléans Bragance, fils du Comte d'Eu.

Don Luiz, comme on le désigne ici, lors de sa tournée récente en Amérique du Sud, a essayé de débarquer à Rio; le Maréchal Hermes da Fonseca, après avoir entendu les juriconsultes républicains, le lui a refusé. Le Prince dans son beau livre *Sous la Croix du Sud* (Paris, Plon, 1912), volume plein d'amertume et débordant d'amour pour le Brésil, raconte sa déception: «Un commissaire de police, très correct, me signifie la décision des autorités fédérales. Vibrant d'émotion je proteste»...

§ 4

La Naturalisation

Tout esprit loyal et non imbu de préjugés reconnaîtra aisément que nous sommes en présence de la question la plus délicate qui ait surgi entre les deux pays.

(1) Le pacte a été au moins implicite, en suite des désistements.

Il ne devra pas perdre de vue ces deux vérités incontestables : 1^o qu'il s'agit d'un conflit de lois, créées par des pouvoirs également souverains et autonomes ; 2^o que presque toutes les diplomaties étrangères ont été en butte à la même difficulté.

Il y a, en effet, trois manières d'envisager la nationalité : les uns (Autriche, Norvège, Roumanie, Allemagne, Suède, Suisse) suivent le système du *jus sanguinis*; toute l'Amérique du Sud, parce qu'elle se trouvait sans hommes, a embrassé le *jus soli*, la patrie territoriale ; enfin la plupart des peuples modernes ont adopté une théorie mitigée et mixte.

Le *jus soli*, inventé par le féodalisme, a disparu avec le moyen-âge pour renaître chez les peuples nouveaux qui s'alimentent d'immigration.

*
* *

La Constitution de l'Empire Brésilien, du 25 mars 1824, avait déjà concédé (article 9, n. 4) la *grande naturalisation*, mais seulement à tous les Portugais domiciliés au Brésil au moment de la proclamation de l'indépendance : sans ce baptême nécessaire, Pedro I lui-même serait resté étranger !...

La première Charte du Brésil, au n. 1 du même passage déclarait Brésiliens tous ceux qui naissaient au Brésil, même de parents étrangers.

L'application de cette nationalité forcée amena plus d'un conflit. Ainsi en 1850 on avait recruté dans la *Guarda Nacional* à São Leopoldo les fils d'étrangers : cela provoqua une pluie de réclamations.

Les hommes d'État sous l'Empire introduisirent des altérations et usèrent de tolérance, sans lâcher le principe du *jus*

territoriale, qu'ils cherchaient à tout prix à sauvegarder. Le décret n. 1.096 du 10 septembre 1860 fit une double concession : les fils d'étrangers, nés au Brésil, pouvaient appartenir à la patrie de leurs pères durant leur minorité ; la Brésilienne mariée avec un étranger suivrait la condition du mari, tant qu'elle ne deviendrait pas veuve.

Une circulaire du 20 août 1861 (*Diario Official* du 20 novembre 1862) expliquait d'ailleurs que ces concessions dépendaient de la réciprocité législative et diplomatique. Trois nouveaux *avisos* vinrent donner d'autres précisions (les 14 et 28 mars, le 17 avril 1863 ; cf. le Rapport du Ministre des Affaires Étrangères, 1865, annexe 2, pag. 158).

*
* * *

Depuis la République, le conflit des lois a pris un caractère plus aigu.

Une première difficulté surgit à la suite des décrets n. 58 A du 14 décembre 1889 et du 22 juin 1890, qui considéraient Brésiliens tous les étrangers se trouvant au Brésil lors de la proclamation de la République et n'ayant pas protesté dans le délai de six mois.

C'était une réédition de la naturalisation quasi forcée de tous les Portugais en 1824, une espèce de décret Caracalla, qui causa beaucoup de difficultés à la reconnaissance du Gouvernement Provisoire.

Le 25 avril 1890, Quintino Bocayuva envoya à M. Blondel des éclaircissements sur les effets du décret 58 A.

En réalité il n'y avait là qu'une difficulté apparente, puisque les étrangers avaient la faculté de rejeter la concession.

En tout cas il s'agissait d'une clause transitoire, sur laquelle on pouvait fermer les yeux.

On ne peut pas en dire de même sur la Constitution du 24 février 1891, en opposition sur plus d'un point avec le Code Civil Français.

L'article 69, n. 1, déclare Brésiliens tous ceux qui naissent au Brésil, «même de parents étrangers, pourvu que ceux-ci ne s'y trouvent pas au service de leur nation». Le Code Civil de France, article 8, considère comme Français «tout individu né d'un Français en France ou à l'étranger.» Voilà une grosse difficulté, et en pratique l'unique véritable en cette matière : car le cas de la Brésilienne, mariée avec un Français, et qui est considérée Française par l'article 12 du Code Civil, peut se concilier avec le 5^o de l'article 69 de la Constitution 1891 (lequel, au contraire, naturalise le mari), puisqu'il s'agit d'un paragraphe conditionnel et facultatif. Le conflit véritable n'existe donc qu'autour des fils de Français nés au Brésil.

Voyons la solution que l'on a donnée aux différents cas qui ont surgi.

*
* * *

On lit dans le Rapport de Carlos de Carvalho, Ministre des Affaires Etrangères en 1895 : «Certains gouvernements persistent à ne pas considérer Brésiliens, selon la disposition de l'article 69, n. 1, de la Constitution du 24 février 1891, les individus nés au Brésil de parents étrangers. À la Légation de France, qui m'avait présenté un *Pro-Memoria* dans ce sens, je répondis le 19 février dernier : «En un *Pro-Memoria* du 28
* du mois dernier, M. le Ministre de France a recours au
* Secrétaire d'Etat des Relations Extérieures, afin que celui-ci

« prenne des mesures pour que les autorités de Rio Grande do
 « Sul n'importunent plus le citoyen Carré, âgé de 18 ans, né
 « au Brésil de parents Français et domicilié à Pelotas, lequel a
 « été contraint à servir dans la Garde Nationale. C'est le con-
 « flit permanent entre la nationalité qui dérive du *jus sanguinis*
 « et celle du *jus soli*. . .

« Voilà pourquoi le Ministre d'Etat des Relations Etran-
 « gères a le regret de ne pas pouvoir accéder à la demande du
 « Ministre de France, parce qu'elle est en contradiction avec
 « l'article 69, n. 1, de la Constitution de la République » .

Le cas le plus bruyant s'est passé en 1911. Le consul de S. Paulo avait cité le franco-brésilien Charles Lévy. La presse chauviniste fit un vacarme épouvantable autour de cette intimation. Le 6 avril, le Ministre de l'Itamaraty avisâ celui de la Guerre que le consul de France avait outrepassé ses droits. Mais avec le sang-froid et la loyauté qui le caractérisaient, le baron de Rio Branco donna une solution à l'amiable : jusqu'à conclusion d'un accord définitif sur ce conflit de lois, les franco-brésiliens seraient considérés Français en France et Brésiliens au Brésil.

Voilà où en est resté ce litige depuis Rio Branco. Les germanophiles n'ont pas réussi à exploiter à leur gré certaines intimations faites par le consul Dupas en 1914, au commencement de la grande guerre européenne.

*
* * *

Il est évident qu'il faudra tôt ou tard arriver à un accord, car l'état de choses actuel ne favorise que les gens de mauvaise foi, qui se réclament tantôt de la France et tantôt du Brésil, selon les circonstances. . .

Comment faire alors? La solution honnête n'est sans doute pas dans la double nationalité hybride, engendrée par la monstrueuse loi Delbrück (22 juillet 1913). Il faut un accord et des concessions mutuelles; car ni la France souveraine ne peut être forcée à brûler son Code Civil, ni le Brésil également souverain ne peut être contraint à arracher de sa Charte l'article rébarbatif. Voici la voie qui semble la plus logique, la plus conciliatrice et la plus conforme à l'esprit du droit international des deux pays : *les fils de Français seraient considérés Français jusqu'à leur majorité; arrivés à cet âge, ils auraient la faculté et l'obligation d'opter.*

Cette solution — l'unique qui respecte les droits sacrés de la liberté humaine — est suivie en pratique et individuellement par chacun des intéressés.

§ 5

L'Extradition

Selon la sentence proférée en 1907 par le *Suprême Tribunal Fédéral*, aucun individu ne peut être remis à des autorités étrangères, s'il n'existe pas de traité préalable. L'arrestation provisoire ne saurait durer indéfiniment, puisque l'article 3 du «contre-projet» d'extradition, présenté par le Brésil au gouvernement français le 26 mars 1876, ne concède pas plus de deux mois.

En outre, et conformément à la doctrine ici suivie, il faut que le crime soit reconnu simultanément comme tel dans les deux pays: par exemple, on ne peut pas être poursuivi au Brésil pour banqueroute non frauduleuse et simple faillite; le mandat d'arrêt, lancé par le Tribunal compétent, doit être exhibé par

l'agent diplomatique requérant dans le délai établi ; enfin, jamais le châtement réservé ne doit être la mort.

Toutefois, la jurisprudence des tribunaux brésiliens a beaucoup hésité, puisque le couple Galley-Merelli a été remis en 1905 sur simple accusation de vol.

Il y a eu des tentatives de traité avec la France en 1857, 1868 et 1874 ; elles n'aboutirent à rien à cause de la question des esclaves fugitifs que les Français ne voulaient pas livrer. Durant l'Empire, pour les cas non prévus par l'article 8 du traité du 8 janvier 1826, on invoquait le *principe de réciprocité*. Il va sans dire que ce moyen ne traitait pas d'accords nouveaux, mais s'appliquait seulement à des cas particuliers : aujourd'hui, on ne peut plus rien obtenir par la simple promesse de réciprocité, car le pouvoir exécutif, sous la République, ne peut conclure aucune convention internationale, sans l'intervention du Congrès. (C. Arthur Briggs, *Extradição*).

*
* *

Passons maintenant aux solutions :

1^o) L'accord de Paris du 28 Juin 1862 avait réglé la situation toute spéciale de l'Amapa, alors un territoire en litige ; les criminels de tout genre, saisis dans cette zone, devaient être livrés aux autorités limitrophes les plus proches.

2^o) Sous promesse formelle de réciprocité, faite par la Légation de France, on lui concéda grand nombre d'extraditions. Pour banqueroute malhonnête, on ordonna l'arrestation des individus suivants : Joseph Blanchet et Etienne Migeaud, 1846 et 1847 ; Joseph Moos, 1872 ; Jean Merle, arrêté à Bahia a bord de l'*Amazone*, 1884 ; Jean Petit, resté introuvable ; Jules Dejardin et son épouse, introuvables. Pour

meurtre, on livra Ali Ben Taieb (1897); Louis Martin, professeur malpropre, pour attentat aux mœurs en 1865, bien que ce crime ne soit pas prévu dans le Code Pénal du pays. On admit comme criminels certains fugitifs ayant falsifié des écritures ou ayant commis d'autres abus de confiance, qualifiés par le Code Pénal: Jean Malaussane, en 1891; le sinistre quatuor Frédéric Gloor, Victor Louis, Anne Pérot et Marie Colson, qui arrivèrent par le *Sully* (1881); Etienne Urbain Borde, qui s'éclipsa en août 1885; Antoine Sabin Deltil en 1886.

La question des escrocs Gloor et C.^o fut négociée par M. Noël, qui n'oublia pas de reconnaître la bonne volonté du gouvernement de ce pays: « Je m'empresse tout d'abord, écrivait-il au Ministre des Affaires Étrangères, de remercier V. Ex. de l'accueil favorable fait à ma demande et n'hésite pas ensuite à lui donner l'assurance que le Gt. Impérial peut compter en cas analogue, sur la réciprocité de la part du mien.»

3^o) Toutes les fois que les preuves n'étaient pas suffisantes ou qu'il y manquait une condition essentielle, la Légation de France se heurtait à un refus catégorique. C'est ainsi qu'on ne réussit pas à faire emprisonner les accusés suivants: Aaron Bloch et Hippolyte Lafont (1868), déconcés pour fraudes et réfugiés alors à Récife; Eugène Baille (1907), poursuivi pour abus de confiance; A. Mathieu (1908) et Georges César Rabbe (1909), assassins.

4^o) A la demande du Brésil, le Gouverneur de Cayenne fit remettre au consul brésilien en 1857 huit criminels réfugiés au Para, conformément aux prescriptions du décret français de 1857.

La Neutralité

Une nation en guerre échange habituellement des déclarations de neutralité avec les non-belligérants ; mais, et en dépit de toutes les définitions de principes, elle se butte inmanquablement à des cas à résoudre et même à de véritables conflits. Sur le mode d'envisager la neutralité, jamais désaccord substantiel ne s'est vu entre la France et le Brésil ; les litiges de fait mêmes ont été très rares. Une seule fois on assista à une discussion fâcheuse . . . et un peu fâchée ; ce fut durant les mauvais jours de 70.

*
* *
*

La guerre de Crimée servit d'occasion pour la consolidation du Droit Maritime.

F. de Greling, en effet, au nom de Napoléon III, communiqua les louables résolutions de la France : 1^o) on s'abstien-drait de course en mer ; 2^o) seul le blocus effectif serait considéré valide ; 3^o) sauf contrebande, pavillon neutre protégerait marchandises ennemies, et *vice versa*.

C'était une doctrine saine, la moelle de ce que nous admettons aujourd'hui.

Catherine la Grande avait déjà fait prêcher en 1780 ces mêmes principes, par l'organe de la *Ligue des Neutres*, contre l'Angleterre. La Russie ne pouvait donc pas s'en plaindre.

Le chancelier Limpo de Abreu, en dehors de la circulaire opportune du 18 mai 1854, s'empessa de féliciter la France pour ses nobles décisions, qui *devaient servir de bases à la*

codification d'un Droit International. Le Ministre de France le remercia pour un jugement si flatteur et si captivant.

Au demeurant, et selon le souhait des deux pays, les règles ci-dessus devinrent obligatoires à la Convention de Paris, signée le 30 mars 1856 par 40 autres pays, *inclusive* le Brésil (18 mai 1857). Des accords franco-brésiliens plus anciens avaient d'ailleurs résolu le cas spécial du blocus (le 21 août 1828 et le 14 novembre 1834); des vaisseaux de Charles X, capturés dans les eaux de la Plata par les forces de Pedro I avaient même été dédommagés par le Brésil.

*
* * *

Enumérons les incidents qui surgirent durant les guerres du Brésil.

Deux français avaient été victimes de déprédations; d'autres avaient été même tués à Rio Grande do Sul. Le 27^{ème} Ministre José Maria Paranhos, répondant à la Légation de France, observa que les méfaits des particuliers ne devaient pas être imputés à la Division Brésilienne en opérations dans les terres cisplatines.

Les bagages d'un passager français du vapeur chilien « Maipu », que la barque « Rosa y Carmen » transportait de Rio pour Valparaiso, avaient été appréhendés à Paranagua: vu la note française du 20 décembre 1858, le grand titulaire José Maria Paranhos, de nouveau chancelier, fournit des explications. La célèbre guerre du Paraguay souleva à peine cinq petites difficultés.

La première. La corvette « Brasil », construite par la *Société des Forges et Chantiers*, quoique remise à un officier brésilien dès le 2 mars 1865. fut retenue par ordre de Paris.

Après les doléances présentées le 6 mars et après le *Memorandum* du 1^{er} juin, dirigé par le plénipotentiaire brésilien, le baron de Penedo, la France leva l'interdiction.

La deuxième. Le représentant de la France à Buenos Ayres, C. Lefevre de Bécourt, avait proféré des paroles de maladroite légèreté. Il avait verbalement garanti qu'il se faisait fort d'envoyer une canonnière au Paraguay, sans demander passage à la flotte du blocus. . . (*sic*). C'était une démangeaison de langue et une espèce de défi irritant, que releva avec raison Fr. Octaviano de Almeida Rosa, envoyé extraordinaire de Pedro II à la Plata (le 9 décembre 1865).

La troisième. Le prussien Max Verden, suspect d'espionnage fut arrêté à bord du paquebot «Carmel». Le 42^{ème} chancelier, Antonio Sá e Albuquerque, résolut de remettre le dangereux individu au vaisseau de guerre «Le Curieux» (le 26 mars 1867); ce fut un acte de spéciale déférence envers la France.

La quatrième. Des pillages commis durant l'invasion, contre des Français, provoquèrent une réclamation le 1^{er} juillet 1869. Mais le conseiller Manoel Francisco Corrêa répliqua que ces attentats avaient été perpétrés avant l'arrivée des forces brésiliennes sur les territoires évacués par l'ennemi en fuite.

La cinquième. Le 25 août 1870, la Légation plaida les droits de son sujet Robinot, dont le navire «Paul Marie» avait été affrété à la marine brésilienne pour transporter des canons à Rio de Janeiro.

*
* *

Hodie mihi, cras tibi, chacun à son tour. Voyons comment se conduisit le Brésil durant la guerre franco-prussienne.

Aussitôt après notification, on dépêcha une circulaire de

neutralité à tous les Présidents de Province (le 27 août 1870) en même temps que les vieilles règles de 1861 et de 1863 ; et ces ordres furent répétés par le 48^{me} Ministre, le 14 octobre et le 29 du même mois.

Il y eut d'abord un léger accroc, à cause des passeports en usage sous l'empire. La police de Rio avait refusé son visa ; car, comme le justifia le Vicomte de São Vicente, il s'agissait de recrutés qui allaient s'incorporer à l'armée française.

Un imbroglio fort broussailleux surgit au tour de certaines prises de guerre. On en trouve un fragment historié dans la petite brochure du dr. Helio Lobo, *O Brasil e seus principios de neutralidade*, Rio. 1914, p. 75-99 ; ou mieux encore dans le *Rapport* envoyé au Parlement par Manoel Francisco Corrêa le 12 mai 1871.

La canonière «Le Curieux» avait capturé la barque allemande «Wanderer» dans des conditions prêtant à chicanes. Beaucoup plus grave fut le cas du «Hamelin», qui entra à Rio le 14 septembre 1870 avec deux navires prisonniers, la «Lucie» et la «Concordia».

Saint Pierre, dont le nom n'était qu'un gallicisme dérobé, mais qui était tout simplement l'envoyé du roi de Prusse, protesta à différentes reprises auprès de la cour de Pedro II.

L'acte, disait-il, est illégal, puisque l'Allemagne a renoncé au droit de course dès le 18 juillet. La capture, soutenait-il en outre, a été faite à un mille et demi des îles Marica, c'est-à-dire en pleines eaux brésiliennes. Enfin les marchandises transportées étaient neutres.

Pour cela, le mandataire de Guillaume exigeait péremptoirement une indemnité ; et il était tellement certain d'obtenir la satisfaction demandée qu'il fit faire, à la dérobée, une inspection à bord des vaisseaux par son consul Haupt.

Le gouvernement brésilien repoussa les impositions insolentes du germain. *Le Brésil*, lui répondit-il, *n'accepte aucune règle nouvelle et s'en tient aux bonnes circulaires de 1861 et 1863. La Prusse, qui d'ailleurs n'a presque pas de flotte, avait le droit de se désister de la course : la France a le droit de ne pas s'en départir. La renonciation d'ailleurs n'a été notifiée au Brésil que 22 jours après l'expédition des ordres aux Provinces.*

La violation des eaux territoriales n'a été vérifiée par aucun témoin et est contestée «mordicus» par le Ministre français Hocmelle. Quant aux marchandises neutres, elles seront débarquées.

Bien que la plainte de Saint Pierre fût non avenue, la réponse ci-dessus n'était pas non plus totalement dirimante. Car le *Hamelin*, au lieu de se retirer avec ses captures à l'expiration des 24 heures réglementaires, disparut seul, en laissant les deux navires en question sans équipage.

La question était délicate : pouvait-on faire partir les prises de mer ?

Si oui, de quelle manière ?

Le vicomte de São Vicente trouvait que la neutralité du pays avait été violée et que la France devait se dessaisir des captures. Le Ministre Hocmelle et le consul Courthial, à bout de démarches et de contre-marches, indiquèrent alors successivement deux solutions. Ils offrirent d'abord de recruter des matelots à Rio ou à bord du vaisseau français «Mineiro». São Vicente répliqua que *cela revenait à transformer des non-belligérants en guerriers sur territoire neutre.*

Ils proposèrent alors de fournir des marins envoyés par l'amiral Fisquet à bord du vaisseau «Le Bruix», qui avait ordre de remorquer les captures. São Vicente, en bon casuiste,

inventa subtilement un nouveau scrupule : *c'était transformer des prises en vaisseaux de guerre dans des eaux neutres. (?) Le transbordement d'homme ne se pouvait faire qu'en haute mer.*

Hocmelle, agacé par des semblables réponses et présument de la mauvaise volonté, prévint que « Le Bruix » désobéirait.

Franchement, il était difficile de dire qui avait raison. Oui, les circulaires du Brésil étaient claires ; mais elles n'avaient été communiquées à la Légation que le 16 septembre, tandis que le fait s'était passé le 14. Le vicomte de São Vicente d'ailleurs était trop intriguillé par le messenger de Guillaume.

Après avoir mûrement délibéré, São Vicente décida enfin le 17 octobre que le « Hamelin » ne pourrait plus entrer dans les ports brésiliens ; les deux captures devaient partir dans le délai de 24 heures ; que « Le Bruix » ne pourrait se retirer du port que 72 heures après la sortie du dernier navire prussien.

L'incident une fois clos, le baron d'Itajuba présenta à Paris un *Memorandum* le 3 décembre 1871 ; le comte de Rémusat donna immédiatement au Brésil les satisfactions nécessaires et désapprouva les abus commis par le « Hamelin ».

Ce n'avait été qu'un malentendu.

*
* *
*

Depuis 70 la question de neutralité n'a jamais plus suscité de difficulté.

C'est à peine si, durant la guerre de Chine, le 63^{ème} ministre Souza Dantas observa devant la Légation, le 24 avril

1885, que le riz n'était pas inclus comme article de contrebande dans le numéro 21 du traité du 8 janvier 1826.

Quant à la grande guerre d'Europe, on sait comment, après une neutralité bienveillante vis-à-vis des alliés, le Brésil est venu se ranger aux côtés des défenseurs du Droit et de la Civilisation.

§ 7

Reconnaissance de la République du Brésil

Le brillant écrivain A. G. de Araujo Jorge aborde ce sujet par les paroles suivantes : « La France mérite une attention toute spéciale ; car elle a été la première puissance européenne qui ait rétabli avec le Brésil les relations officielles, interrompues par la proclamation de la République ; et les actes qui ont précédé sa reconnaissance officielle ont de l'importance et une haute portée ». (*Ensaio de Historia Diplomatica do Brazil no regimen republicano*, Rio, 1912).

La République avait été proclamée le 15 novembre 1889. Mais il fallait la faire reconnaître par les puissances. Le Gouvernement Provisoire battit d'abord aux portes des grandes républiques (États-Unis, France et Suisse). Il chargea de cette mission délicate à Paris un diplomate très habile, le baron d'Itajuba, dont les démarches infatigables furent efficacement secondées par le concours et les efforts dévoués de M. Blondel, ministre plénipotentiaire à Rio.

Dès la première entrevue, Itajuba obtint de Spuller, Ministre des Affaires Étrangères de France, la promesse d'une réponse formelle : on accepterait ou refuserait catégoriquement les lettres de créance de l'envoyé brésilien.

Itajuba profita du délai pour conférer avec M. Nisard, le directeur des Affaires Politiques du Ministère : mais ce fonctionnaire scrupuleux et timide, en même temps qu'il témoignait sa sympathie pour le nouveau régime, manifestait l'appréhension de provoquer les susceptibilités des cours de l'Europe, surtout celle de la Russie théocratique (toujours cette Russie des tsars !).

Ce fut une première déception.

Mais Itajuba n'en alla pas moins chercher impatiemment la réponse promise le 21 janvier 1890 : Spuller n'avait encore rien résolu. C'était une remise qui équivalait à un refus. L'agent brésilien visita alors les trois membres les plus influents du Ministère : M. Tirard, Président du Conseil ; M. Rouvier, des Finances ; M. Constant, de l'Intérieur. Il leur fit voir que la France obtiendrait beaucoup d'avantages commerciaux par son attitude.

Malgré ces premières démarches, Spuller, le 24 janvier, déclarait que les lettres de créance ne pouvaient pas encore être acceptées. La République Espagnole avait été contrainte de patienter pendant de longs mois.

Le baron répliqua : «La Suisse s'est empressée de reconnaître la troisième république de France, dès le 4 septembre 1870. Le cas de l'Espagne ne vient pas *ad rem*».

Au Brésil il n'y a pas de révolution ni d'anarchie intestine. Le Gouvernement Provisoire a été agréé par tout le peuple. La tranquillité et la confiance dans ma patrie sont si stables que l'émission d'un emprunt public de 550 millions de francs, lancée le 25 janvier a été couverte en quatre jours à peine. J'espère, pour tous ces motifs, que la France ne mettra pas d'obstacles à faire triompher les idées républicaines qu'elle a elle-même semées».

L'avocat retors venait de toucher la corde sensible.

Spuller se laissa un peu fléchir par tant d'éloquence. «Mais les États-Unis, dit-il, ne se sont pas encore prononcés».

— «Oui, et la raison en est bien simple. Le projet, pour y avoir été rejeté par l'opposition républicaine. Mais nous y comptons déjà sur la majorité des députés et de sénateurs».

Spuller ergota alors que donner le *placet* aux lettres de créance équivaldrait à reconnaître le Gouvernement Provisoire ; or celui-ci n'avait encore rien sollicité.

Itajuba informa alors le Ministre que, dès le 19 novembre 1889, une requête dans ce sens avait été remise à Mr. Nisard par le Secrétaire de la Légation du Brésil, M. Vieira Monteiro. Spuller, fort contrarié par la négligence de ses subordonnés, déclara qu'il allait prendre connaissance de cette pièce et qu'il répondrait aussitôt après.

Itajuba sonda les dispositions de la République Helvétique, dont le ministre à Paris, M. Lardy, avoua que certains bruits défavorables, venus des États-Unis, avaient retardé la prononciation de la Suisse. Spuller, de son côté, consulta les cabinets de Londres et de Washington, qui se contentaient de relations purement officieuses avec le Brésil et ajournaient toute autre mesure.

*
* *

Le 30 janvier 1890, les États-Unis reconnurent la République du Brésil ; et le 8 février Spuller en fut informé.

La question changea aussitôt de face.

Le chemin venait d'être indiqué ; mais pour le suivre, la France avait besoin d'obtenir des garanties contre deux écueils : la *grande naturalisation*, décrétée le 14 décembre 1889 par

le Maréchal Deodoro da Fonseca et l'éternelle dispute autour des frontières de la Guyanne. L'utilitarisme domine dans toutes les diplomaties : *do ut des*...

Itajuba, en ce qui concernait la première difficulté, fit voir qu'il s'agissait d'une simple concession et nullement d'un *compelle intrare* irrémédiable : les étrangers avaient la faculté de déclarer l'attachement à leur patrie d'origine. Quant au second obstacle, il fallait se rappeler qu'il existait, dès le mois de décembre 1888, une proposition de l'ex-Ministre Goblet et un contre-projet de Rodrigo Silva, Ministre des Affaires Etrangères du Brésil : pourquoi ne pas prendre pour base ces pourparlers interrompus ?

Sur ces entrefaites, Ribot prit le portefeuille de Spuller.

Les négociations prirent immédiatement une allure plus pratique et moins bureaucratique. Le 21 mars, Itajuba eut une conférence avec le nouveau titulaire au sujet de la Guyanne. Quelques jours après, Ribot, dans la négociation où il concéda la création d'un consulat général à Marseille, mit sous les yeux de l'agent brésilien un télégramme de M. Blondel, qui informait avoir obtenu des modifications sensibles au fameux décret de *grande naturalisation* et que ses autres propositions adressées à Quintino Bocayuva, avaient été rejetées par le Gouvernement Provisoire (séance du 22 mars 1890).

Le 1^{er} mai Ribot trouva peu claires et peu satisfaisantes les explications fournies par le cabinet de Rio, surtout en ce qui concernait les droits des autres puissances, qui avaient désigné la France pour négocier la question de nationalité. Itajuba revint à la charge le 3 mai avec de nouvelles instructions et garantit que la concession obtenue par M. Blondel s'étendrait aux autres puissances.

A l'entrevue du 19 mai, Ribot insista de nouveau sur la

vieille querelle des frontières. Mais comme Itajuba proposa un arbitrage postérieur pour résoudre ce litige et comme M. Blondel communiqua, le 12 mai, avoir obtenu le délai d'un an pour la protestation facultative des étrangers contre le décret de décembre 1889, Ribot déclara que toutes les difficultés étaient désormais aplanies. Le 2 juin suivant, après en avoir conféré avec ses collègues du Ministère, il accepta en principe l'arbitrage pour résoudre la contestation des frontières de la Guyanne. Enfin le 13 juin, Ribot annonçait à Itajuba que la reconnaissance de la République du Brésil était définitivement arrêtée et qu'il allait préparer immédiatement l'opinion publique par la voie de la presse.

Le 20 juin, en effet, le Gouvernement de Paris acceptait les lettres de créance de l'Envoyé du Brésil : la République venait d'être reconnue.

M. Blondel avait rendu des services inestimables durant ces longs pourparlers. Il avait protégé les droits du Brésil, au point d'avoir fourni plusieurs fois des informations exagérées et trop zélées.

Quintino Bocayuva, voulant rémunérer de si nobles efforts, soumit l'idée de récompense au Gouvernement Provisoire. Le Maréchal Deodoro, dans la séance du 6 septembre 1890, concéda la décoration de *Colombo* aux fonctionnaires de la Légation de France, et celle du *Cruzeiro* à M. Blondel.

§ 8

Convention littéraire franco-brésilienne

Sans parler des accords particuliers entre les Etats et de la conférence de Buenos Ayres, il y a eu déjà, touchant la pro-

priété intellectuelle, trois conventions internationales ; celle de Berne (1886), à laquelle ont adhéré douze puissances : celle de Paris en 1896 et celle de Berlin en 1908, lesquelles se sont borné à enjoliver la première par des alinéas additionnels. N'importe quel gouvernement a la faculté d'envoyer son nom au *Bureau de l'Union Internationale* de Berne.

Au Brésil voici ce qui est établi : les droits d'auteur sont garantis à tous les habitants, sans distinction de nationalité, par le § 26 de l'article 72 de la Constitution et par trente-cinq numéros explicatifs du «Codigo Civil» (649 à 683). Mais pour le dépôts des ouvrages à la «Bibliotheca Nacional», certaines formalités ont été déterminées par la loi 496 du 1^{er} août 1898.

Les auteurs brésiliens ont très peu d'assurances à l'étranger ; car leur pays ne s'est pas encore inscrit au *Bureau* de Berne ; il a seulement signé l'accord de Buenos Ayres et deux conventions particulières ; l'une, conclue avec le Portugal en septembre 1889 et déclarée en vigueur par l'avis n^o 82 du Ministère des Affaires Étrangères le 23 septembre 1908 ; l'autre, avec la France le 15 décembre 1913.

Toutefois les gens d'ici se trouvent encore protégées en cinq autres pays, par voie de ricochet : en Espagne, à Monaco et en Suisse, en vertu de la réciprocité promise par ces États ; en Belgique et au Luxembourg, à cause de l'égalité des étrangers et des nationaux aux yeux de la loi de ces deux pays.

Quant aux gens du dehors— chose étrange !— leur situation au Brésil est plus favorable que celle des citoyens eux-mêmes. Leurs droits sont *ipso facto* garantis par la loi n. 2.577 du 17 janvier 1912, dès que leurs pays respectifs adhèrent à une convention internationale quelconque, même si le Brésil n'en fait pas partie. Ils ne sont même pas astreints aux formalités qu'on impose encore aux ouvrages publiés ici : ils en

ont été dispensés, à la suite d'une insinuation de Clémenceau, comme le raconte Armando Vidal, aujourd'hui gros bonnet de la police fédérale, dans sa thèse *A Convenção litteraria com a França* (Rio de Janeiro, Jacintho Ribeiro, 1915).

Clémenceau, en effet, avait porté un jugement assez sévère sur l'ancien système brésilien : « J'ai le regret de dire que le Brésil est fâcheusement en retard de ce côté. Puisse-t-il ne pas se laisser devancer par la Russie ! » (*Notes de voyage dans l'Amérique du Sud*, Paris, 1912).

Ayez garde de supposer que le déséquilibre étonnant des garanties octroyées aux étrangers et aux citoyens soit une distraction ou un manque de clairvoyance. C'est, au contraire, de la politique saine et fort habile : le Brésil est un pays neuf, qui désire être connu et cherche à propager ses créations. Voilà pourquoi il cause des difficultés à l'importation et facilite l'exportation de ses productions artistiques et littéraires, tout en ayant l'air de distribuer des faveurs exceptionnelles aux étrangers et de laisser les siens dans une situation précaire !

*
* *
*

Le 31 janvier 1893 on avait signé au Brésil une première convention littéraire avec la France ; mais elle ne fut malheureusement pas approuvée par le Congrès, malgré les efforts dévoués de M. Nilo Peçanha, jeune député alors de la toute jeune République. L'accord aujourd'hui en vigueur entre les deux pays ne fut conclu que le 15 décembre 1913 ; une première fois approuvé le 15 février 1915 sous les signataires de M.M. Wenceslau Braz et Lauro Muller, il a été renouvelé entre MM. Paul Claudel et Nilo Peçanha en 1917.

La convention franco-brésilienne a été le couronnement

du grand zèle déployé par le sénateur Alcindo Guanabara, par le ministre de France Laland et M. Sauvel, efforts secondés par les démarches du *Syndicat de la propriété intellectuelle* auprès du Quai d'Orsay et par la campagne menée par la revue *Le Droit d'auteur*.

Sans entrer dans de plus larges détails, nous remarquerons que l'accord en question embrasse quinze articles.

Il affirme l'égalité réciproque des deux pays et concède le droit d'exiger des auteurs absents la caution appelée dans les procès *judicatum solvi*; il permet la reproduction et la traduction des articles des journaux et autres périodiques (art. 7), hormis le cas d'une prohibition formelle des propriétaires; il défend la transformation et l'adaptation des ouvrages (art. 8), il autorise la saisie, en cas de contravention (art. 9), enfin, aux deux derniers numéros, il impose la ratification de l'accord dans le plus bref délai possible et la rénovation du contrat tous les trois ans, sauf le cas de dénonciation, qui doit être précédée d'un avis, un an au moins avant l'échéance.

CHAPITRE III

LETTRES ET SCIENCES

PROFESSEURS ET ÉCOLES.— FRANÇAIS DANS LA PRESSE BRÉSILIENNE.— LE DROIT ET LA PHILOSOPHIE AU BRÉSIL.— LA SCIENCE FRANÇAISE AU BRÉSIL.— DANS L'ARMÉE BRÉSILIENNE.— LE TYPOGRAPHE PLANCHER ET LE LIBRAIRE GARNIER.

§ 1

Professeurs et Ecoles

En a-t-on jamais douté ? L'école est le meilleur véhicule des idées, le levier le plus puissant de l'influence morale.

Encore sur ce terrain, des particuliers français ont rendu d'incomparables services au Brésil et à leur propre patrie.

Un seul professeur vaut mieux qu'une armée de soldats et des essaims de marchands rapaces ; les obus des canons détruisent et font abhorrer le vainqueur ; les gens de commerce sont souvent détestés à cause de certains procédés créés par les harpagons ; le livre du maître répand la lumière et gagne les cœurs.

Mais, au lieu de simples étoiles filantes et de flammèches, la France pourrait installer sous la *Croix du Sud* de grands foyers stellaires pour déverser les torrents de lumière qui jaillissent de son sein.

La merveilleuse réussite d'un *Lycée Français* à Rio a prouvé que l'école est le meilleur chemin pour cimenter l'amitié du peuple brésilien, follement avide de progrès et de lumière.

Gloire aux apôtres de la science et des belles lettres !

*
* *
*

Les portes du pays, autrefois hermétiquement closes aux étrangers, venaient de s'ouvrir. Des instituteurs venus de France commencèrent à s'infiltrer ; et insensiblement, et en moins d'un demi-siècle, ils se créèrent un rôle prépondérant comme mentors de la jeunesse du pays.

Déjà en 1827, un ex-élève de l'Opéra de Paris, un certain Romain, ouvrait un cours de musique, tandis qu'un sien collègue, un tel Pasqué, faisait aimer l'harmonie de la langue française.

Il se trouva même, vers 1856, un monsieur Dehoul, pour faire la propagande des théories *phrénologiques* de Gall ; inutile d'ajouter que ses élucubrations indigestes et abstruses aboutirent à l'insuccès. . . le plus *effréné*.

Parmi les professeurs dont les noms mériteraient d'être gravés sur la stèle du professorat du pays, nous citerons : MM. Halbout, Lambert, l'Abbé, Tribouillet, Sévène, Burgain, Louis Couty, Liais, Guignet, Gorceix, Jobert, Arthur Thiré, Grandmasson, etc..

Halbout pontifia en la chaire de français au Collège Officiel de *Pedro II*. Il a laissé une grammaire française, assez bonne, bien que déjà moisie. Il était méticuleux et inflexible comme le maître auquel le bon Horace colla le sobriquet de *plagosus*, c'est-à-dire le « fléau » . . . des paresseux. Aux examens de l'instruction publique, il guillotina sans pitié et en

dépit de toutes les « recommandations » (les *pistolões*, selon le terme courant); par cette rigueur insolite et anti-traditionnelle, il s'affira plus d'une démonstration... aux œufs pourris de la part des grimauds !

Louis Couty professa la « Biologie Industrielle » à l'École Polytechnique de Rio. Médecin de renom et plume judicieuse, il conquit beaucoup d'estime. Entre autres monographies, il écrivit *Le Brésil en 1884*.

Henri de Gorceix est l'inoubliable fondateur de l'École des Mines d'Ouro-Preto (Etat de Minas-Gérais). Il mérita du Président de S. Paulo le titre de « Consultant Technique de l'Instruction ». Tempérament énergique, durant les interminables pourparlers bureaucratiques qui précédèrent la décision du ministère au sujet de l'école projetée, il se résigna à supporter, à cause de sa pauvreté, le régime forcé du pain sec et du café, pire que le brouet des Spartiates. (1)

Il a laissé bon nombre de travaux :

Excursão botânica nos arredores de Ouro Preto, 1884 ;
Les explorations de l'or, 1876 ; *Os diamantes e as pedras preciosas do Brazil*, en 1882 ; *Estudo chimico e geologico do centro da provincia de Minas*, 1881.

Le vénérable M. Arthur Thiré, ancien compagnon de Gorceix, est aussi « cathédraïque » de mathématiques au Collège de l'Union ; M. Emile Grandmasson, voué d'abord au magistère, a fini par préférer Mercure à Minerve. Propriétaire aujourd'hui d'une respectable fortune, il est justement considéré, par son prestige et son patriotisme, comme l'un des chefs de la colonie française du Brésil.

(1) M. Arthur Thiré met en doute ce fait.

Guignet et Émile Liais retournèrent en France : Liais dirigea l'Observatoire Astronomique de la capitale durant sept ans (1874-1881). Il y aurait encore bien des noms à énumérer. De MM. Paul de Frontin, Escragnolle Doria, Henri Morize, nous aurons l'occasion de parler.

Le célèbre Glaziou ne dédaignait pas aussi les leçons, à en croire un savant, le baron de Ramiz Galvão, qui rappelle, comme une véritable gloire, le fait d'avoir appris la botanique avec le constructeur des plus beaux jardins de Rio.

Plusieurs dizaines de professeurs français des deux sexes enseignent leur langue dans les écoles et dans les familles : Patrick De Fossey, Alphonse Lévy, Mlle. Chevillard, Mme. J. Joubert, A. Molères, Mme. R. Mazion, et bien d'autres encore, qui peinent dans le magistère anonyme.

Appelons aussi l'attention des lecteurs sur certains cours de spécialités et d'arts, comme les leçons de peinture de M. Auguste Petit ; sur la grande propagande de la langue française, faite ici par les amis de la France ; par des belges, des suisses et des syriens, surtout des syriens, qui enseignent avec amour la langue de Racine dans leurs écoles primaires.

Il faudrait rendre hommage aux professeurs brésiliens Max Kitzinger et Ferreira de Abreu, qui dirigent la section brésilienne de l'Association Polytechnique de Paris.

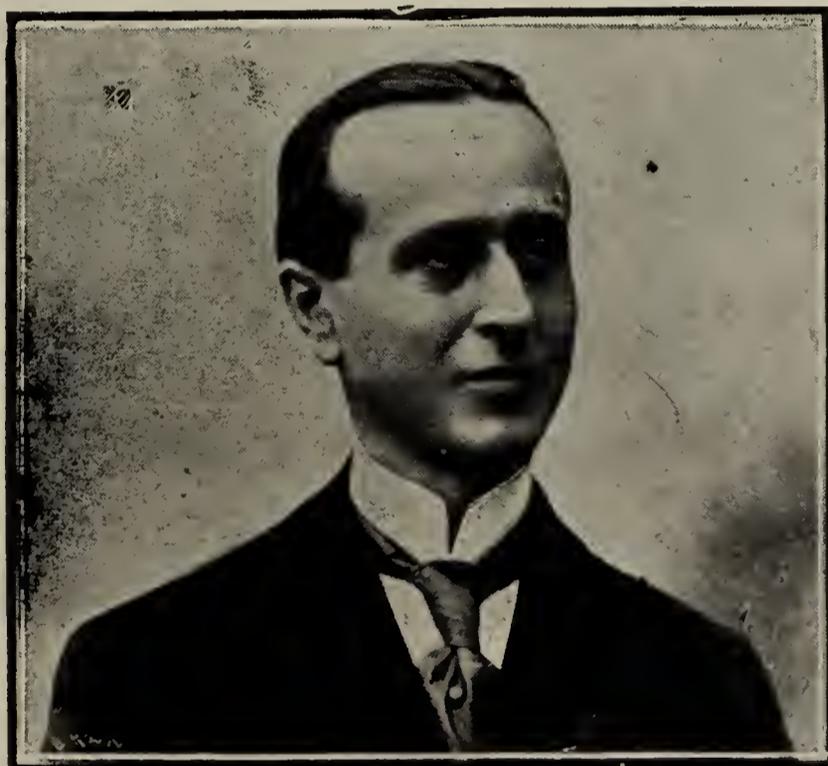
Nous nous ferons un devoir de citer feu M. Léon Gouy, placé à la tête d'une succursale d'un internat anglais ; M. A. Glénadel, intelligent professeur du Collège Militaire de Rio ; M. Adrien Delpech, « cathédraïque » très goûté du *Pedro II*, orateur insigne et plume magnifique.

*
* *

Passons maintenant aux écoles.



LYCÉE FRANÇAIS — Internat à Gavêa



Mr. Alexandre Brigole,

Directeur du Lycée Français de Rio de Janeiro

La plus ancienne qu'il nous a été possible de découvrir fut l'Externat Français de Bézamat et Ruffet, signalé en 1839, à la rue de la Ajuda n. 11. C. H. Furay, ancien professeur de Paris, arrivé ici dès 1830, maintenait, à la rue du Senado 7-B, le *Gymnase de la langue française*; il fit une tentative en 1855 de *Soirées littéraires*: voilà un détail qui pourra intéresser M. A. Brigole, l'initiateur des fameuses et si concourues *Heures littéraires* du « Lycée Français ».

Le premier grand pensionnat français de jeunes filles fut celui de la Baronne de Geslin, fondé en 1837, rue Matacavallos.

En 1858 nous trouvons le *Lycée Roosmalen*, à la rue du Rézende 26. Un an plus tard, c'est le *Collège Bérenger*.

En 1860, nous avons trois nouveaux noms: Casimir Lieutaud, qui donna son nom à l'école fondée par B. Gay (rue do Cano 52); Alexandre de Conti, diplômé par l'Académie; Victor Boulanger, qui établit le *Lycée Commercial et Industriel* (rue S. José, 19).

Le susdit Lieutaud est l'auteur d'un volume scolaire assez bon, quoique déjà vieilli, sur les *Verbos francezes*.

A partir de la guerre de 70, l'enseignement français tendait à décliner et à chercher refuge dans les congrégations religieuses. Voilà pourquoi, à partir de cette époque, nous n'avons que deux noms à signaler dans la manutention des écoles. En 1874 Edgard Gambaro se trouvait à la tête du *Collège International* qui devint en 1885 le *Collège Gambaro*. Vint ensuite Charles Charnaux. Son *Collège Saint-Charles*, après avoir passé successivement dans les quartiers de la Tijuca et de Botafogo, s'est transporté à la ville voisine de Nictheroy (1910), où il a pris un nouvel essor et où il pourra bien servir la France.

Au centre de la capitale, on voit depuis quelques années

deux cours de langues vivantes pour adultes : la *Berlitz School* dont le concessionnaire pour le Brésil, durant longtemps, a été M. Alexandre Brigole ; la salle de M. Gaston de Wael, un belge.

Il faut encore citer l'*Externato Gabalda*, fermé en 1917 ; l'*Externato Franco-Brazileiro* (186, rue Aristides Lobo), fondé en 1919 par Mme. Kitzinger ; et surtout l'*Alliance Française*, dirigée avec tant de dévouement par Mr. Auguste Petit.

*
* *

Pour créer un grand établissement, digne de la France ; pour fonder un lycée modèle, il fallait quatre choses : de grands capitaux, une occasion propice, une tête capable et de grandes relations. La grande guerre apporta l'opportunité ; les capitaux se présentèrent sans hésiter. Et l'homme était tout naturellement indiqué : M. Alexandre Brigole, professeur connu, qui avait dirigé avec une rare habileté le plus grand internat de la capitale, au quartier du Rio Comprido.

Parce que nous faisons partie du corps enseignant du « Lycée », nous croyons que ce serait un acte de flagornerie de prôner ici M. Brigole : louanges d'ailleurs inutiles, car l'œuvre recommande suffisamment l'artisan. Et l'œuvre c'est le « Lycée Français », choyé par l'opinion publique et la presse du pays ; c'est l'Âthénée de France en terre brésilienne, fermement appuyé par la colonie française et par le Gouvernement de Paris.

§ 2

Français dans la presse brésilienne

Au centre de la plus belle avenue de Rio, s'élèvent deux superbes monuments, dont les tours grandioses et originales attestent bien la hauteur à laquelle est déjà arrivée la presse du pays. Ce sont là les rédactions des deux plus grands journaux de la capitale fédérale : deux arbres qui ont été plantés par des mains françaises !

Nous le verrons immédiatement.

Le 9 Avril 1890 fut fondé le *Jornal do Brasil* par Henri de Villeneuve ; et le nouveau quotidien eut aussitôt, comme rédacteurs principaux, Ruy Barbosa et Ulysses Vianna. Suspendue durant quelque temps, cette gazette de création française, fut reprise par Fernando Mendes de Almeida, aujourd'hui sénateur de haut prestige et gros bonnet de la République.

Mais plus de six décades avant cette fondation, les Français avaient inscrit leur nom dans la presse indigène. Le *Jornal do Commercio*, en effet, le plus important quotidien du pays, vénérable et nonagénaire doyen des journaux, inépuisable source d'informations, malgré ses allures pachydermiques, est aussi d'origine française.

Il fut lancé le 1^{er} Octobre 1827. Ses premiers propriétaires furent Emile Seignot-Planchet et Thomas B. Hunt : le premier était fils du libraire éditeur Pierre Planchet, le second quitta la société en 1831.

Le 2 Janvier 1836, le journal en question fut vendu à Junius Constance de Villeneuve et Mougénot, pour la somme de cinquante-cinq contos environ ; à la mort du nouveau pro-

priétaire, en 1856, il passa, par héritage, au fils de ce dernier, Jules Constance de Villeneuve.

Enfin, en 1890, il fut vendu à José Carlos Rodrigues et à son associé qui en est devenu l'unique propriétaire depuis peu d'années. Dans une énorme monographie publié dans le *Jornal do Commercio* (édition du matin) le 1^{er} Octobre 1917 et (édition du soir) le 4 Octobre de la même année, le député Félix Pacheco, élégant écrivain et actuel directeur du grand quotidien, a fait ressusciter la mâle figure de Pierre Plancher, en lui attribuant la véritable paternité du vieil organe.

Pierre était, semble-t-il, fils du comédien Plancher Valcour, dont la biographie a été léguée par Charles Monselet (*Les originaux du siècle dernier*, 1864, Paris, Michel Lévy Frères). Pierre, avec ce qu'il hérita en Février 1813, monta une librairie à la rue de la Poupée n. 7, à Paris. Chassé par les évènements politiques en 1824, il ouvrit une imprimerie à Rio, et ferma son magasin de Paris, cette même année de 1824.

Le *Jornal do Commercio* est simplement la continuation do *Spectador Brasileiro* qui s'imprimait à la rue do Ouvidor n. 95. Les *Preços Correntes* ont eu aussi une liaison intime avec le journal Mathusalem.

Pierre fut d'abord accueilli ici avec méfiance ; on lui fit jurer, à l'Intendance de Police, fidélité à l'Empire du Brésil, en espérant que le nouveau-venu ferait de la propagande contre les principes *hérétiques* de 89. Il ouvrit sa librairie rue du Ouvidor n. 80, le 10 Juin 1824 ; sa typographie avant d'arriver à la rue Ouvidor 95, passa par les rues Ouvidor 203, Latoeiros n. 67, et Carmo n. 113. Le premier empereur octroya à Pierre le droit d'user du titre d'*Imprimeur Impérial*. Le *Spectador* cessa sa publication le 23 Mai 1827. Plancher avait l'habitude de signer : *hum francez brasileiro*.

Le succès du *Spectador* suscita la jalousie des gens du métier, surtout du rédacteur du *Diario do Rio de Janeiro*, qui accablait sans cesse d'injures de boubier l'énergique typographe français. Mais rien ne réussit à décourager le grand travailleur.

Le premier journal de médecine au Brésil a été publié par Mr. Pierre Plancher. C'était Sigaud, le docteur si connu, qui en était le rédacteur. Nous pourrions encore citer le *Brazil Agricola*, fondé à Pernambuco par François Duprat.

À titre de curiosité nous allons reproduire ce que Gustave Aimard a écrit au sujet de la presse brésilienne, déjà en 1886 :

« Les journaux sont fort bien faits : ils ont de la verve, du brio et souvent une profondeur et une sûreté de vue véritablement incroyables. La liberté de la presse règne à Rio, grâce à l'Empereur, et cela sans restriction d'aucune sorte.

Les satyres s'en donnent à cœur joie, sur les ridicules de toutes sortes et les agissements des prêtres, des moines et de toute la sainte séquelle ; souvent ils les attaquent d'une façon très mordante, mais l'Empereur est le premier à en rire. La *Revista Illustrada* est le premier journal satyrique de Rio ; il est rédigé par Mr. Angelo Agostini. Il possède une verve endiablée et une causticité redoutable, mais toujours de bon ton, et d'un mot spirituel et toujours juste il cloue au pilori le pauvre hère qu'il exécute. Mr. Angelo Agostini serait, à mon avis, à Paris même, un des plus mordants et le plus joyeux de notre pléiade de la petite presse.

La *Gazeta de Noticias* est un des premiers et certainement le mieux fait de tous les journaux du Brésil. . .

La *Revista Brasileira* est un journal très lu, admirablement rédigé par des jeunes gens très instruits, de véritables érudits ; elle est politique et littéraire, du même format que la *Revue*

des Deux Mondes de Paris, mais elle est plus attrayante et surtout moins ennuyeuse ». (*Le Brésil Nouveau*, p. 63-64).

§ 3

Le Droit et la Philosophie au Brésil

Il serait puéril de croire, parce que les étudiants de Droit ont les rayons de leurs bibliothèques bourrés d'auteurs français, que toute la pensée brésilienne soit venue des Gaules modernes à bord des transatlantiques... Bien des restrictions doivent se faire sur ce point, bien que le rayonnement de la lumière française sur cette chaude terre eût été remarquable. Envisageons donc ce sujet sous le double point de vue des théories et des lois positives.

Au Brésil il n'y a pas encore eu de philosophie proprement dite. Cela s'explique : chez les peuples nouveaux, la préoccupation économique prime tout le reste et les cerveaux en de tels milieux débutent par les lettres.

Il existe toutefois déjà ici un fort courant de spéculations juridiques et scientifiques, subordonné à trois tendances principales : le positivisme, le criticisme et l'évolutionisme.

Les positivistes brésiliens, presque tous des mathématiciens ou des médecins, sont de fervents disciples des idées françaises. On entend souvent dire : « Auguste Comte l'a dit : *Magister dixit* ». A cette école relativiste appartiennent les penseurs suivants : Agliberto Xavier, maître de logique et psychologie au Gymnase National de Rio, dont un ouvrage porte le titre de *Théorie des approximations numériques* ; le Dr. Manoel Bomfim, l'introducteur de la psycho-physique au Brésil ; feu M. Alberto Torres, politique épris de l'idéal pacifiste, et

qui a publié en français deux de ses monographies : « Le Problème mondial », 1903 et « Vers la Paix », 1909.

Très nombreux sont par contre les partisans des idées de E. Hæckel et de Kant : Almachio Diniz, Ovidio Maia, Fausto Cardoso, Sylvio Romero, Tobias Barreto, Pontes de Miranda, etc.. Le célèbre Tobias était entiché des théories d'Outre-Rhin, qu'il propageait avec une sorte de fanatisme.

*
* *

La Charte Républicaine du 24 Février 1891 fut calquée sans contredit sur la Constitution des États-Unis, dont elle diverge très peu. Mais elle s'interprète fréquemment à l'aide de la Constitution de l'Empire déchu (1823); et celle-ci était toute imprégnée de l'esprit français. C'est ainsi que, durant les discussions du texte de cette charte monarchique, pour défendre l'utilité du jury, le député Carneiro da Cunha invoqua l'autorité de Louis XVI. Les expressions « une et indivisible » que ce document applique à la souveraineté, furent tirées de la Constitution française de 1791 ; les articles 14, 15 et 16, relatifs à la liberté de conscience, aussi. (Agenor de Roure, *Formação Constitucional do Brazil*, 1914, Rio).

Chose curieuse : D. Pedro I maintint le jury pour délits de presse, par la loi du 22 Novembre 1825, en se guidant par le principe de la Charte de 1771. Mais l'action appelle la réaction, suivant le principe mécanique de Newton ; le droit public brésilien, à son tour, mérita les honneurs de citation en France. L. Dugoit en 1911, pour définir la liberté de conscience, se servit du code fondamental de 1823 : « La liberté de conscience, le droit de chaque individu de croire intérieurement ce qu'il veut en matière religieuse, échappe forcément et naturelle-

ment aux atteintes du législateur, comme la liberté de penser proprement dite. Ni en droit ni en fait, le législateur ne peut pénétrer dans les consciences individuelles et leur imposer une obligation ou une prohibition quelconque.»

*
* *

Le Code Civil Brésilien.

Il a été engendré par le Droit Portugais, qui continue ici en vigueur pour tous les cas non explicitement définis par la loi brésilienne ; car la République, à l'article 43 de son pacte fondamental, déclare maintenir les lois non révoquées de l'Empire ; et celui-ci en avait agi de même envers la législation portugaise (loi du 20 Octobre 1823). Mais alors, quelle est la part de la France dans le Droit Portugais ? La voici. Le droit ibéro-latin s'est d'abord nourri du Code de Justinien et ensuite de celui de Napoléon.

Pour ce qui concerne la première couche, écoutons Francisque Michel : « Deux hommes surtout auraient introduit sous Affonso Henrique le code de Justinien en Portugal : João Peculiar et maître Albertus. Le premier alla en France et en revint avec le renom d'un lettré (*Les Portugais en France*, 1882, p. 97) ». Quant au Code Napoléonien, malgré sa vénérabilité séculaire, en dépit des censures judicieuses de Laurent et des incrépations terribles de Savigny, Bento Faria — un auteur brésilien d'excellent manuel de Droit Romain — trouve qu' « il est encore aujourd'hui considéré comme l'Évangile Civil des races latines ». (*Direito Romano*, p. 142, note).

*
* *

Examinons maintenant le *Codigo Penal dos Estados*

Unidos do Brazil. Préparé par João Vieira de Araujo et complété par Baptista Pereira, il fut sanctionné le 11 octobre 1890. Il passa par différentes phases.

Au commencement c'était purement le code pénal lusitanien, qui avait déjà aboli les tortures, sous l'influence des idées de Voltaire et de Rousseau, et qui n'avait plus conservé la peine de mort que pour les crimes les plus atroces.

Le code brésilien déjà publié en 1830 est un code de châtements qui « eut, comme modèle principal, le code français » ; ce sont des autorités hors de pair qui nous le garantissent : Franz von Liszt, Vieira de Araujo et Clovis Bevilacqua dans leur *O Brazil na Legislação Penal Comparada*, 1911, Rio. Voici d'ailleurs le jugement d'un maître français, Victor Foucher, sur cette ancienne collection, d'où sont dérivées les pénalités d'aujourd'hui :

« Le code criminel de l'Empire du Brésil ne répond pas entièrement à son titre ; il n'est, à proprement parler, qu'un code pénal, car il ne traite ni de la juridiction, ni de la procédure en matière criminelle ; comme pénalité, c'est une œuvre assez complète ». (*Observations sur le Code Criminel du Brésil*, 1831).

*
* * *

Enfin arrivons au procès criminel.

L'écrivain juridique Galdino Siqueira, juge au criminel à Rio, n'hésite pas à avancer que « la législation française... a été la source principale de notre Code de Procès Criminel », *Processo Criminal*, 1917.

D'une façon générale et *positis ponendis*, le procès criminel brésilien, du moins dans ses grandes lignes, est le même qu'en France. Les divergences ne sont pas très grandes. En

voici quelques-unes. En France, le Ministère Public ou parquet est, comme l'a qualifié si justement Garsonnet, « une magistrature debout », en l'opposant à la magistrature assise. Il s'occupe de tous les crimes, même de ceux qui sont du ressort des particuliers (comme l'adultère, la diffamation, la falsification industrielle, etc.). Ici la « Promotoria Publica » ne se charge des questions ci-dessus énumérées que sur plainte des offensés. « Notre législation en 1832, dit Galdino Siqueira, ne pouvait pas accepter le système français, principalement parce que le ministère public n'est pas suffisamment développé chez nous et parce qu'il n'est pas aisé de tout disposer de manière à dispenser l'action de l'offensé » (p. 74).

Il appert des articles 87 et 88 du droit criminel français que la perquisition n'est qu'une mesure d'instruction. Au Brésil, à cause de l'inviolabilité du domicile, garantie par l'article 71, § 11 de la Charte en vigueur, elle est à la fois acte de police et d'instruction.

« La législation s'est inspirée du procès français, quant à la détermination des cas ; et du procès anglais, quant aux mesures et formalités du mandat et de son exécution » (Galdino Siqueira, p. 176).

Voilà quelques notes rapides, sur un sujet qui pourrait fournir matière à un gros volume. Mais pour le but que nous nous proposons pas n'est besoin d'entrer dans de plus larges applications.

§ 4

La science française au Brésil

Inspiratrice des Ecoles de Médecine, la France a pris une part plus directe à la création de la *Sociedade de Medicina*.

aujourd'hui « Académie de Médecine » ; deux d'entre les cinq fondateurs, en effet, de cette société, étaient français, Joseph Maurice Faivre et Joseph François Sigaud ; un troisième, Joaquim Candido Soares de Meirelles, avait étudié en France.

Ce n'étaient pas les seuls médecins français d'alors ; on citait encore Aristide Garnier et J. B. Alban Imbert, sans parler des sages-femmes Marie Joséphine, Mathilde Durocher et Warnault Bertout.

Sigaud était, sans contredit, le docteur le plus fameux de Rio. Né à Marseille le 2 décembre 1796, il mourut à Rio le 10 octobre 1856. Médecin de la cour impériale, il prit une part active à la fondation de l'*Instituto dos Meninos Cegos* et à celle de l'Académie, dont nous venons de parler, et dont il fut deux fois le président (1832-1833 ; 1851-1855). Son livre sur les maladies tropicales est réputé de valeur.

Plus près de nous, vivaient les Drs. Brissay et Louis Couty.

« Couty, a écrit J. B. Lacerda, était un de ces organismes taillés pour le travail intellectuel ; il était capable de suer huit heures par jour entre les quatre murs d'un laboratoire et de réserver encore quelques heures de la nuit pour lancer sur le papier les impressions cueillies durant le travail du jour ». Ce jugement est d'autant plus flatteur que les relations entre Lacerda et Couty étaient assez froides, à cause de la contestation que faisait le médecin français au traitement des morsures de serpent par le permanganate de potassium, traitement découvert par Lacerda et dont la discussion alla en 1882 jusqu'à l'Académie des Sciences de Paris, qui désigna une commission de quatre spécialistes pour étudier ce sujet (Quatrefages, Vulpian, Gosselin, Bouley).

Couty a laissé un manuscrit de huit cents pages sur la

Fonction du cerveau. Il avait des tendances pour les études sociales, qui lui inspirèrent le livre *L'esclavage au Brésil*. Il mourut ici en 1890.

Nous pourrions encore faire remarquer que pendant longtemps, on se guida ici sur la médecine de Paris. D. Pedro II avait invité Pasteur à venir étudier sur place la fièvre jaune ; mais Pasteur était trop occupé alors dans ses recherches sur la rage pour pouvoir partir en voyage.

En 1903 les Drs. Marchoux et Simon vinrent étudier la terrible fièvre tropicale. Ce Simon avait déjà visité le Brésil en 1892, et avait prononcé à cette occasion, au banquet que lui avaient offerts les médecins du pays, cette phrase bien aimable : « les médecins brésiliens, à l'Institut Pasteur, sont chez eux ».

*
* *

A l'Observatoire Astronomique de Rio, il y a de bonnes traditions françaises. Le directeur le plus ancien dont on connaisse le nom est Soulier de Sauves.

E. Liais en fut le directeur de 1874 à 1881. Le directeur actuel, H. Morize, a reçu ce poste en 1908 ; il avait déjà observé l'éclipse du soleil de 1893 au Céara : c'est dans cet Etat, où il avait pris part à la construction du chemin de fer de Baturité sous les ordres de M. Lassance Cunha, qu'il s'est marié.

*
* *

Nous avons déjà vu que les premières ascensions en ballon au Brésil furent réalisées par le français Edouard Heill en 1855.

Sachet, dont le nom a été donné à une rue de la capitale fédérale, était le mécanicien du malheureux Augusto Sévéro de

Albuquerque Maranhão, qui a péri, il y a quelque vingt ans, dans une expérience de ballon dirigeable.

Hercule Florence (1804-1879) a laissé un renom de savant et des descendants dans l'État de S. Paulo. Arrivé ici en 1824 à bord du voilier « Marie Thérèse », il devint l'employé du libraire Plancher. Il avait imaginé un instrument « *Noria hydrostatica* », qui avait été approuvé par des ingénieurs de Toulon et que le consul H. de Gestas loua beaucoup. Il laissa tout pour accompagner le consul russe Langsdorff dans des excursions scientifiques. La vie de ce chercheur a été racontée par Estevão Bourroul, dans le t. XIII de la *Revista do Instituto Geographico de S. Paulo*.

*
* *

Moreau de Tours, chimiste de l'Institut Pasteur, découvrit de la caféine dans le maté. Plane, voyageur français de l'Amazonie, étudia l'*hevea goyanensis* et le professeur Jumelle, les autres plantes qui produisent du caoutchouc.

Le Dr. Joubert, ex-professeur de biologie à l'École Polytechnique de Rio, fut chargé d'une mission aux Amazones. Il publia une série d'observations, particulièrement sur le *curare* des indiens, dont la découverte lui fut attribuée sans raison par l'*Année scientifique* de L. Figuiet.

*
* *

Passons maintenant à la géologie et la minéralogie. L'ingénieur Monlevade étudia le plomb d'Ouro Preto en 1825. D'Orbigny, entre 1826 et 1833, observa le grès de la région de Chiquitos.

E. Pissis, en 1841, examina les terres brésiliennes de l'âge silurien. Dans la même année encore, Périgot découvrit de la

houille à Santa Catharina. En 1846 nous avons le voyage de Castelnau, dont le géologue Oserey mourut en Bolivie. Castelnau, lui, a la manie de parler des *gangas* ! En 1872 Brongniart a décrit la fougère fossile de l'Etat du Piauhy. A la même date, Emmanuel Liais publia un manuel de Géologie, qui n'était d'ailleurs qu'un mauvais plagiat du livre de Pissis. En 1875, Gorceix fonda l'Ecole des Mines d'Ouro Preto, avec l'aide de MM. Bovet, A. Thiré et Ferrand. Un peu plus tard, Renard fit des recherches sur les roches de l'île de Fernando Noronha. Regnault étudia en 1890 les végétaux fossiles du Brésil ; et l'ingénieur Lacoste fut chargé des eaux de Curvello en 1896.

*
* * *

La première sage-femme diplômée fut Mme. Durocher, membre de l'Académie de Médecine. Elle était très connue ; elle avait même un accoutrement singulier : elle se vêtait mi-homme et mi-femme. Mais sa capacité gynécologique était tellement grande que l'Académie de Médecine de Rio lui a rendu hommage en inaugurant son portrait.

Mme. Durocher fit plus de 5.000 accouchements, offrant ainsi cinq mille individus au pays ! Elle avait de l'esprit, et de l'esprit au sel gaulois.

Son chapeau conique tronqué et son jupon original suscitaient les sourires des badauds ; mais les étudiants et les savants se découvraient à son passage.

Depuis Mme. Durocher, les sages-femmes françaises ont toujours été les meilleures. Après elle, est venue Mme. Gauthier, puis Mme. Hosxe Felicia et plusieurs autres, en particulier Mme. Barbosa Moitrel, dont la prodigieuse mémoire nous a fourni plus d'un détail pour notre travail.

*
* *

Le service de l'hygiène publique, lui aussi, fut d'abord organisé dans la capitale par Alexis *Garys*: voilà pourquoi, encore de nos jours, les hommes de la voirie sont surnommés les « garys ». Une « gary » est une voitura à ordures, dans le langage courant.

*
* *

La France a eu sa part dans l'initiative des études médicales en cette contrée sud-américaine. L'esculape qui en fut le fondateur, n'était en effet qu'un élève de maîtres français : ce fut le pernambucain José Corrêa Picanço, devenu plus tard baron de Guyanna. Picanço partit de Lisbonne avec le désir de voir Paris.

Là il s'éprit tellement de la science française... qu'il s'y maria même avec la fille du célèbre docteur Sabatier !

Il retourna au Brésil ; comme son compagnon de voyage était le prince Régent en exil, il proposa à ce roi fugitif la création d'une Ecole de Médecine à Bahia.

João VI accepta le conseil et ordonna, par le décret du 18 Février 1808, l'organisation de la Faculté, qui ne commença toutefois à fonctionner régulièrement qu'en 1816.

*
* *

José Bonifacio de Andrade e Silva, adoré des brésiliens sous le nom de « patriarche de l'indépendance », fut un géologue de génie avant d'être grand homme d'Etat. Durant la tournée scientifique qu'il entreprit en 1790, il se fit disciple de Chaptal et de Fourcroy, les deux continuateurs de Lavoisier.

C'est avec Jussieu qu'il apprit la botanique ; et c'est auprès de Haüy, créateur de la minéralogie française, qu'il prit ses meilleures leçons de pétrologie.

Le sol brésilien fut d'abord étudié d'une façon systématique par trois savants français : D'Orbigny, de 1823 à 1833, parcourut la partie supérieure de Matto-Grosso ; Pissis en 1841 visita les États de Bahia, de Rio, de S. Paulo et de Minas ; Castelnau, entre 1843 et 1847, étudia les États de Minas, de Goyaz et de Matto-Grosso.

En 1864 le Gouvernement brésilien se décida à aider l'expédition d'Agassiz. Ce savant, en effet, parcourut une grande partie du pays durant les années 1865 et 1866.

Le compagnon qu'il avait amené, Charles Frédéric Hart, revint en 1867 pour son propre compte. Celui-ci explora le littoral depuis Rio jusqu'à Pernambuco, écrivit sa *Geology and Physical Geography of Brazil* et étudia la région amazonique (1870-71). A cause de tous ces services, le gouvernement le chargea en 1873 de la création d'une section géologique.

L'idée de la réouverture du Musée National fut, elle aussi, suggérée par Louis Couty dans ses *Estudos experimentaes no Brazil* (« Revista Brasileira », 1879).

Nous pourrions encore insister sur bien des faits. Nous dirons seulement que le grand mathématicien brésilien Joaquim Gomes de Souza publia presque tous ses ouvrages en français, spécialement ses *Mélanges de calcul intégral* (1882), qui furent préfacés par Charles Henry, de la Sorbonne.

Voilà ce que les français ont fait pour la science brésilienne ; voilà aussi pourquoi les savants brésiliens ont préféré la France.



Enfin, une petite visite au Musée National de Rio de Janeiro, dont nous puiserons l'histoire dans les *Fastos do Musêo Nacional* de J. B. de Lacerda (Rio de Janeiro, 1903). Là aussi il y a bien des services rendus par des français, même en dehors de la salle appelée *Champollion*.

Sous la direction de César Burlamaqui (1847-66), le collectionneur Théodore Descourtilz étant mort dans une expédition dans l'État d'Espirito Santo, on chargea du même travail Sohier de Gand, qui s'interna dans l'Amazonie et en territoire péruvien. Le 21 Juin 1869 L. Jacques Brunet fut nommé voyageur du Musée ; et deux ans après, ce fut le tour de l'explorateur Louis Baraquin.

Sous le chef Freire Allemão (1866-74), deux faits à signaler : Ladisláo Netto fut envoyé à Paris ; M. de Gorceix fit des conférences au Musée.

Période de Ladisláo Netto (1876). Clément Joubert, Louis Couty et Gorceix donnèrent des conférences. Joubert, qui avait désisté pour certains motifs de son contrat à l'École Polytechnique, rapporta de ses excursions officielles une foule de poissons et de plantes vénéneuses. « Esprit vif, scintillant, il avait la finesse gauloise et une facilité de s'exprimer remarquable. Tous, devant ses yeux, restaient ébahis et satisfaits, à l'entendre raconter les péripéties de ses voyages. C'était un causeur admirable, qui savait manier la plaisanterie et dire avec esprit les choses les plus triviales ». (J. B. Lacerda, p. 53). Il avait été disciple de Cl. Bernard, de Milne Edwards et de Ranvier.

De retour en France, il occupa une chaire à la Faculté de Médecine de Nancy. Le 8 Février 1879, à la demande de l'Em-

pereur, on remit une petite collection de vases indigènes au Musée de Sèvres.

La même année Louis Couty remit au Gouvernement le plan d'un laboratoire de physiologie au Musée National. Antoine Marie Glaziou rendit pas mal de services aux jardins du même établissement. En 1886 les taxidermistes Jean Beaufiles et Rumbelsperger montèrent une baleine. Beaufiles mourut en 1888.

Ch. Wiener écrivit un bon mémoire sur les *Sambaquis* de Santa Catharina, travail qui a été inséré dans les *Archivos do Musêo Nacional*. Enfin, cet Amaro das Neves Armond, directeur en 1892, était visiblement franco-brésilien.

§ 5

Dans l'Armée Brésilienne

La descendance française est bien visible dans beaucoup de noms d'officiers brésiliens : le Maréchal J. N. M. Mallet, le général Beaurepaire Rohan, le colonel Deschamps ; les amiraux J. C. Guillobel. Frontin, Huet, De Lamare, Belfort, etc. . .

Mais ce n'est pas sur cette sorte de généalogie que nous voulons insister ; nous devons montrer la filiation intellectuelle de l'armée brésilienne.

Nous verrons que, dans l'ensemble, ce sont les idées et les méthodes de France qui ont régné dans cette branche. Napoléon I était l'idole des anciens généraux de ce pays. Il est vrai qu'après 70, on a vu ici certaines tendances vers le militarisme prussien et qu'à la veille de la grande guerre de 1913, beaucoup de jeunes lieutenants préféraient la machine de guerre du Kaiser. Mais, même alors, la plupart des officiers supérieurs et des ins-

tructeurs soutenaient la supériorité du génie français. Le colonel Liberato Bittencourt, l'une des gloires de l'École de Guerre de Rio, a annoncé la victoire française; le lieutenant Escobar, sous le pseudonyme de *Tenente Nogi*, a publié une série d'articles de très chaude admiration pour les « poilus » et pour l'état-major français. L'engouement d'une partie de la jeunesse militaire du pays s'explique parfaitement à une époque où l'empereur des prussiens avait monté la plus redoutable organisation de guerre. Plusieurs de ces jeunes officiers, d'ailleurs, avaient même étudié en Allemagne. Car au Brésil on cherche le progrès avec sincérité; on veut tout connaître pour imiter tout ce que l'on trouve de bon chez les autres.

*
* *

Le nom de la France apparaît dans l'armée du pays au XVIII^{ème} siècle. Le marquis de Pombal fit adopter au Brésil les idées et les découvertes de Vauban. Il introduisit l'usage des *feux croisés*, des *boulets creux*, du *tir indirect*, des *chevaux de frise* et des *parallèles*. Il rendit rasantes les fortifications hautes et menaçantes. selon le système du général de Louis XIV.

Durant les luttes pour l'indépendance du Brésil, don Pedro I avait envoyé le général Pierre Labatut contre les troupes portugaises du général Madeira à Bahia.

Les restes mortels de ce commandant sont gardés au monastère de la « Piedade », à la paroisse de Piraja, à Bahia.

Durant la guerre du Paraguay, nous trouvons deux noms français: Leverrier et le comte d'Eu. Le général Leverrier a supporté le premier choc des troupes du dictateur Solano Lopez dans la province du Matto-Grosso. Le comte d'Eu a

conduit avec science et habilité la troisième phase de la longue guerre et a complètement réduit l'ennemi à la soumission.

*
* *

La police de l'État de S. Paulo, considérée la meilleure du Brésil, a été instruite par une mission française, commandée par le colonel Balagny.

Nous citerons ici le lieutenant-colonel Gattelet, qui a remplacé le colonel Balagny durant son absence ; le lieutenant-colonel Vallin, qui a commandé la cavalerie pauliste et s'est conduit vaillamment à Pont-à-Mousson, et surtout le vaillant colonel Nérel, aujourd'hui général de Division. Clémenceau, de passage ici en 1910, fut impressionné par la discipline de cette police modèle ; après avoir assisté à la revue de la Varzea do Carmo, au son de la *marche de Sambre et Meuse*, il se crut, avoua-t-il, un moment au champ de course de Longchamp.

*
* *

La venue d'une mission française pour l'armée fédérale a été plusieurs fois agitée ici. Au temps de la présidence du maréchal Hermes, elle fut discutée avec grande acrimonie. Mais les difficultés de l'époque et les cris des germanophiles d'alors réclamant des officiers allemands, ont obligé à la remettre à plus tard.

La grande guerre de l'Europe a résolu cette question. La déclaration de guerre du Brésil à l'Allemagne et la tactique superbe des généraux Joffre, Pétain et Foch ont créé un courant très favorable dans ce sens. L'envoi de la mission médico-militaire brésilienne en 1918 a beaucoup aidé aussi la victoire de l'idée.



MISSION MILITAIRE FRANÇAISE

MM. les généraux Gamelin et Burandin, et le colonel Barat

Enfin, après avoir combattu les préjugés des chauvins, le gouvernement a définitivement contracté une mission d'instruction.

Le général Gamelin, chef de cette mission, est déjà arrivé. C'est un officier qui a fait une carrière brillante et rapide ; il est l'auteur de l'« Étude philosophique sur l'Art de la Guerre ».

Le travail de la mission ne se heurtera pas à l'objection des armements : car, en vertu de la loi des représailles, le gouvernement du Brésil a annulé le 4 Janvier 1918 tous les contrats passés entre le Ministère de la Guerre et les usines Krupp, représentées à Rio par la maison Haupt et Cie.

*
* *

Le français Edouard Heill avait opéré la première ascension en ballon au Brésil en 1855 ; en compensation, c'est un brésilien, Santos Dumont, qui a perfectionné le dirigeable en France. Le célèbre Garros a volé ici avant la guerre. Les succès merveilleux des avions français durant la conflagration ont poussé le gouvernement à contracter en France des instructeurs pour l'armée brésilienne. Ce contrat a été conclu l'an 1918 pour quatre semestres.

La mission est déjà au complet. Les premiers aviateurs sont arrivés en Novembre 1918 ; ce sont les capitaines Verdier et Lafay et le lieutenant Dorsand ; le chef de la mission, le colonel Magnin, est arrivé au commencement de 1919. Les instructeurs ont leurs installations avec trente excellents appareils au « Campo dos Affonsos ».

Le 27 Février 1919, au banquet offert aux aviateurs français par l'Aéro-Club, le colonel Magnin a prononcé ce mot très heureux : « Nous devons marcher la main dans la main ».

§ 6

Le typographe Plancher et le libraire Garnier

Pierre Plancher, dont le nom se rattache à la fondation du *Jornal do Commercio*, a été aussi le plus important éditeur-imprimeur de la première moitié du siècle dernier.

Il ne fut pas toutefois un journaliste éblouissant ; car il maniait assez mal le portugais, qu'il farcissait de gallicismes choquants et revêches.

Sa vraie gloire restera dans l'art de Gutenberg, qu'il mit en honneur au Brésil par sa victoire sur les soi-disant privilèges de la *Presse Impériale*.

Peu de semaines après son arrivée ici, en 1824, il obtint de l'Empereur la dispense des impôts de douane pour l'entrée de son matériel typographique : décret qui fut publié, le 22 Mai 1824, par le *Diario Fluminense*, journal auquel on avait cassé le titre de *Diario do Governo*, à la suite d'une réclamation du consul de France contre les injures vomies par cette feuille contre les Français.

Bien plus : il se fit octroyer le titre de *Impressor Imperial*, un de ces *flatus vocis* (tels que baron, duc, commandeur, etc.) que nous trouvons enfantins aujourd'hui, mais qui naguère boursouflaient de vanité leurs porteurs et épataient les bourgeois. . .

Plancher déploya une activité vraiment fébrile. A partir du 10 Juin 1824, il publia différents livres, recueils, bulletins, comptes rendus, etc., dont voici les principaux :

1^o) Le *Espectador Brasileiro*, journal politique et littéraire, qui sortait trois fois la semaine (quotidiennement durant

les sessions des Chambres Législatives), et dont l'abonnement était de 10\$800 ;

2^o) *La Constituição do Imperio do Brasil* ;

3^o) *L'Empire du Brésil*, par le colonel Labaumelle ;

4^o) *Guide de Conversation française*, par G. Harmonière ;

5^o) Les almanachs des années 1825, 1826 et 1827 ;

6^o) *La Pauta da Alfandega*, c'est-à-dire la liste des impôts douaniers ;

7^o) *Le Budget des Finances* ;

8^o) *Les derniers moments de sa Majesté l'Impératrice* ;

9^o) *La Collection des Lois et Décrets* de l'Empire du Brésil depuis l'Indépendance ;

10^o) *O Propagador das sciencias medicas* ;

11^o) *L'Almanach dos Negociantes do Imperio do Brasil*, etc..

*
* * *

Par la liste ci-dessus, on peut avoir une idée du sens pratique de Plancher, qui cherchait avant tout l'utile et excellait dans l'art de savoir flatter la vanité de mortels.

Son imagination fertile inventait les procédés les plus ingénieux et les plus curieux pour la réclame. Témoin un truc, par lui imaginé, et qui eut une bruyante répercussion. Il imagina l'histoire pittoresque et dramatique d'un beau gars qui voulait se marier par loterie !

Voici d'ailleurs comment il rédigea lui-même la singulière annonce.

«Un jeune homme d'excellent caractère et de bel aspect, ayant toutes sortes de qualités pour plaire, désire trouver une compagne. Mais il voudrait auparavant acquérir une fortune

qui le mît en état de traiter sa future «chère moitié» avec toute la délicatesse due aux dames, Pour cela, il propose le moyen suivant. Il offre, comme dot, le produit d'une loterie à toutes les veuves et demoiselles qui se trouvent au-dessous de trente-deux ans. Les billets, qui coûtent chacun vingt mil reis, sont au nombre de six cents ; l'heureuse propriétaire du numéro gagnant aura droit au jeune homme et au douze *contos*. Les billets se vendent chez Pierre Plancher, rue Ouvidor, 80».

Quelle bonne aubaine pour les filles d'Eve !

Veuves élégantes ou ratatinées, jeunes ambitieuses et matrones bouffies de graisse, vilaines comme les sept péchés capitaux, coururent à la maison du hasard. Les six cents cartes furent rapidement enlevées, comme des messages de Junon ou de Saint Antoine, tombés du ciel.

Et cependant contre M. Plancher de puantes insanités étaient vomies par le *Diario do Rio*, qui trouvait biscornu et scabreux semblable mariage.

Plancher méprisa les bisbilles et les idées saugrenues des pharisiens et continua son chemin. Le jour du gros lot, le rusé négociant avertit que le fameux jeune homme, par un déplorable coup-de-tête, s'était amouraché d'une créature très jolie et très riche et s'était enfui avec elle ; pour cela, la librairie allait rendre à chacune des acheteuses le montant du billet. . .

C'était tout simplement un poisson d'avril en plein juillet. La librairie avait été visitée directement ou indirectement par six cents femmes, et deux fois de suite : c'est tout ce que voulait l'auteur de l'innocente farce !

Observateur très sagace, Plancher avait remarqué la faiblesse des gens du pays pour les loteries (qu'on se souvienne seulement du jeu *de bicho*) : il vendait des cargaisons de livres par des tirages au sort.

Il savait flatter et plaire ; car il avait compris que, sous le régime monarchique, seuls les renards qui chatouillent la vanité des grands, peuvent réussir. Voilà pourquoi il offrit le premier exemplaire du *Guide de conversation française* à son Altesse Impériale D. Maria Gloria ; et dans l'almanach de 1826, il relata les cérémonies du baptême du prince héritier Pedro.

Pour se mettre à l'abri des campagnes mesquines, suscitées par la jalousie, il ne manquait jamais d'avoir recours au gouvernement, dont il sollicitait l'approbation pour toutes ses entreprises ; il s'intitulait toujours : *hum francez brasileiro*.

Et toutes ses précautions ne l'empêchaient pas de travailler avec ardeur. Il inaugura, entre autres choses, une école de typographie pour apprentis.

*
* *

Dès le début il y eut, sans doute, ici de petits vendeurs de papier, des bouquinistes et patenôtriers de tout genre. Mais la véritable librairie d'édition fut inaugurée dans ce pays par le fameux magasin Garnier.

Quelques mots seulement sur celui qui, en quête de la fortune, a fait enrichir les lettres brésiliennes et a ajouté une fleur de plus au bouquet de gloire que la France a cueilli sous les tropiques.

Jean Baptiste Garnier naquit le 4 mars 1823 à Quatre-ville (département de la Manche). Après avoir fait ses études à Coutances, il devint apprenti libraire chez ses frères majeurs.

En 1844, et n'ayant que vingt et un ans, il se mit en route pour le Brésil à bord du vaisseau *Le Stanislas* ; il y débarqua le 28 juin. Son compagnon de voyage fut le compa-

triotte Camille Cléau, ce jeune homme qui se fit moine (je ne sais par quel diable le tentant) et qui, sous le nom dévot de frère *Camillo de Monteserrate*, dirigea avec une étonnante intelligence la Bibliothèque Nationale de Rio de 1853 à 1870.

Garnier ouvrit une librairie à la rue do Ouvidor 73-B, et plus tard au numéro 65. Il y bûcha avec grande constance. Il était très économe, et même un peu fesse-mathieu. Ma foi, quand on est grand, on a bien droit à quelque peccadille. Garnier avait, dit-on, la singulière lésinerie de retourner les enveloppes des lettres reçues . . . pour s'en servir de nouveau !

Quoi qu'il en soit, sa bibliothèque marchande eut un succès colossal. Elle devint un véritable centre, le rendez-vous préféré des intellectuels, où, tous les après-midi, oisifs et débutants allaient mendier quelques miettes de notoriété. Tout renom littéraire commençait à la porte de Garnier.

Longtemps il n'eut pas de concurrent. C'est lui qui livra au public les écrits des meilleurs auteurs brésiliens de l'époque : Domingos José Gonçalves de Magalhães, Manoel Araujo de Porto Alegre, Joaquim Manoel de Macedo, José de Alencar, Fernandes Pinheiro, Joaquim Norberto, Escragnolle Taunay, Augusto Teixeira de Freitas etc, etc..

J. Baptiste Garnier mourut ici le 3 octobre 1893, en laissant toute sa fortune à son frère Hippolyte, l'un des propriétaires de la célèbre maison Garnier de Paris.

Après la mort du fondateur, la librairie fut reconstruite, selon les plans de Bellissime et de Pédarrieu ; et sa nouvelle maison fut inaugurée le 19 janvier 1901. La vieille maison rajeunie fut des mieux administrée par M. Julien Lansac de 1899 à 1913 ; à cette date, la gérance passa aux mains habiles de M. Emile Izard.

CHAPITRE IV

L'ART FRANÇAIS AU BRÉSIL

PEINTURE, ARCHITECTURE ET SCULPTURE.— LA MUSIQUE FRANÇAISE.— LE THÉÂTRE FRANÇAIS.— LES PETITS ARTS.

§ 1

Peinture, Architecture et Sculpture

Avant la *Mission Artistique*, la peinture et l'architecture ici tâtonnaient dans l'enfance. Le style des églises de l'âge colonial était invariablement le genre *jésuite* ou le rococo ; les gens de talent, — car il en surgissait malgré tout — s'amusaient à gribouiller des images d'un goût détestable ou à sculpter de saintes statues d'un grotesque achevé. Bref, c'était bien maigre.

Consultez, si l'histoire de cette phase vous intéresse, la monographie de L. Gonzaga Duque Estrada, *A Arte Brasileira*, 1888 : prenez, toutefois « cum grano salis » certaines sentences aux allures papales de l'auteur.

Pour ce qui touche de plus près à notre objet, nous ne ferons que deux observations personnelles. Nous remarquerons d'abord que la *Chafariz Colonial*, la fontaine de la *Praça do Paço*, conception portugaise qui remonte au gouvernement

de Gomes Freire de Andrade (1733-1765), est du pur style Louis XV.

Nous rappellerons ensuite les cinq tableaux dénichés en 1911 au Louvre par M. Pedro Souto Maior, commissionné alors par l'« Instituto Historico e Geographico Brasileiro » ; ces peintures faisaient partie des quarante dessins des bataves Frans Post et collègues, envoyés de Pernambouc au Roi-Soleil par le fameux hollandais Maurice Nassau.

Et les trente-cinq autres ? Dans quelle galère auront-ils passé ! (1)

*
* *

Le Message d'Apollon (2).

Par ordre de João VI, le marquis de Marialva (chargé d'affaires portugais), contracta des artistes pour peupler la future *Academia de Bellas Artes* de Rio.

Les premiers recrutés débarquèrent du vaisseau américain *Calphe*, dès le 26 mars 1816 ; c'étaient : Jacques Lebreton, secrétaire perpétuel des Belles-Lettres à l'Institut de France, Jean Baptiste Debret, peintre historique ; Nicolas Antoine Taunay, paysagiste ; Auguste Taunay, sculpteur et statuaire ; Auguste Henri Grandjean de Montigny, architecte ; Simon Pradier, graveur en taille douce et miniaturiste ; François Ovide, professeur de mécanique ; François Bonrepos, aide-

(1) Deux des peintures de Post se trouvent à S. Paulo. Elles faisaient partie de la collection de feu Eduardo Prado. Nous ignorons ce qu'elles sont devenues. Ces peintures avaient été évaluées par Mr. Eugenio Egas et Mr. E. Hollender. Leur importance était sans nom pour l'histoire du Brésil.

(2) Sur la célèbre mission Mr. le Dr. Affonso d'Escragnolle Taunay est sans doute le mieux informé au Brésil.

sculpteur de A. Taunay. Ils étaient accompagnés de Charles Henri Levasseur, Pierre Dillon, Louis Meunié et de cinq mécaniciens (Level, Pilète, Louis Joseph Rey, Hippolyte Rey et Fabre); les frères Zéphirin et Marc Ferrez arrivèrent plus tard.

A chacun d'eux le marquis d'Aguiar, le 12 août 1816, alloua une pension annuelle de 800\$000.

Lebreton avait été d'abord désigné pour diriger l'École naissante. Mais en 1817, comme il attendait l'avis du gouvernement touchant les statuts qu'il avait organisés, il se vit menacé d'être substitué par Henrique Silva, qui ne fut toutefois nommé qu'après sa mort.

Que s'était-il donc passé? Le comte de la Barca était mort; les artistes français avaient perdu en lui leur soutien et protecteur. Ce fut le signal de la débâcle: Pradier s'en retourna à Paris dès 1818; Lebreton mourut peu après.

L'édifice de l'Académie ne put être inauguré qu'en 1826. En 1819 Grandjean et Debret, il est vrai, firent encore l'essai d'une première exposition des Beaux-Arts.

Enfin en 1821 Debret lui-même repartit pour la France. Nicolas Taunay, la plus forte individualité de la Mission, partit aussi en 1821 et mourut à Paris le 20 mars 1830. On raconte que cet Henrique Silva crevait de jalousie devant le succès des artistes français; aussi cherchait-il toutes les occasions possibles pour les harceler. Un jour cependant D. Pedro I parut aux portes de l'Académie. Au timbre argentin des éperons, Silva courut à la rencontre du Maître:

— «Impériale Majesté!» dit-il, en courbant servilement son échine.

— «Il ne s'agit pas d'Impériale!», regimba avec dédain le souverain.

« Je suis venu tout seulement pour vous réprimander à cause de vos mesquineries ! » . . .

— « A moi ! . . .

— « Oui, à vous ! Je vous ordonne de respecter désormais toutes les demandes de M. Debret » .

Quelle douche glacée ! Silva, ahuri, en pâlit ; mais il jura à D. Pedro I qu'il n'importunerait plus M. Debret.

* * *

Faisons défiler maintenant les principales figures de la Mission, sur laquelle le Dr. Affonso d'Escragnolle Taunay, l'érudit professeur placé à la tête du Musée Ypiranga de São Paulo, a publié deux excellents travaux : *Missão Artistica de 1816* et *Nicolao Antonio Taunay*.

1^o Grandjean.— Ses principales créations sont : l'édifice des douanes, bâti en 1817 ; la *Chafariz da Praça Onze*, le plan de l'Académie des Beaux-Arts, de l'ancien édifice. Il mourut en 1850.

2^o Debret.— C'est lui qui introduisit le genre historique au Brésil. Disciple lui-même du célèbre Louis David, il forma de nombreux élèves. Il a laissé trois bons tableaux :

Sacre de D. Pedro I ;

Débarquement de l'Impératrice Leopoldina ;

Portrait de D. João VI.

Mais, à notre avis, le véritable chef-d'œuvre de notre Debret est son incomparable *Voyage au Brésil*, publié en trois volumes in-folio en 1853 et enrichi par lui de gravures fort précieuses pour l'étude des antiquités brésiliennes.

3^o Pradier.— On a de lui une tombe d'enfant dans le jardin de l'Eglise de la «Gloria» à Rio.

4^o Auguste Taunay a laissé 2 statues en plâtre ; il est aussi l'auteur du frontispice de l'Ancienne Académie des Arts.

* *

Déclinons maintenant les noms des artistes français qui ont vécu ici à partir du second Empire brésilien.

Monvoisin — Durant sa courte résidence, il peignit en 1833 un beau portrait de Pedro II, qui se trouve au palais de Boa Vista.

Félix Emile Taunay (1795-1880) — Fils de Nicolas Taunay, vint au Brésil après la mort de son oncle Auguste ; il mérita d'abord en 1831 la chaire de paysage à l'Académie, puis la direction même de l'École, qu'il administra jusqu'en 1854. Il légua à cette Académie six de ses créations (deux paysages, trois scènes historiques et un portrait) :

Vue de la Mãe d'Agua, (nom populaire d'une source voisine de Rio) ;

Mort de Turenne ;

Aspect d'une forêt vierge que l'on réduit à charbon ;

Découverte des eaux thermales de Piratininga ;

Le Chasseur et l'once ;

Portrait de D. Pedro II (1835).

C'est lui que l'on désigne communément sous le nom de « Baron de Taunay », l'auteur de l'idée de la *grande naturalisation*, idée défendue ensuite par le sénateur d'Escragnolle Taunay.

Henri Vinet et Perret — Le pinceau flou de Vinet a excellé dans les paysages solitaires ; mais il n'a pas été surpassé par le sentimentalisme de Perret (*).

(*) M. Auguste Petit, qui a connu Vinet, raconte que celui-ci était un ancien élève du grand peintre Carot. Vinet a laissé beaucoup de paysages au Brésil.

Quant à Perret, il avait été d'abord bijoutier ; il partit avec l'argent gagné ici, étudia en France et revint au Brésil.

Léon Pallière Grandjean Ferreira — Né au Brésil : il cultiva le genre biblique ; se retira fort mécontent du Brésil en 1850 ; nul n'est prophète en son pays . . .

Bélisle — portraitiste.

Claude Barandier — Débuta aussi par les portraits.

François Moreau — Disciple du baron Gros, a représenté sur la toile le *Sacre de S. M. D. Pedro II.*

Emile Rouède — Fit tous les métiers (photographe, zincographe, comédien, cuisinier et peintre à la minute), débuta par le genre marine ; mais à cause de sa vie dissipée et les débordements de son talent multiforme, il n'alla pas bien au-delà d'un rapin.

Auguste François Biard — Ne fit que passer au Brésil. Ayant obtenu un atelier au Palais même, il gagna assez de succès dans diverses expositions de Paris. Son genre favori était la charge, jugez-en par les titres de ses dessins :

Bon Gendarme ;

Mal de Mer ;

L'apprenti barbier.

Il avait de la verve ; c'est très bien. Il aurait dû tout de même contenir sa critique mordante contre le Brésil, dont le seul péché fut de l'avoir bien accueilli !

Auguste Petit — On dit que son atelier a été la plus grande fabrique de portraits, comme il est encore l'école préférée de nombreux élèves. M. Petit s'est tellement identifié avec l'art qu'à voir sa vénérable silhouette dans les rues de Rio, on se croirait devant un portrait ambulante.

M. Petrus Verdié vient de gagner sa chaire de professorat par concours à l'École des Beaux-Arts.



D'immenses services ont été rendus par l'art français aux travaux publics.

Glaziou fut le créateur des meilleurs jardins de la capitale. Le pittoresque parc de la *Praça da Republica*, son chef-d'œuvre, fut inauguré en 1880, après sept ans de travaux : avec ses bassins, ses rochers et ses cascades ; avec ses arbres variés et ses animaux exotiques, c'est un véritable morceau arraché à la nature et flanqué au centre d'une ville, comme un oasis dans un désert.

Le baron d'Escragnolle (Gaston Louis Henri Robert), qui replanta l'enchanteresse forêt artificielle de la Tijuca en 1869, était fils de Français.

L'imposante statue équestre de D. Pedro I, œuvre d'art et de talent que l'on admire à la *Praça Tiradentes* (Rio), fut longtemps exposée aux Champs Elysées de Paris : c'est un travail sorti des mains d'un maître français. (*)

Un génie de l'art sculptural, Desprès, avait eu une idée grandiose. Il voulait tailler le *Pão de Assucar*. Et voici comment : un géant énorme, assis la tête tournée vers l'Océan, porterait une couronne murale dont l'intérieur serait une forteresse ; à travers ses créneaux s'allongeraient les gueules des canons à longue portée. Si l'on mettait, en effet, à profit cette idée superbe, l'entrée de la Guanabara deviendrait plus grandiose que celle de New-York.

(*) M. Rochet est l'auteur de ce chef-œuvre, comme aussi celui de la statue de José Bonifacio au *Largo de S. Francisco*. C'est le même qui a fait la statue de Charlemagne sur le parvis de Notre Dame à Paris ; il a encore laissé d'autres créations en Russie et ailleurs. Son passage au Brésil a été rapide ; il y est venu la seconde fois en 1873 pour José Bonifacio.

Desprès vint ici pour la première fois en 1856 ; il mourut à Cluny en 1885, à l'âge de 58 ans.

Il fit un buste de la République, qu'il offrit à la Société Française de Bienfaisance. La statue du général Osorio, modelée par Rodolphe Bernadelli, fut fondue, elle aussi, dans les fourneaux Thiébaud de Paris avec des canons pris au Paraguay.

Paul Villon fut chargé du jardin S. Anna en 1896 à Bello-Horizonte et l'ingénieur Justin Norbert du *Campo de S. Bento* à Nictheroy en 1910.

Lors de son passage en 1911, M. Bouvard, consulté par la Municipalité de São Paulo, fut d'avis que le *Triangulo* traditionnel devait être maintenu et que les nouvelles rues devaient être coupées, en arc, à cause des collines pittoresques qui entourent la ville.

§ 2

La musique française

La nature a doté les oiseaux des tropiques de cris variés et baroques : la profusion luxuriante de la musique zoologique est vraiment impressionnante en ce pays.

Ne doit-on pas rapprocher de ce fait la tendance des noirs du Brésil pour tout ce qui chatouille l'ouïe ? Les jésuites de l'âge coloniale, en fins psychologues, l'avaient déjà observé ; ils en tirèrent parti et établirent un espèce de conservatoire de musique aux environs de Rio de Janeiro ce fut le premier noyau du Conservatoire actuel ! (*).

(*) Les historiens brésiliens de la musique font remonter le Conservatoire à Fr. Manoel da Silva. Or celui-ci avait d'abord été élève du prêtre José Mauricio, et ensuite de Newcom, qui était venu avec la colonie artistique de 1816.

L'Institut de Manoel da Silva, fondé en 1840 sous caractère particulier, fut annexé en 1855 à l'Ecole des Beaux-Arts ; à partir de 1872, il fonctionne dans un édifice propre.

«Lors de l'arrivée du roi à Rio de Janeiro, écrit Balbi, sa Majesté et toute la cour furent frappées d'étonnement, la première fois qu'elles entendirent la messe dans l'Eglise de Saint Ignace de Loyola, à Santa Cruz, de la perfection avec laquelle la musique vocale et l'instrumentale étaient exécutées par des nègres des deux sexes. . .

Son Altesse Royale le Prince du Brésil qui compose avec autant de goût que de facilité, et qui joue de plusieurs instruments, entre autres du basson, du trombone, de la flûte et du violon, a beaucoup contribué à perfectionner cet établissement unique dans son genre» .

Le Conservatoire de Musique est peut-être la seule école supérieure de l'Empire, non inspirée par des Français. Ceux-ci n'en ont pas pour cela rendu moins de services à l'art d'Euterpe au Brésil.



Moreau apparaît en 1827 dans l'histoire comme flûtiste de célébrité. Mme. Commettant était professeur de piano en 1837. Aux environs de 1850, nous trouvons deux cantatrices qui ravissaient les gens de Rio : Mme Stoltz et Mme Charton.

Morvilliers était un ancien chef de musique de la frégate *La Magicienne*. Il commença à donner des concerts vers 1860. Une fois, il joua tout seul de sept instruments ; et ce jour-là il recueillit près de 15 contos, environ 45.000 francs au change de l'époque. Une fois retraité, il revint en 1867 et fonda la société *Réunion Musicale*.

A la même époque, on signale Baguet, chef d'orchestre ; Labbé, violoniste à l'*Alcazar* ; Cavallier et autres. Le fils du violoniste Dangremont donna son premier concert au *Théâtre*

Lyrique à l'âge de huit ans ! Mlle. Arnal donnait des concerts de violon à l'*Alcazar*.

En 1869 il y avait un quatuor chez le professeur Alfred Lebreton, qui pourrait encore le rappeler de vive voix : il se composait de Lebreton, piano ; Dubois, violoncelle ; Bertrand, deuxième violon ; A. Petit, premier violon. A propos du bon M. Petit, nous remarquerons que l'une de ses filles fut la première demoiselle ayant joué du violon en public : accompagnée de sa sœur Maria Augusta Petit, elle se présenta à la distribution des prix des *Arts et Métiers*.

On signale encore : Beaumont, fameux violoncelliste de passage ici ; Mlle. Marieta Siebs, française née ici et soprano dramatique, qui obtint des succès éclatants. A la *Société Française de Gymnastique*, il y avait, en même temps que l'*Orphéon*, une fanfare sous la direction de Santos, chef de musique à l' Arsenal de Guerre.

Louis Moreau, né à Goltschalk et appelé pour cela Goltschalk, était un américain d'origine française. Il réussit à donner à Rio trois concerts au *Théâtre Provisoire*, avec le concours de 600 musiciens ! C'est à cette occasion qu'il fit entendre le poème musical qu'il avait brodé autour de l'Hymne Brésilien.

Il mourut ici en 1869 après six mois de résidence seulement ; son enterrement fut grandiose. C'était l'oncle du consul américain de Rio Goltschalk, mystérieusement disparu en mer ; probablement le navire, sur lequel il voyageait, fut torpillé par un sous-marin allemand.

La *Chorale*, qui laissa de magnifiques traditions et était invitée aux meilleurs concerts, fut d'abord dirigée par l'illustre belge M. Eug. Mahieu, et ensuite (de 1878 à 1905) par M. A. Petit.



Plus près de nos jours, nous avons à citer les concertistes Wurmser, Litvine, Holmann. Au Conservatoire, Louis Gilland était professeur de chant en 1898; Paul Chambelland et Lucien Lambert fils en étaient des membres honoraires.

Ce Lambert, fils d'un grand musicien, alla se perfectionner à Paris; il y obtint les premiers prix de piano et d'harmonie au Conservatoire, étudia sous la direction de Massenet et remporta le prix Rossini. Entre autres choses, il composa ici « la Marseillaise Brésilienne », chantée pour la première fois en 1890 en présence du Maréchal Deodoro.

En 1880 et 1889 vécut à Rio un mulâtre français de la Havane, Joseph White, qui fut professeur de la famille impériale et organisa des concerts classiques très concourus. Rose Méryss, collaboratrice du « *Messenger de S. Paulo* », avait une voix bien sympathique; elle avait surtout de l'esprit. Elle « créa » *Boccace* au Brésil.

Dans les troupes lyriques aussi, nous avons eu beaucoup de noms français; nous citerons, par exemple, Mme. Durand, qui chanta *Les Huguenots* avec le ténor Tamagno, dans la troupe italienne de Ferrari.

Paula Marié fut la « créatrice » de la Mascotte au Brésil. On raconte que la censure féroce d'alors avait coupé le passage de la pièce, où on disait: « du vinaigre! du vinaigre! »: les censeurs étaient certainement aigris d'une bonne dose d'alcool en ce jour!

Il faut encore observer qu'en dehors de plusieurs Français, comme Lhérie, on voyait dans les troupes lyriques étrangères pas mal de noms français désignés et italianisés.

Dans les cabarets et cafés chantants André Dumanoir est devenu une idole.

*
* *

Les efforts des musiciens français, établis ici, et l'insistance des artistes qui venaient en quête de renom ou d'argent arrivèrent à créer un grand courant français dans la musique brésilienne.

Les compositeurs Cavallier Darbilly, L. Lévy père et fils, Alexandre Lévy étaient d'origine française.

Bon nombre d'artistes brésiliens étudièrent en France : ainsi les cantatrices Nicia Silva ; De Larrigue Faro, Mathilde de Andrade, etc., la pianiste Guiomar Novaes ; les compositeurs Francisco Braga, Elpidio Pereira, etc..

Il y a à Rio une véritable école française de chant. L'impresario Walter Mocchi a fort contribué pour faire connaître l'art lyrique français. Nous avons ici une bonne littérature musicale française.

S. Paulo a eu le plaisir de compter parmi les musiciens français : Gabriel Giraudon, pianiste compositeur, chef d'orchestre, dont la réputation était connue dans tout le pays ; Paul Pons, espagnol, musicien de premier ordre ayant étudié en France ; E. Hollender, qui lutta énormément pour la musique en sa qualité de virtuose et qui amena à S. Paulo, Saint Saens, etc..

Parmi les modernes qui se sont faits les interprètes et les propagandistes, méritent une mention d'honneur : Leão Velloso, Darius Milhaud, Dufriche et le professeur Luciano Gallet, qui a dirigé les *Heures Artistiques* du Lycée Français de Rio.



Louis Couty



Mr. Luciano Gallet

Maestro



§ 3

Le théâtre français

Que ne doit pas la Terpsichore brésilienne à sa sœur aînée de France, pleine de charme, de mélodie et d'esprit ? Ce sont, en effet, les émissaires et les adorateurs de celle-ci qui sont ici venus révéler les secrets enchanteurs de son art. La culture scénique du pays est, dans son ensemble, française. Et les Brésiliens, eux, ne se sont pas montrés des disciples récalcitrants. Car aucun peuple de l'Amérique méridionale n'est plus appréciateur des merveilles du théâtre.

Gustave Aimard avait déjà, en sa psychologie perçante, bien analysé l'âme de ces gens, épris des beautés musico-littéraires :

« Les Brésiliens, a-t-il disserté, adorent le théâtre. Les jeunes gens se réunissent plusieurs fois par mois pour jouer la comédie dans des salles de spectacle particulières... Le véritable divertissement qui prime tous les autres, à Rio, c'est le théâtre ; toutes les classes de la population raffolent du théâtre : elles y vont et conservent leurs sièges même par une chaleur torride ».

Aujourd'hui, il est vrai, l'épidémie du cinéma a pris la place du théâtre populaire, parce que celui-ci est de plus forte intuition et se trouve plus à la portée de toutes bourses. Le bon théâtre n'est pas moins resté en honneur au Brésil.

*
* *

En 1827 au *Théâtre Municipal* nous découvrons déjà des noms français : Lefèvre, Mme. Labottière, etc... Mme. Dargé y donna le ballet *Amphion, élève des muses*, tableau mythologique plein de grâce.

Cet Amphion, qui construisit les murs de Thèbes au son de la lyre, tandis que les pierres venaient et se plaçaient d'elles-mêmes, est bien l'image du théâtre franco-brésilien né au milieu de la musique primesautière et de la danse. Mais de ces deux arts nous en parlons ailleurs ; nous nous bornerons ici à l'art scénique proprement dit.

Vers le milieu du siècle passé on signale une grande cantatrice, Mme. Arsène Charton : elle gagnait, paraît-il, 10.000 francs par mois. Du 21 juin 1854 au 16 mars 1856, elle ne chanta que 154 fois ! Mais aussi elle retourna en France avec la niaiserie... de 300.000 francs ! Dites si le talent et la grâce ont du prix au Brésil...

Le 1^{er} décembre 1855, au salon *São Januario*, on donna un *festival* au profit de Mme. d'Aubigny, une artiste d'alors. La même année au *Théâtre Lyrique* nous trouvons une harpiste, Mme. Belloc.

*
* *

Nous voici à la seconde partie du XIX^e siècle. C'est l'époque de l'*Alcazar*, qui prospéra de 1863 à 1879 et refit un essai moins fructueux après 1871. On y joua toutes les opérettes d'Offenbach ; *la Belle Helène*, *Orphée aux enfers*, *Barbe Bleue*, *La Périchole*, *La Grande Duchesse de Gérolstein*, *Les bavards*, *le Pont des Soupirs*. Chacune de ces opérettes durait un an.

Ce théâtre se trouvait à la rue da *Valla* (aujourd'hui Uruguayana). Son directeur Arnaud, allait chercher tous les ans un nouvel essaim de jolies petites femmes, qui donnaient du charme et de la variété aux représentations. C'est dans la deu-

xième phase de cette maison que Rose Méryss, restée célèbre, se fit entendre pour la première fois.

À cette même date nous trouvons un autre établissement lyrique, l'*El Dorado*, à la rue de l'Ajuda. Sous la direction de Labrunie, on y joua durant deux ans des opérettes. Mais ce théâtre fut éphémère. . . comme tous les rêves d'*El Dorado* !

Ephémères aussi furent *Les Folies Franco-Brésiliennes*, à la rue du *Theatro*.

En 1878 le populaire M. Roger, encore vivant, construisit le *Recreio Dramatico*, dont les préférences furent aussi pour les opérettes. Quel magnifique artiste dût être le jeune Roger d'alors !

Laissons maintenant parler Gustave Aimard, le visiteur de 1883 : « Quand je me trouvais à Rio, il y avait sept salles de spectacles qui jouaient tous les jours en brésilien, français et italien (opéra).

Le théâtre de *São Pedro de Alcantara* sur la place de la Constitution, — O Largo do Rocio —, qui ne ferait pas tâche aux plus grandes villes d'Europe comme décoration, grandeur et agencement, est parfaitement installé pour la commodité des spectateurs, ce qui nous manque à Paris, et les scènes secondaires du *Gymnasio* et autres valent certainement les petites salles de Londres. J'oubliais l'*Alcazar*, où une troupe française jouait les opérettes à la mode avec un brio et une verve endiables ; il y avait évidemment là des artistes qui ont eu leur place marquée à Paris dans un théâtre de genre,

A l'*Alcazar* et aux *Folies Bergères* de Rio on boit, on fume et on se promène sans perdre une seule parole de la pièce. Mais le plus suivi, le plus riche, le mieux établi, c'est le grand Théâtre Lyrique italien » (p. 128-129).

*
* *

Durant longtemps le *Theatro Phénix* recruta presque exclusivement des actrices françaises, dont la plupart devinrent populaires : Rose Villiot qui maniait bien le portugais et laissa un fils, le professeur Villiot, de l'Ecole Polytechnique de Rio ; M^{me} Massart, dont le renom avait retenti déjà en Europe ; Delmarie, qui s'est retirée au Portugal ; plusieurs autres encore, comme Delsol, Mme. Henri, Gubernatis, etc.

Sarah Bernhardt, l'actrice tant vantée, fit trois tournées au Brésil ; la première fois elle fut portée en triomphe par les étudiants ; la dernière fois, son départ coïncida avec la grande révolte de la Marine (1893). Quel adieu tragique ! Le Brésil fut honoré encore par d'autres sommités théâtrales, telles que Coquelin (aîné), Huguenet et Guitry, etc..

En 1909 le *Théâtre Municipal* fut visité par la brillante Compagnie Réjane, dont la mise en scène fut méticuleusement soignée. En faisaient partie : Blanche Tuo Tuain, Henriette Muller, Suzanne, Claude Garry, Castellar, Signoret. Du 15 juillet au 11 août on y représenta : *Le Refuge*, *Lolotte*, *La Course du Flambeau*, *Zaza*, *Israel*, *La femme nue*, *Paris New-York*, *Mme. Sans Gêne*, *Trains de Luxe*, *Qui perd gagne*, *Le Roi*, *La souris*, *La Palisse*, *La Passarelle*, *La Dame aux Camélias*, *Asile de Deuil*, *Fille de Jephthé*, *Le monde où l'on s'amuse*, *Raffes*.

La même année le Théâtre Lyrique frissonna, car on était curieux d'entendre Le Bargy, qui déclamaient le Marquis de Priola en casaque verte. Ce fut une déception : les gestes de l'artiste étaient exagérés et ses poses violentes.

Il avait cependant amené avec lui des éléments, comme Henri Burget, Laubas, Gabrielle Dorziat, Silvie, etc. Il racheta

toutefois, son quasi échec dans les autres pièces : *Connais-toi*, *Le Duel*, *l'Étranger*, *L'Amour veille*, *Le Misanthrope*, *Marquis de Ville-Mer*, *Demi-Monde*, *Gringoire*, *Luthier de Crémone*, *Le Gendre de M. Poirier*.

Encore dans la même année, nous avons eu la troupe Lambert, dont faisaient partie Silvain et Louise Silvain et qui joua *Ruy Blas*, *Le Cid*, *Hernani*, *Père Lebonnard*, *Electra*, *Fille de Rolland*, *Marion Delorme*, *Hamlet*, *Roméo et Juliette*. Plus récemment a passé ici Ligné Poë et André Brulé, qui reviendra faire sans doute ses tournées habituelles.

Dans le genre cirque nous devons mentionner l'infatigable Pierre et feu M. François.

*
* * *

Durant longtemps les troupes françaises furent presque seules. Aujourd'hui elles ont la concurrence italienne et portugaise. Au sein même des acteurs brésiliens, il a surgi une renaissance. L'infatigable Léopoldo Froes est un restaurateur de l'art scénique du pays. Les gens de goût, agacés par les « Revues » insipides et bouffones, les comédies de fratrias, fréquentent volontiers le *Trianon*. Malgré tout, l'art français restera le préféré.

Mais il faut que les acteurs d'outre-mer ne viennent pas débiter du fumier aux Brésiliens. Et ce conseil nous le préférons transmettre par la plume vive et élégante de Gustave Aimard, qui l'avait déjà donné en 1885 : « On jouait *Barbe Bleue* : mais cette opérette avait été arrangée au goût des Brésiliens ; je ne sais pourquoi, les artistes s'étaient permis de déguiser si malheureusement cette œuvre si charmante qu'ils en avaient fait une bouffonnerie de mauvais goût et surtout grave-

leuse. L'Alcazar, ce jour-là, était littéralement un lupanar ; il y avait surtout une actrice dont les gestes avaient un arrière-goût de mauvais lieu qui me dégoûtait. Les spectateurs se tordaient de joie ; je sortis écoeuré et je me promis de ne plus y revenir ; toutes ses polissonneries me faisaient mal» ; (p. 195). Oui, venez toujours, grands artistes de France. Mais si voulez faire connaître et aimer votre pays, servez-nous de l'art et non pas de la fange.

§ 4

Les petits arts

En dehors des arts que nous pouvons qualifier de majeurs, il en est une foule d'autres de moindre importance, tels que la danse, la caricature, les sports, la prestidigitation, etc.. En eux aussi la France a eu sa contribution plus ou moins remarquable.

Commençons par la danse, qui est en honneur ici, à en juger par les soirées de famille, les ballets multiformes des revues de théâtre, les «thés dansants», voire les *candonblés* des nègres.

Déjà au Théâtre Impérial de 1827 nous trouvons Samson Toussaint, maître choréographe des princesses brésiliennes ; sa femme, heureusement plus fidèle que Dalila, était aussi une fervente de Terpsichore : elle faisait de gracieux emboîtés et de jolis pas-de-bourrée. Elle était finement malicieuse. Dans son livre «Une parisienne au Brésil» elle se moque avec esprit des Françaises du Brésil qui parlent un portugais hybride, émulsionné de gallicismes fréquents et estropiés.

Si la fameuse danseuse revenait de l'autre monde, elle

verrait que ses gentilles compatriotes ne se sont pas encore corrigées. On ne peut d'ailleurs pas leur en vouloir, quand les italiennes et les anglaises ne se gênent pas beaucoup non plus avec la langue des Brésiliens, dont ils font une salade comique.

Citons encore, parmi les amis de la danse: Martin, Henri et sa femme, Mlle. Paillier et, plus près de nos jours, Raphaële Monteiro, dame assez instruite qui termina ses jours dans la misère.

Le rôle des Français dans cette branche a été assez effacé; aujourd'hui le Brésil possède ses danseuses nationales, comme la gracieuse Maria Lina. Dans un pays où l'art choréographique est si vulgaire et qui a même exporté la *machiche*, scabreuse et lascive qui ferait les délices des pachas de Stamboul, ce ne sont que les importations originales et audacieuses, qui peuvent impressionner le public. C'est ce qui explique l'engouement des dernières années pour les Chaplinskas et les jambes plus ou moins transparentes de Russie...

*
* *

R. Déberat a écrit avec raison, dans sa *Caricature et Humour français*, que l'image la plus grossière est toujours aux yeux du penseur la meilleure révélation des sentiments et des coutumes d'une époque.

La caricature brésilienne n'a rien à envier à celle des autres pays. Elle peut citer des noms qui feraient honneur aux plus grandes revues de l'Europe: Raul Pederneiras, Seth, Calixto, Julião Machado, Storni, etc. Qui est-ce qui n'a pas goûté les charges désopilantes du *Malho* et du *D. Quixote*? A-t-on jamais estampé des critiques plus fines que celles de

l'*A Noite* et de la *Careta*? Dans cette spécialité nous n'avons qu'un nom français à citer au Brésil, et seulement *ad memoriam rei*. . .

En septembre 1863 le hollandais Eduardo Rensburg lança la revue humoristique *Bazar Volante* ; il avait comme caricaturiste Joseph Mill, qui enseignait le dessin dans les Lycées et dans les familles riches. Malheureusement le crayon de ce serviteur des arts manquait d'élégance et d'esprit ; il était sec et sans spontanéité : la revue «*Renascencia*» (1904, p .37) a reproduit deux estampes de Mill.

*
* *

Nous ferons précéder les sports par un mot sur l'escrime. La sottise manie des bretteurs n'a pas pris ici ; les cas de duel, fort rares d'ailleurs, ne sont que des farces mal couvertes et surtout fort peu dangereuses ! Voilà pourquoi ce Charles Mathieu, qui avait installé vers 1879 (rue *Ouvidor*, 128), un cours d'escrime, de tir de salon, etc., n'a pas dû gagner grosse fortune.

Le pugilat et la lutte romaine ne sont applaudis ici que par la racaille. Les gens de bon goût apprécient la chasse, le *turf* et la rame. Les athlètes n'apparaissent que sporadiquement au Brésil et finissent toujours par se quereller avec l'inévitable Floriano, qui a juré de renverser n'importe quel Hercule étranger.

C'est au sujet des régates que nous avons à donner quelques détails.

Alberto de Mendonça (*Historia do Sport Nautico do Brazil*, Rio 1909), fait remonter ces courses d'embarcations aux origines du Brésil. En se basant sur la narration du jésuite Simão de Vasconcellos, il raconte que les Français et les Ta-

moyos attaquèrent les Portugais, au moyen de cent quatre-vingt petits canots, en un combat à la Salamine.

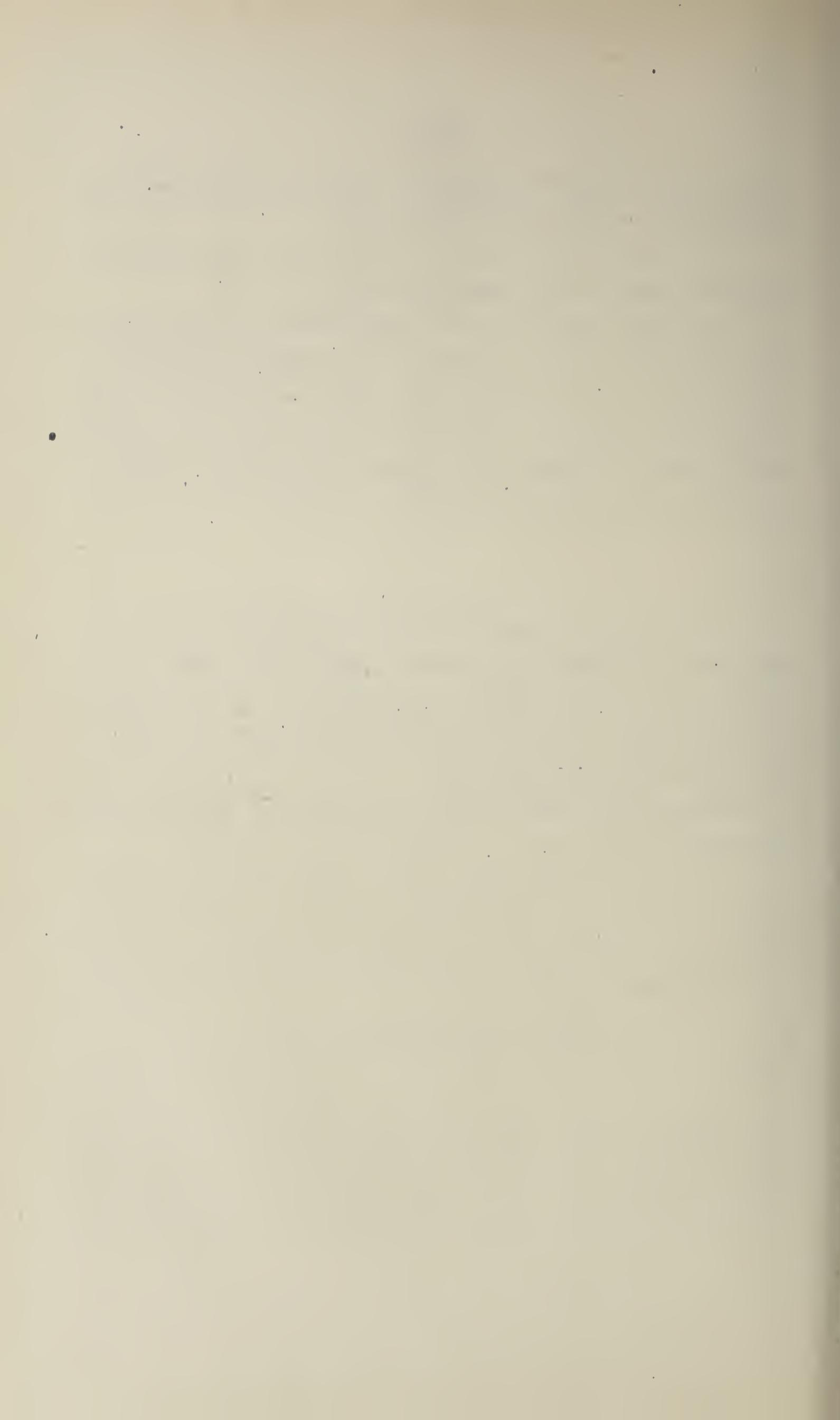
En 1876 le *Club Nautico Saldanha da Gama* fut fondé à Nictheroy par le *rower* Pierre Massière.

Le 8 Septembre 1885, la Société Française de gymnastique prit part aux fêtes en l'honneur des flottes anglaise et américaine avec son canot le *Précieux*; cette même société acquit un nouveau canot en 1886 l'*Audacieux*. Le 10 Janvier 1892 on fonda *L'Union des Canotiers*, dont il ne reste plus que le nom dans l'histoire du pays.

*
* *

Il y aurait encore bien des choses à signaler; mais ce ne sont que des détails sans aucune portée. C'est ainsi qu'en 1827 au Théâtre Impérial nous trouvons un faiseur de tours de passe-passe, Rhigas; bien d'autres joueurs de gobelets sont venus de France après lui.

Dans le jeu d'échecs on dit que maître Al. Glénadel est redoutable.



CHAPITRE V

LE COMMERCE FRANÇAIS

LES ORIGINES. — EN PLEINE FLORAISON. — INNOVATIONS FRANÇAISES. — LES FRANÇAIS ET LES CHOSES DU BRÉSIL. — MAISONS DISPARUES. — ETAT ACTUEL.

§ 1

Les origines du commerce français au Brésil

Par la loi de 1600, renouvelée en 1627 le roi hispano-portugais Philippe II avait hermétiquement fermé le Brésil à tous les étrangers sans distinction. Voilà pourquoi, avant l'arrivée de Jean VI, il n'y a pas lieu de parler de commerce français dans la Lusitanie d'Amérique. Les rares marchandises européennes qui y parvenaient, passaient par les mains redoutables des corsaires ou suivaient la route indirecte de Lisbonne.

Aussitôt arrivé à Bahia, le roi fugitif décréta l'ouverture de tous les ports du pays au commerce universel. C'était un pas décisif, sans doute. Mais, malgré cela, les transactions françaises durent lutter contre les plus grands obstacles. Oui, la campagne économique fut terrible. Mais, en moins de quatre lustres, le commerce français devint le véritable maître de Rio de Janeiro.



La France en 1808 était en guerre avec la maison de Bragance ; le Brésil se trouvait pour cela privé de toute relation commerciale avec le continent européen. Seuls les Anglais y pouvaient venir.

Ceux-ci profitèrent de cette situation et obtinrent des privilèges qui leur donnaient une avance de six ou sept ans. Voilà pourquoi, après la paix de 1814, les Brésiliens demandaient avec insistance qu'on leur envoyât des bas de soie et des draps français, dont la réputation était ancienne parmi eux ; mais lorsque ces marchandises arrivaient, ils reprochaient aux bas de soie de n'avoir pas l'élasticité des articles anglais (*patent-stockings*) ; ils reprochaient aux draps leur défaut de légèreté. Et cependant les articles français avaient conservé leur finesse, leur solidité et leur beauté. C'est que l'interruption des relations avait habitué les Brésiliens à d'autres marchandises.

Enfin un ordre royal du 18 Novembre 1814 porta que désormais les navires français seraient admis.

Quelques expéditions partirent aussitôt de Bordeaux et du Havre. Les brésiliens leur firent bon accueil : car ils voyaient qu'une concurrence, profitable à eux-mêmes, allait être faite aux Anglais. Mais les Anglais aux yeux matois avaient pris, dès 1809, toutes les précautions nécessaires. Ils obtinrent de Jean VI des droits de douane de 13 %, quand les marchandises des autres pays devaient payer 25 %.

C'était un privilège d'autant plus irritant que les articles portugais étaient eux-mêmes taxés de 16 %. Et ce n'est que le 15 Avril 1818 que le roi pusillanime du Brésil abolit la

sottise d'accabler les articles nationaux pour plaire à la Grande Bretagne.

Mais ce n'était pas tout. Les Anglais étaient encore admis aux évaluations officielles, appelées en espagnol *el arancel* et en brésilien *a pauta*, renouvelées alors tous les trois ans.

De la sorte, les Français eurent à payer des droits de douane beaucoup plus forts que les Anglais ; et ce fut en vain que l'on envoya la brillante ambassade du duc de Luxembourg. Toutes ces odieuses irrégularités ne cessèrent que dix ans plus tard.

Le 8 Janvier 1826 le comte de Gestas (consul de France) et le marquis de Paranagua signèrent l'accord qui réduisait les droits à payer par les Français à 13 %. Et voici les premières paroles de cette pièce à la saveur ancienne et catholique :

« Au nom de la très sainte et indivisible Trinité.

Sa Majesté le roi de France et de Navarre et sa Majesté l'empereur du Brésil, désirant établir et consolider les relations politiques entre les deux couronnes, et celles de navigation et de commerce entre la France et le Brésil, ont résolu de faire le présent traité d'amitié, de navigation et de commerce » . . .

*
* * *

Mais il y avait encore de gros obstacles à surmonter en France.

Là, on était dans l'ignorance la plus complète des choses du Brésil ; les premières expéditions commerciales semblaient partir pour la conquête d'un désert ou pour la découverte d'un nouveau continent.

Une foule d'individus laissés sans emploi par les changements politiques et munis de quelques marchandises achetées

à la hâte, prenaient le premier navire en partance. Cela s'appelait de la *pacotille*. Lorsqu'un vaisseau arrivait à Rio, les Brésiliens demandaient d'un ton narquois combien de « négociants français » il avait amenés.

Eh bien ! C'est de cette vile pacotille qu'est né le grand commerce du Brésil. Car, si beaucoup de *mascafes* ou colporteurs français y trouvaient la misère, beaucoup d'autres cueillaient rapidement de grosses fortunes. Une maison ouverte ici était bientôt approvisionnée par les envois d'un associé rentré en France. C'est ainsi que se sont fondées et consolidées les plus fameuses maisons françaises de la rue Ouvidor.

Toutefois les négociants qui venaient ici n'étaient pas protégés par les lois françaises. Les brésiliens dévoraient les articles français ; et cependant la France ne voulait pas recevoir en échange le sucre, le café et autres produits que le Brésil lui offrait en retour.

Il y avait là, sans contredit, deux erreurs qui ont constitué le péché originel, non encore effacé, du trafic français en Amérique.

D'abord, on oubliait qu'une nation ne peut payer ce qu'on lui apporte qu'en donnant les produits de son sol et de son industrie.

Ne pouvant embarquer ni sucre ni café, un vendeur de produits français prenait à Rio de Janeiro, comme moyen de retour, une lettre de change sur Londres. Cette remise était envoyée par correspondance à Paris, où elle était négociée, c'est-à-dire vendue sur place.

Le défaut d'échange ensuite vint renchérir les transports ; les produits français étaient confiés très souvent aux navires étrangers.

Le taux de frêt du Havre à Rio longtemps se maintint à 80 et 100 francs par tonneau marin (le tonneau anglais était inférieur en poids).

Il est vrai que, pour avoir retour de navires, on fit appel aux madriers de jacaranda, bois connu en France sous le nom de palissandre et très employé en ébénisterie. Cette solution amena aussitôt une baisse de 40 % sur le frêt, comme il en était arrivé pour les cargaisons du Pérou et du Chili qui descendirent de 300 francs à 180 francs par tonne, aussitôt que le salpêtre de ces pays fut accepté en échange.

§ 2

En pleine floraison

Nos lecteurs ont déjà vu comment la pacotille française s'infiltra au Brésil et commença à supplanter le commerce anglais.

Les *mascates* de France réussirent à dominer le marché de Rio de Janeiro durant près de cinquante ans et maintinrent les positions conquises, tant que des concurrents mieux armés et mieux protégés par leurs gouvernements respectifs ne vinrent pas les en déloger. Leur victoire fut d'autant plus glorieuse qu'ils eurent toujours à lutter contre le manque de crédit et d'échange.

Trente ans après l'ouverture des ports, les produits de l'intérieur du pays continuaient à être traînés péniblement vers les ports d'embarquement, à dos de mulets et par des sentiers difficiles.

Les négociants ne pouvaient éviter de vendre à crédit les marchandises venues d'Europe, étant forcés cependant, eux, de

payer au comptant la dernière importation. A Rio de Janeiro le café arrivait sur le dos des mulets, dont la caravane venait stationner dans la rue *Direita*, aujourd'hui *Primeiro de Março*; après avoir déchargé les bêtes de somme, chaque muletier s'asseyait sur ses sacs et ne livrait jamais son lot qu'après en avoir reçu intégralement le paiement.

Au demeurant, l'instabilité et la valeur imprécise de la monnaie causaient de grands préjudices aux transactions.

La guerre de Buenos-Ayres eut de facheuses conséquences. Le Prince Régent, bien que dans la gêne financière, cherchait à envoyer des subsides aux armées qui se battaient en Europe pour rétablir son trône.

Jean VI avait ses « protégés », entre autres Luiz XVIII, qui, réfugié à Hartwell après la *protestation de Varsovie*, recevait de la cour de Rio de Janeiro la moitié de sa pension de 600.000 francs (1811-1814).

Aux émigrés courtisans le monarque distribuait des titres, des crachats et des cordons : mais c'était nourriture creuse pour des ventres affamés. Prince de vieille souche, il se souvint alors des traditions de falsification royale et altéra la monnaie.

Et voici comment il s'y prit.

L'or en 1811 était encore en grande circulation. En dehors des pièces de 6\$400 (connues en Europe sous le nom de « portugaises »), il y avait celles de 4\$000, « les brésiliennes ». Ce qui était rare, c'était la monnaie d'argent, la piastre de 750 à 800 reis. Le gouvernement ramassa une quantité considérable de ces piastres, leur donna un titre différent et les lança avec la valeur de 960 reis !

Telles est l'origine des pièces de *trois pataques*, monnayées par la méthode de Philippe le Bel . . .

Les mauvais exemples sont contagieux.

Le gouvernement de Pernambouc rassembla une masse énorme de monnaies de cuivre ; il les fit circuler de nouveau, après leur avoir donné une empreinte de poinçon d'estampille qui doublait leur valeur !

La contrebande commença à inonder le pays de fauses monnaies.

À toutes ces calamités financières vint s'ajouter le maudit papier, qui a tant nui au commerce. On avait fondé une banque à Rio ; mais la banque avait mis en circulation dix fois plus de billets que le comportait son capital de fondation. Le gouvernement de son côté emprunta à la banque et se reconnut son débiteur. La valeur de ces billets baissa tellement qu'en 1819, pour sauver la situation, on résolut de considérer comme *papier monnaie* les simples billets de confiance primitifs. Voilà comment on passa de la belle monnaie d'or de 1809 aux chiffons de papier de 1819.

*
* *

Walsch, célèbre voyageur anglais, avait visité le Brésil avant même 1830. Voici ce qu'il dit du commerce français :

« En 1814, la chute de l'empereur Napoléon ramena la paix entre le Brésil et la France. Quelques négociants de cette nation vinrent s'établir à Rio ; et ce fut cette année-là seulement que des vaisseaux portant les couleurs françaises entrèrent pour la première fois dans la baie. Depuis, le nombre des résidents français a tellement augmenté, que maintenant il surpasse de beaucoup celui des Anglais, qui les avaient précédés, et que des rues entières sont occupées par leurs boutiques et leur bijouterie » . . .

« De tous les étrangers qui ont établi domicile à Rio, les Français sont les plus nombreux. Quelques-uns y sont venus en 1814, à la première restauration des Bourbons ; mais tous les autres sont venus en 1816. Il forment à présent une petite communauté d'environ quatorze cents personnes, et leurs boutiques remplissent plusieurs des rues principales, où elles sont les mieux fournies, les plus brillantes. On les distingue à leurs rideaux, à leurs pendules, à leurs glaces, à leurs beaux vases de porcelaine chinoise ; et elles rendent fort gaies les rues où ils habitent, celles entre autres d'Ouvidor et d'Olivarez. Ils ont un bazar et au moins cent cinquante magasins, où ils exercent toute espèce d'états propres à leur nation. Par exemple, ce sont des boulangers, des doreurs sur métaux, des émailleurs, des liquoristes, des horlogers, des lampistes, des pâtisseries, des tapissiers, etc. Il y a, en outre, des marchands de modes, des bijoutiers, des chapeliers, des coiffeurs, des bottiers et plus de vingt marchands qui vendent une multitude de jolies inutilités sous le titre de nouveautés françaises. Enfin les Français sont les seuls libraires de Rio. » (Voir *Histoire Universelle des voyages*, Paris, p. 122 et 185).

Les Français changèrent l'aspect rébarbatif de la capitale de l'Empire. Les boutiques obscures étaient remplacées par de brillants ateliers ; les étroits corridors faisaient place à de vastes magasins, remplis de produits industriels d'Europe.

Tandis que les riches entrepôts des marchands anglais se trouvaient dans la rue *Direita*, d'élégants magasins français de modes et de nouveautés bordaient les deux côtés de la rue *Ouvidor*. Les chalands, attirés par la curiosité, s'arrêtaient devant les objets de goût étalés avec art. Tout comme aujour-

d'hui. Mais autrefois tout, ou mieux presque tout, était français : *campos ubi Troja fuit*...

§ 3

Innovations commerciales françaises

Ernesto Senna, le *reporter* matois qui connaissait Rio comme le fond de sa poche, écrivait : «il semble que les grandes vitrines ont été lancées par des Français, car le commerce anglais d'importation, comme celui d'aujourd'hui, n'en avait pas besoin» (*O Velho Commercio de Rio de Janeiro*, p. 5).

Sur le terrain des articles et des industries de mode, de luxe et de toilette, les Français, ont été plus heureux. Personne n'a réussi à leur arracher leur droits de *primi occupantis*. Encore aujourd'hui les amateurs du chic et du *bon ton* se règlent d'après les fluctuations et les modifications des articles et des esthètes français. C'est de Paris que les dames élégantes et les fidèles observateurs du *smart* attendent avec anxiété les revues de modes.

Mme. Rosenwald, décédée en Août 1918, maintenait la maison de couronnes artificielles, peut être la plus ancienne de cette capitale (Avenida Rio Branco 134).

C'est Pierre Plancher qui commença en 1827 à préparer les papiers de couleur et velin pour fabriquer les fleurs artificielles que les dames brésiliennes avaient l'habitude d'employer.

Mme. Marie Coulon, (*) établie d'abord à la rue Lavradio

(*) Il ne faut pas confondre cette industrielle avec une belge homonyme.

n. 98 et aujourd'hui à la rue Senhor dos Passos 82, inaugura il y a 26 ans, les feuillages artificiels : sa maison de fleurs est encore aujourd'hui des plus estimées.

*
* *

En 1845 Louis Denille inaugura, 135 rue Ouvidor (entre Latoeiros et Valla), une maison d'instruments de médecine et de chirurgie. En 1856 il s'associa J. B. Blanchard.

La typographie Leuzinger, bien que suisse, recevait toutes ses nouveautés de France. Sur sa demande, la maison Lemer cier de Paris lithographiait de très beaux paysages du Brésil ; et ses tableaux furent longtemps les seuls sur ce pays : la Bibliothèque Nationale de Rio en a conservé des spécimens. Ce furent les frères Rodde qui montèrent la plus ancienne maison d'électricité : *Au Grand Magicien*.

*
* *

Passons maintenant à la musique, sans toutefois tapoter des arpèges énervants . . . Pierre Guiguon fonda le plus ancien et le plus célèbre commerce de pianos.

Arrivé ici en 1837, douze ans plus tard il ouvrait à la rue S. José, 60 une fabrique d'orgues, d'harmoniums, pianos, etc . . . C'est lui qui introduisit dans ce pays les bijoux de Pleyel. Le 13 Avril il écrivait à ce fameux fabricant :

« J'ai reçu tous les pianos que je vous avais commandés ; le piano oblique grand modèle a fait sensation . . . je suis sûr que vos instruments, une fois connus, seront préférés à tous ceux importés à Rio de Janeiro jusqu'à ce jour . . . »

En 1857 Guiguon recevait de Pleyel les six pianos adaptés à ce climat, selon ses indications. À partir de 1862, la maison Pleyel commença à fournir à d'autres importateurs. Depuis le 3 Mars 1855 jusqu'à sa mort, survenue en Septembre 1862, Guiguon exerça les fonctions d'organiste de la Chapelle Impériale.

La veuve Pierre Guiguon prit la succession de la maison et son fils Frédéric passa à la Chapelle. Cette brave femme mourut en 1872. En 1877 Frédéric transféra le temple d'Orphée à la rue Ourives, 9. Il y fabriqua son orgue immense, qui se trouve encore au convent Santa Thereza de S. Paulo ; c'est lui aussi qui importa les harmoniums Debain.

À sa mort (Septembre 1901), son patrimoine musical passa à son fil Auguste. Celui-ci par suite des travaux de l'Avenida Central en 1904, déménagea pour la rue Sete de Setembro 141. Auguste Guiguon imagina et construisit un instrument qu'avait longtemps rêvé le compositeur Carlos Gomes, l'*Angelus*, capable d'exécuter automatiquement les airs des improvisateurs.

À la mort de sa mère en 1906, Auguste s'associa (1907) à Carlos Nascimento. Il introduisit encore les pianos Chassagne et Brinsmead et vendit sa maison en 1909 à Antonio Moreira Castro Lima : celui-ci en transféra la siège au 106 de la même rue.

§ 4

Maisons disparues

Durant tout le second Empire brésilien, l'activité des Français fut considérable dans le commerce et l'industrie. Parcourez les collections des journaux du pays et vous

constaterez que le nombre des maisons aujourd'hui disparues est beaucoup plus élevé que les souvenirs des anciens.

Disparues, toutes ne le sont certes pas ; mais elles ont tout au moins passé à des mains étrangères : combien de maisons aujourd'hui portugaises sont d'origine française !

Il est vrai que le même phénomène se passe en Europe, en exceptant peut-être l'Angleterre où les familles conservent les professions de leurs ancêtres.

Il ne nous est pas possible de faire des références complètes sur les maisons d'autrefois. Nous en donnerons une liste générale, en les faisant précéder de quelques notes seulement.

Le genre des restaurants populaires des Français s'est perpétué dans ce qu'on appelle aujourd'hui « *casas de pasto* ».

Le café de *La Rade* (rue Don Manoel) fut fréquenté par Garibaldi et ses carbonari, émigrés d'Italie.

L'un des plus fameux hotels, le *Pharoux*, a légué son nom à des quais.

Pierre René Brunet avait une importante boulangerie à la rue *Misericordia* 34 et était fournisseur de la Maison Impériale ; l'architecte de sa maison fut ce même Caseaux qui fut chargé des travaux de l'île Fiscal.

Au sujet de l'un des célèbres restaurants, *Les frères Provençaux*, tenu par Moreau, on lit chez Gustave Aimard : « On se croirait à Paris. . . ; le service est fort bien entendu ; l'ex-zouave est un bon vivant, rieur et doué d'un faconde endiablée, qu'il a probablement conservée du temps où il était zouave.

Il ne donne pas ses coquilles, tant s'en faut ; ses prix sont élevés », (p. 193-194).

Les gâteaux et les friandises françaises étaient fort recherchées. Voyez par exemple l'annonce suivante que nous

découpons du *Courrier du Brésil* du 14 octobre 1854: «*Au triomphe des douceurs*, 85, rue Assembléa: MM. Raunier et Francez ont l'honneur de prévenir les amateurs de la bonne pâtisserie et leur clientèle plus particulièrement, que dorénavant, dans leur maison, on pourra trouver tous les dimanches des savarins à l'instar de Paris. M. Raunier étant le premier qui ait fait à Rio de Janeiro ce genre de pâtisserie».

Bérogain qui monta une grande scierie au quartier de la *Gamboa*, s'acquît une bonne fortune par le travail et l'effort: il passa par tous les degrés de l'échelle, depuis l'état de simple ouvrier jusqu'à celui de riche patron.

Charles Schmitt, sur qui Ernesto Senna consacre quelques pages dans son *O Velho Commercio do Rio de Janeiro*, vint au Brésil en 1871. Avec 700\$000 de ses économies, il ouvrit en 1876 une modeste boutique; son renom se fit rapidement et il devint le coiffeur préféré de l'aristocratie et le perruquier de l'impératrice Thereza Christina et de la Princesse Izabel. Les derniers temps avant sa mort, il avait l'habitude de se tenir à la porte de sa maison de la rue Gonçalves Dias avec la pose d'un vieux diplomate.

Bouchaud, commença à fondre les caractères d'imprimerie.

La plus grande fabrique de meubles de l'Empire était celle de Costrejean, que Pedro II visita en 1874.

La glace était déjà connue ici en 1847, puisque Antonio Francioni préparait les sorbets de leurs Majestés Impériales. Mais ce qui n'existait pas, c'était la machine frigorifique; la glace venait des États Unis dans les caisses des pommes américaines: une flûte pyramidale de sorbet revenait ainsi à 320 réis au fameux café *Carceller*!

La première industrie de la glace fut installée par Alfred

Pecqueur, auquel succéda Charles Bailly, ancien élève de «l'École des Arts et Métiers»: Monsieur Bailly, inspecteur actuel de la Police Maritime, est l'un des fils de ce dernier (1).

La fabrique de Charles Bailly était toute petite, dans le quartier de Estacio de Sa; et le créateur de glace s'était marié avec la fille d'un horloger teuto-brésilien, appelé Faller.

La teinturerie la plus ancienne de la capitale a été celle de Salingre, rue Sete Setembro, n. 65: elle appartient aujourd'hui à MM. Barrenne et Creton. Nous devons ajouter en passant que M. Barrenne est l'un des piliers les plus dévoués de la colonie française.

Brisson introduisit au Brésil la fabrique des fils de fer et de grillage : sa mission appartient ensuite à Boher, à qui a succédé M. Bonavita, rue Buenos Aires (anciennement appelée 13 de Maio et Hospicio). La bière, aujourd'hui en majeure partie accaparée par les *Brahma* et *Hanseatica*, est aussi d'innovation française.

L'un des plus anciens colons d'Algérie, l'alsacien Leiden, en eut l'initiative à la rue Riachuelo. Le gouvernement brésilien l'encouragea dans son entreprise, qui réussit au delà de toutes les prévisions. La fabrique en question porta le nom de *Brasserie Nationale*. L'empereur Pedro II décora l'industriel de la *Rose du Brésil*,

M. Leiden fils, né aussi à Alger, succéda à son père et donna à la brasserie un grand développement, malgré la concurrence de plus en plus terrible de vingt brasseries nouvelles qui avaient déjà paru en 1885 !

(1) J. B. Bailly, ingénieur des premières constructions des chemins de fer D. Pedro II, est d'une autre souche, qui a laissé, elle aussi, des descendants.

La scierie des Bernachot (Praia Santa Luzia) a été achetée par le Préfet Municipal Passos.

§ 5

Les français et les choses du Brésil

Comme contre-poids de toutes les innovations, les Français ont aussi fait connaître à l'étranger bien des choses du Brésil.

S'il était permis de forger un néologisme, nous appellerions ce genre de services, des *exnovations*.

Le tabac, employé par les indiens sous le nom de *petun*, fut introduit en France par Jean Nicot, ambassadeur de France en Portugal, en 1590. De là le mot *nicotina*. Et quand bien même les véritables introducteurs du tabac eussent été Jean de Léry et André Thevet, cela ne détruirait en rien notre affirmation principale. Il semble prouvé, en effet, que Thevet, compagnon de Villegaignon, parla, le premier, du végétal magique des amérindiens. Nous devons ajouter que la discussion autour de l'*habitat* de cette solanée n'infirmes pas notre assertion. Car au moins une espèce de tabac est originaire de l'Amérique tropicale ; l'île *Tabago* a même prêté son nom au produit. Lafiteau (*Mœurs des sauvages américains*) raconte que les indiens de S. Domingos en usaient ; Baillon, dans son *Traité de Botanique Médicale*, confirme la même chose.

Le café, aujourd'hui la plus grande source de fortune au Brésil, a été connu aussi à travers la France. Faussement appelé *arabica* par Linné, cette rubiacée a, pour véritable patrie, l'Éthiopie ; le médecin français Charles Poncet et l'abbé Guillaume Raynol, les premiers, ont prouvé cette origine ; et la

plante a été retrouvée à Kaffa (Haute Abyssinie) en 1830 par la mission française de Dillon, Petit et Lefèbvre.

Les Hollandais très tôt, tirèrent profit, dès le XVI siècle, du végétal tonique ; ce fut le voyageur Thévenot (1633-1667) qui fit connaître la plante en France. Louis XIV en obtint deux échantillons, qu'il fit fructifier au *Jardin des Plantes* de Paris.

En 1723 l'officier Desclieux transporta le café à la Martinique, d'où un autre français, Mourgues, l'apporta à Cayenne.

Malgré certains points encore obscurs de l'histoire, il semble établi que c'est de la Guyanne française que le brésilien Palheto, vers 1723, introduisit, à la dérobée, la ruabiccée dans sa patrie.

Au sujet du cacao, nous dirons seulement qu'en France on le connaissait déjà à l'époque de Louis le Grand.

De la *Strychnos Crevauxiana*, les indiens des bords de l'Amazone extraient le *curare*, produit dont ils empoisonnent les flèches, au moyen d'une substance brunâtre enfermée dans des petites Calebasses. C'est Claude Bernard qui a établi que le *curare* paralyse les terminaisons nerveuses motrices, et n'agit pas sur les nerfs sensitifs.

Le sucre de canne et autres. — Gay-Lussac et Phénard ont analysé la canne et ont trouvé en poids : 47,47 de carbone ; 50,63 d'oxygène et 1,90 d'hydrogène. Quant à la betterave, c'est Aimé Girard qui a étudié la formation de ses sucres, et c'est le français Delessart qui a établi le procédé d'extraction.

Il est encore avéré que João Severiano da Costa, le marquis de Queluz, en quittant le gouvernement de Cayenne, apporta au Brésil beaucoup de plantes nouvelles, en particulier une variété de canne, connue ici sous le nom de *canna cayena*.

Au sujet de l'élevage, nous ferons à peine remarquer que

Saint Hilaire a fait connaître le système en usage dans l'ancien Brésil.

La soie. M. Elisée Dandreis, chargé de présenter le *bombyx* brésilien, au Congrès de Sériculture de Montpellier en octobre 1871, a révélé le ver à soie brésilien. Et Charles Naudin, de l'Institut de France, était d'avis que ce lépidoptère donnerait de magnifiques résultats en Algérie. Il avait même demandé en 1899 des spécimens, mais il mourut avant de les avoir étudiés.

Voici maintenant la liste nécrologique des maisons et des professions d'autrefois à Rio de Janeiro :

Hôtels : de Ravot, de la Bourse, des Frères Provençaux, du Belvédère, de Paris, de la Baie, Pharoux, de M.^{me} Dizan, de la Providence, des Etrangers, Grand, de la Ville de Marseille, de la Paix, du Commerce, des Quatre Nations, etc.

Cafés : du Paraiso, de la Rade, de la Bourse.

Rôtisseries : de Bourguignon.

Confiseries et pâtisseries : de Auguste Raunier, Au Chevet Brésilien de André Lelong, Au Rocher de Cancale, de Fournier, de Cailteau (suicidé), d'Arthou, le fils de M. Arthou est médecin et son gendre est M. Vayssière.

Vins : de Lajoux Frères, de J. Ferrand, (« Aux Caves Bordelaises »), de Baptiste Reverdy, etc.

Boulangeries : de Larrieu, de Gallof, de Brunet, Casimir Lambert.

Chaussures: de H. Petitet, de Garat, de Vignier, de Cathiard et Alaphilippe, Castagnet, Jean Laüt, etc.

Tailleurs: E. Gaillard (*A la Ville de Rio*), Louis Bonnefoy, Gauget et Oliac, Louis Spetz, les frères Lacurte, Farouche, Baillon et Kételle.

Modes: *Au Prophète*, M.^{me} Comaita, *Chapellerie Française* de Jules Oliver, *Fabrique Impériale de Corsets* de M.^{me} Fournelle, *Magasin de Modes* de M.^{me} Etienne Canard, Bélache (chapeaux), Jeanne Verguet, M.^{me} Bordan, Maison Escoffon, *La Saison* était le premier journal de modes édité pour le Brésil (1874).

Coiffures: *A Cabeça de Ouro* de Ch. Guinard, Gillet, Casmajou, etc.

Parfumeries: *A la Corbeille Fleurie* de Chesneau.

Orfèvres: *Maison de Confiance* de Dubois, Léon Boisnard, Marier, Valtier, (Horloger de la Cour), Frédéric Richaud, Lecoufflé, dont la fille épousa, en secondes noces, l'illustre écrivain Arthur de Azevedo, Manot-Serrat, dont le fils Pedro, est aujourd'hui un distingué officier de la marine brésilienne.

Tabacs: « A la Civette », Maison Trigot (aujourd'hui Bichas Monstro).

Instruments: Conteville fonda la première fabrique de balances, Isnard, dont les fils tiennent encore la succession; les frères Rodde montèrent la première maison d'électricité (*Au Grand Magicien*), Emile Deleau vendait des lunettes (*Le Grand Thermomètre*).

Papeteries et Librairies : Au Livre Vert, Au Livre Anglais, Dupont.

Typographies : de Georges Bertrand, de Saint-Aman, achetée par G. Leuzinger.

Fabriques : de Chirot, Rouanet, (ateliers de voitures), de Dautel (fabrique de cafetières), de G. Fritz (malles), d'Edouard Tujac (billards), de H. Hubert (miroirs), de Léger (meubles), etc.

Tintureries : de Gaulier, de Bazin.

Peintres : F. R. Moreaux, Jules Etienne, Rivière, Amiot, Galot, Aubert.

Dentistes : Ramaugé, E. Mallet, Babin, Henri Lemale, Ebert, dentiste de sa Majesté Don Pedro II.

Pharmaciens : Blanc.

Médecins : Dr. Auguste Gravelle, Dr. Gamard, Dr. Jogand, Dr. Lallemand, qui rendit des services durant l'épidémie de fièvre jaune en 1830, Dr. Brissay, etc.

Sages-femmes : l'humanitaire M.^{me} Durocher, M.^{me} Borges, la veuve Cocural, M.^{me} Daure, etc.

§ 6

Le commerce actuel

En 1850 le commerce français était encore plus important que celui des Portugais ; entre 1854 et 1875 il occupait

le second rang avec 37 millions d'importation ; en 1895 il se laisse vaincre par l'Allemagne avec 77 millions contre les 110 des nouveaux concurrents ; enfin en 1912 il tombe au quatrième rang avec une importation toujours décroissante.

Si nous entrons dans quelques détails, nous verrons la même constatation partout. Affonso Costa, dans ses *Questões Economicas* (1918) place la France touchant l'exportation des fruits brésiliens en cinquième lieu, 51:033\$000 en 1913) et en quatrième en importation de fruits européens (700:260\$000). Ernesto Antonio Lassance Cunha, (*O Rio Grande do Sul*, Rio de Janeiro, 1908) donne, pour les exportations de son État natal, le premier rang à l'Allemagne avec 4.448:715\$000 et seulement le septième à la France avec 309:726\$000.

Il ne faut pas s'étonner de cet état de choses ; on doit au contraire trouver admirable que le commerce français, grâce à l'excellence de ses articles, et en dépit de l'infériorité de ses leviers, se soit maintenu si haut,

Le meilleur propagandiste est sans contredit le national. Mais que peuvent les 12.000 Français du Brésil contre les 120.000 syriens, les 250.000 Portugais de Rio de Janeiro, contre les nombreux Italiens et Allemands ?

Pour faciliter le mouvement des marchandises, il faut des navires : les Allemands et les Anglais avaient considérablement augmenté leurs tonnelages à partir de 1820.

Enfin les Allemands, impatients d'inonder le marché de leurs produits, facilitaient tout aux petits commerçants, en leur vendant à des prix inférieurs et en leur concédant des crédits très amples.

La grande guerre de 1914 est venue ouvrir les yeux du gouvernement français. Mais la guerre elle-même a porté un rude coup aux intérêts commerciaux français au Brésil.

Tandis que la France donnait toute sa vie à la guerre — ses enfants, ses bateaux et toute son industrie, — les États-Unis, l'Angleterre, le Japon et l'Italie, continuaient sans arrêt leurs importations. Ainsi les conserves américaines et espagnoles avaient pris la place des françaises ; le Japon avait développé l'entrée de ses soieries ; l'orfèvrerie américaine a été bien accueillie ; le Brésil lui-même fabrique aujourd'hui le christofle.

L'importation française qui était de 100.000 contos en 1913 est tombée à 23.000 en 1915, en remontant légèrement et à 33.000 en 1917.

La guerre a passé, mais les blessures restent. Il faudra quelques années pour que la France reprenne ses anciennes positions. On a suggéré beaucoup d'idées dans ce but.

M. Edmond Claude avait proposé à l'*Office National du Commerce Extérieur* la création d'un organisme nouveau qui mettrait à la disposition des exportateurs une salle d'expositions, un personnel de représentants et un service d'encaissement.

M. Kérouas, chef de la mission militaire de ravitaillement, avait proposé la création d'un comptoir français de cotons brésiliens à Rio de Janeiro ; car la France n'a pas encore de colonie cotonnière.

Un organe réellement important est la *Chambre de Commerce Française*. Présidée actuellement avec sagesse et fermeté par MM. Paul Mèghe et J. M. Pucheu, elle compte 102 membres actifs et plus de 150 adhérents. Elle publie régulièrement un bulletin mensuel.

M. Fessy Moyse, avocat distingué, en est le Secrétaire Général.

Avant de dresser le tableau d'honneur du commerce

français de la capitale fédérale, nous devons mettre en relief certaines notabilités.

Le restaurant Heim, dont le propriétaire actuel est M. Arthur Wraubek, fut fondé en 1848 par François Henri Heim.

M. Florentin Lèbre, venu en 1874, a succédé à Hallier ; ⁽¹⁾ il a introduit au Brésil plusieurs machines.

La maison Raunier, fondée en 1855 a été l'une des plus fameuses pour la lingerie et les draps ; l'un de ses propriétaires actuels, M. Caillaux, est marié avec une fille de Raunier.

Les Établissements Mestre & Blatgé, dont la gérance est confiée à M. L. La Saigne, sont actuellement les plus grands importateurs d'automobiles et de machines.

Le Restaurant de M. Pierre Labarthe existe depuis 1876 (rue *du Carmo*).

M. Maurice Artiges, venu en 1909 et décédé en 1919, était le représentant des industriels Ch. Lorilleux & C^o.

L'actif M. Ch. Ebert représente de grandes maisons françaises.

Notre Dame de Paris de Dor & C^o était naguère aussi important ici que le Louvre et le Bon Marché de Paris.

M. A. Haguenauer, grand patriote, a été élu Directeur de la compagnie d'assurances *Garantia da Amazonia* ⁽²⁾.

⁽¹⁾ Les deux filles de M. Lèbre ont épousé deux filles de M. Labarthe.

Les Hallier étaient trois frères ; deux sont repartis ; Albert Hallier est resté.

⁽²⁾ Le nom des Haguenauer constitue déjà une tradition. Le grand père de M. A. Haguenauer avait l'une des plus anciennes maisons de change de Rio (coin des rue *Ouvidor* et *Primeiro de Março*) ; son fils Simon lui a succédé.

Le frère de M. Alfred Haguenauer, du nom de David, est un des principaux chefs de l'importante maison Martinelli & Cie.

Le Modèle Louis XV (Ouvidor, 177) du bon M. J. M. Pucheu est une des meilleures maisons de corsets et de lingerie de tout le Brésil.

M. Emile François est le plus notable arrimeur de Rio de Janeiro.

La librairie Briguiet est aujourd'hui une seconde maison Garnier : elle devient de plus en plus importante, grâce à l'intelligente activité de son propriétaire.

Les frères Besnard depuis de vingt-cinq ans maintiennent une typographie, où s'impriment presque toutes les publications en langue française.

L'orfèvrerie de M. Isidore Marx (rue Ouvidor) est une des plus fameuses de Rio.

M. Henry Robert est à la tête de la teinturerie *Guilherme Tell* (Ouvidor, 97) qui possède des machines perfectionnées ; il a été élu président de la Société des teinturiers de Rio.

La *Companhia Franceza de Industria e Commercio* est dirigée par l'une des plus fortes capacités commerciales du Brésil, M. G. Larue, fort dévoué aux intérêts français.

Ces mentions d'honneur, nous ne les pouvons pas clore, sans rappeler le nom de M. Araujo Franco, élu récemment Président de l'*Association Commerciale*, et considéré comme une haute compétence dans l'art de Mercure : il a une parenté française.

Voici la liste des principales maisons françaises de Rio de Janeiro :

IMPORTATIONS ET REPRÉSENTATIONS

Paul Mèghe	R. Couteaux
Etablissements Gratry	Chérenq frères
Etablissements Bloch	L. Boher
Créténier & Manheim	Rouchon & Cie.

Ballalai	Isnard & Cie.
Lévis Frères	A. Wallach
H. Albaux	R. Jaureguiber
J. Blum	Prouvot-Binot

A. Bonniard

PRODUITS PHARMACEUTIQUES

De Cournand	R. Cauzard
Aubertel	I. Vautelet

Périgois

PARFUMERIES : C. Bazin

BIJOUTERIES

Armand Gerson & Ongre	Lévy Frères
Daniel Frères	Bloch

Isidore Marx

CONFISEURS

Lallet	A. Cavé
	Vayssière

COIFFEURS

L. Petis	A. Doret
----------	----------

IMPRIMERIES : Besnard frères

CONSTRUCTEURS

D. Bordenave	G. Marmorat
--------------	-------------

TEINTURERIES : Barrenne & Cretton

CUIRS : Breissan & Cie.

LIBRAIRIES :

F. Briguiet	A. P. Garnier
-------------	---------------

OUTILLAGES, ETC.

C. Conteville	Bonavita
Mestre & Blatgé	Salembier

HÔTELS

A. Cuminge (<i>Beau Séjour</i>)	C. Dublineau (<i>H. Moderne</i>)
-----------------------------------	------------------------------------

FABRIQUES

E. Cottonier (tissus)	F. Esbérard (verres)
J. Watteau (tissus)	

CONFECTIONS

J. M. Pucheu	M. Marigny (modiste)
	E. Dutrain

CHAPITRE VI

LE CAPITAL FRANÇAIS

LA NAVIGATION.— LES CHEMINS DE FER.— LES TRAVAUX
DES PORTS.— LES TÉLÉGRAPHES.— LES BANQUES.—
LES GRANDES COMPAGNIES.

Les Français ont placé au Brésil directement ou indirectement des capitaux considérables, notamment dans les travaux des ports (Récife, Bahia, Rio Grande do Sul, Victoria); dans les chemins de fer du Nord-Est, de S. Paulo, de Rio Grande, de Sorocaba, etc..

En 1903, il y avait déjà 696 millions employés dans ce pays; quelques années plus tard, ces chiffres montaient à 1 milliard et 800 millions, sans y inclure les lignes de bateaux et les compagnies créées sur place.

Durant la dernière guerre d'Europe, le Gouvernement Français a envoyé en mission spéciale M. Jules Chevalier, de l'*Office des Valeurs Mobilières*: mission qui a été fort fructueuse, vu la capacité de ce haut financier.

Ce qui intéresse actuellement les capitalistes étrangers, c'est la question du contrôle. Or les lois brésiliennes en vigueur ne difficultent en aucune façon ce contrôle.

Les actionnaires européens pourraient se grouper et se faire représenter par des mandataires; il enverraient une procuration notariée ou une simple procuration ordinaire sur pa-

pier timbré avec le *Bon pour pouvoir*, légalisé par les consuls respectifs. Au Brésil la plupart des sociétés françaises ne sont pas inscrites à la côte ; les actionnaires et obligataires ignorent le plus souvent le sort de leurs capitaux. Le Gouvernement Français pourrait installer un bureau de Contrôle Français des valeurs à l'étranger.

§ 1

La Navigation

Nous savons déjà le rôle des navigateurs de Normandie et de Bretagne dans l'exploration du littoral brésilien. Mais, si nous ne nous trompons pas, les historiens du pays n'ont jamais parlé de l'ancienne navigation française au Brésil, en dehors des expéditions des corsaires du XVI^{ème} siècle et des représailles exercées par Duclerc et Duguay-Trouin. Et cependant beaucoup de bâtiments français ont mouillé dans les eaux de Bahia durant les dernières décades qui précédèrent le cri libérateur de 1822.

Voici seulement ce que l'on peut cueillir des documents conservés à l'*Archivo de Marinha e Ultramar de Lisboa*.

* * *

En omettant le passage, en octobre 1800, des navires de circumnavigation *Géographe* et *Naturaliste*, on peut classer toutes les autres visites sous deux titres : actes d'hostilité et simples mouillages.

Commençons par les incursions de gens de course. En juin 1759 Marmer vint, avec trois bâtiments, guetter près de Bahia six navires anglais arrivant de Chine et char-

gés de richesses. On était alors à la *Guerre de Sept Ans* et le Portugal s'était fait le satellite de l'Angleterre. Cette alliance lui occasionna encore quelques visites peu agréables sous le Directoire et le Consulat.

En novembre 1795 Larcher, à bord de « La Preneuse », désempara le *Santo Antonio Polifemo*, dont le capitaine Manoel do Nascimento Costa offrit une résistance quasi cyclopéenne. . . . Ce désastre avait été prévu par le gouverneur de Bahia, qui, à la nouvelle de la capture de vaisseaux portugais dans les ports d'Ajuda et de Porto Novo, avait sollicité des mesures. Et les frégates françaises continuaient à agir dans ces parages : ce furent la *Surprise* et le *Vengeur* en 1798 ; la *Concorde*, la *Médée*, et la *Française* en 1799. En mai 1801 le loup de mer Guysse avec sa *Chiffone* fit capituler, dans les eaux septentrionales du Brésil, la frégate *Andorinha* ; et en 1802 les corsaires de la *Clarisse* capturèrent le brigantin *Alecrim*.

Voici maintenant la liste des principaux vaisseaux français qui firent escale ou relâchèrent à Bahia : en 1751, l'*Auguste*, commandé par Noël de Santhons ; la *Diane* en 1753 ; la *Catherine de Nantes* en 1772 ; en 1775, le *S. Jean André*, sous les ordres de Martin Gentil ; en 1775, le *Boyennes*, tourmenté par le scorbut ; en 1784, la *Thérèse*, commandée par Dulay de La Brancher ; en 1787, la goélette *Comte d'Aranda* ; en 1788, l'*Union* et le *Casimir* ; en 1792, la *Constance Adèle* et le *Consolateur*.

*
* * *

Nous voici arrivés à la phase véritablement brésilienne du Brésil. La marine de guerre française, une seule fois, eut à rem-

plir une mission pénible ; elle fut, par contre, le témoin d'honneur de gros évènements politiques.

Le 20 avril 1806 Bahia fut visitée par l'escadre de Wilanez, dans laquelle se trouvait le prince Jérôme Bonaparte ; le 28 avril y entra une autre division sous les ordres du capitaine Hermite.

En 1827 Charles X, durant la désastreuse guerre du Brésil contre Buenos Ayres, envoya la frégate *La Surveillante*, à cause de l'insécurité du Sud-Atlantique. En 1828 se place la démonstration navale faite par l'amiral Albin-Reine Roussin dans le port de Rio de Janeiro. Ce brave marin, qui avait rectifié avant 1820 la carte des côtes du Brésil, avait reçu en 1821 le commandement de la station française dans la mer du Sud. Quelques bâtiments français ayant été capturés dans les eaux de la Plata, l'amiral Roussin força l'entrée du port de Rio et vint exiger la restitution de ces prises de guerre, comme aussi la réparation des dommages causés au commerce français par le blocus de Buenos Ayres.

Quand D. Pedro I abdiqua, il s'embarqua le 13 Avril 1831 à bord de la frégate britannique *Volage*, tandis que dona Maria II et les ducs de Loulé s'en allèrent sur le vaisseau de guerre français *La Seine*.

Durant la fameuse révolte des amiraux Custodio de Mello e Saldanha da Gama (1893-94), un vaisseau français se trouvait dans le port. Il en fut de même quand en 1910 les marins des plus importants cuirassés se soulevèrent, sous la direction du matelot nègre João Candido, contre le président Hermes da Fonseca : c'est exactement au moment où le commandant du « dreadnought » *Minas Geraes*, l'amiral Baptista das Neves, revenait de la soirée passée bord du vaisseau français *Duguay-Trouin*, que l'insurrection éclata.

Custodio de Mello raconte dans ses *Apontamentos para a historia da revolta de 23 de Novembro de 1893* que la porte du magasin de Mme. Créten, *A La Ville de Bruxelles*, (rue Ouvidor), était le rendez-vous des conjurés : Mme. Créten ne l'a peut-être jamais su ! Il avoue encore que de son vaisseau il communiquait avec la terre par l'intermédiaire d'une demoiselle Isabelle Dillon, fille d'un dentiste de Rio bien connu ; voilà bien une française qui semble avoir devancé Marconi !

*
* *

Citons maintenant de ci, de là quelques services rendus à la marine du pays.

Ch. Moreaux monta en 1879 des chantiers de construction à la *Ponta d'Areia* ; mais ses louables efforts devaient fatalement échouer, car les commandes faites en Europe revenaient à meilleur prix.

Sous l'orientation de M. Maurice Lotar, directeur de la « Banque Hypothécaire » de Victoria, quelques capitalistes alliés résolurent en Juin 1918 de monter à Bento Ferreira un chantier de construction navale ; leur entreprise se proposait d'abord de ne construire que des voiliers à moteur.

Dans les compagnies brésiliennes apparaissent aussi quelques noms français, comme celui de Mr. Louis Salel, l'un des principaux ingénieurs de la *Navegação Costeira*.

*
* *

On raconte que le voilier « Le Calcutta », commandé par Lefèvre, fit la traversée de l'Atlantique en une quinzaine de jours, en Janvier 1858. Ce fut splendide, sans doute ; mais ce

ne fut qu'un cas spécial. En général il fallait quatre et même cinq fois plus de temps.

La navigation française pour le Brésil commença assez tôt, à en juger par le tableau ci-dessous des navires sortis de Cette pour Rio de Janeiro.

	<i>Français</i>	<i>Etrangers</i>
1819.....	0	4
1820.....	3	4
1821.....	2	1
1822.....	0	1
1823.....	1	8
1824.....	2	11
1825.....	3	5
1826.....	2	2
1827.....	2	5
1828.....	19	29
1829.....	6	27
1830.....	0	27
1831.....	5	9
1832.....	7	33
1833.....	15	46
1834.....	17	29
1835.....	7	33
1836.....	10	39
1837.....	9	7
1838.....	3	18
	110	339

A en croire Charles Reybaud, la navigation française au Brésil atteignit son apogée à la fin du second Empire : «L'accroissement de nos rapports avec l'Empire sud-américain, écrit-il, profite singulièrement à notre navigation marchande,

qui a le monopole à peu près exclusif des transports entre les deux pays, comme le prouve le *Tableau général du commerce* de 1884. Sur 121 navires entrés dans les ports de France venant du Brésil, 95 appartiennent à la marine française ; sur 103 navires partis de nos ports à destination du Brésil, 87 portaient également le pavillon français. (Le Brésil, p. 15).

Il convient de faire remarquer ici que le gouvernement brésilien encouragea par des faveurs la marine française. Il y eut d'abord en 1843 un accord qui ne fut pas mis en exécution. En mai 1860 les «Messageries Maritimes» obtenaient toutes les faveurs dont jouissaient les vaisseaux britanniques depuis 1850, excepté la dispense des droits d'ancrage ; car il fallait pour cela, selon la loi 803 du 20 Septembre 1854, un accord préalable ; l'accord franco-brésilien fut conclu au mois de Décembre de la même année. Le 1 Février 1866 le Gouvernement Impérial annonçait à la Légation de France qu'il concédait aux «Messageries» le droit de prendre des cargaisons à Pernambuco et à Bahia pour le Plata, malgré l'état de guerre. Les «Messageries», selon le conseil de l'Évangile, continuaient à demander des faveurs ; en 1869 elle voulait la dispense des droits de charbon. Le baron de Cotegipe répondit en employant la formule traditionnelle des renards : «C'est bien mon désir ; mais les circonstances présentes. . .»

*
* *

Ceux qui se trouvent ici depuis l'avènement de la République ont dû être témoins des oscillations du mouvement maritime français. Exhibons d'abord des chiffres qui, malgré leur sécheresse mathématique, sont toujours très éloquents. D'après le

rapport remis par le consul Ritt à la Chambre de Commerce, les entrées des vaisseaux français furent :

en 1897.	188
» 1898.	165
» 1898.	159

Quatre ans plus tard ces chiffres baissaient de 35 %, à cause de l'état sanitaire de Rio et des quarantaines qu'on infligeait aux navires qui touchaient ce port, sans parler de la concurrence énorme.

Depuis 1901 la navigation française occupait le troisième rang, aussitôt après l'anglaise et l'allemande ; elle était un cinquième de l'anglaise et moitié de l'allemande ; mais elle atteignit le double de l'italienne :

en 1901	695 unités
» 1902	672 »
» 1903	699 »
» 1904	783 »
» 1905	747 »

Pendant longtemps nous avons eu ici trois compagnies françaises les « Messageries Maritimes », les « Chargeurs Réunis » et les « Transports Maritimes ».

Les « Chargeurs » furent fondés en 1872 pour combattre l'inconvénient du transport des marchandises françaises sur des navires étrangers. La ligne pour le Brésil eut d'abord comme point de départ le Havre, et ensuite Dunkerque. La compagnie soutint quatre ans durant une guerre de tarifs acharnée contre le syndicat anglo-allemand. Lors de la guerre, elle expédiait un grand vapeur tous les 14 jours. Elle comptait alors quatre unités de 8.500 tonnes (*Ango, Bougainville, Champlain, Duplex*) et deux autres de 7.000.

La compagnie « Sud-Atlantique » vint remplacer les « Messageries ». Elle possédait, avant la guerre, de magnifiques bateaux : *Liger*, *Garonna*, *Samara*, *Sequana*, *Gallia*, etc. Durant l'année 1916 elle effectua 23 voyages ; et malgré la suppression de sa subvention, elle obtint cette année-là des recettes de 32.496.281 frs., qui laissèrent un bénéfice de 3.415.373 francs.

Monsieur J. Dupas a pris la Direction de la « Sud-Atlantique », en association avec la Compagnie « Transports Maritimes ». Les « Chargeurs Réunis » ont confié leur direction locale depuis plusieurs années aux mains habiles de M. G. Coatalem, type de *gentleman*, un véritable ornement de la colonie française.

§ 2

Les chemins de fer

— La *Brazil Railway Company* appartient à un groupe constitué de capitalistes français, canadiens, américains et brésiliens.

— Les Chemins de fer français du Paraná ont été entrepris par la banque de l'*Union Générale*.

— La *Compagnie Auxiliaire de Chemins de Fer au Brésil* a entrepris plusieurs lignes dans l'Etat de Rio Grande ; elle avait en 1918 un réseau de 2.172 km. La ligne de Bagé à Rio Grande (280 km.) avait été concédée en 1881 à une compagnie française qui avait des attaches financières avec la « Société de Dépôts et Comptes Courants ».

Comme partout où elle se produit, l'intervention française introduisit l'esprit d'ordre et de méthode. La direction générale

en fut confiée à M. Bonnafons et la présidence à un ancien diplomate, le comte de Mareix.

— Dans l'Etat de Bahia nous avons la *Compagnie des Chemins de Fer Fédéraux de l'Etat Brésilien*.

Les noms de MM. João Teixeira Soares et Pedro Nolasco da Cunha se rattachent aux grandes entreprises de Bahia.

— La ligne de Marica-Araruama (Etat de Rio de Janeiro) a été construite par des français, particulièrement grâce aux efforts de l'ingénieur M. Bourgain; elle a été ensuite vendue à la *Réde Sul-Mineira*.

§ 3

Les Travaux des Ports

Les Français ont entrepris les travaux de plusieurs ports : Bahia, Rio Grande do Sul, Recife.

1.^o) Le port de Bahia a adopté le système des ports français protégés par des brise-lames, dont le type classique est Cherbourg.

Le privilège de l'exploration du port y appartient pour 90 ans à la *Companhia Cessionaria das Docas do Porto da Bahia*. Cette compagnie a cédé ses droits à la *Société de Construction du Port de Bahia*, constituée avec des capitaux français, sous la surveillance de l'ancienne compagnie et sous le contrôle immédiat du gouvernement.

2.^o) Un ingénieur américain, L. Courthell, muni d'un contrat avec le gouvernement fédéral, réussit à obtenir le concours des banquiers français, grâce au prestige du nom d'Honorio Bicalho, fort connu dans les milieux techniques euro-

péens. On organisa ainsi la *Compagnie Française du Por. de Rio Grande do Sul* (1908) (*).

En prenant pour son compte les charges du contrat, la « Compagnie Française » s'occupa d'abord, et sans plus de retard, de signer un contrat, par l'intermédiaire de la « Société Générale de Construction » avec trois firmes d'entrepreneurs de la plus haute renommée dans le monde technique et financier européen : Daydé, Pillé, Fangeroble Frères, et Groselier, qui se constituèrent en société, pour entreprendre l'ensemble de la réalisation de ces travaux monumentaux.

Sans autre perte de temps, on expédia au Rio Grande les dragues et les autres matériaux pouvant être dès l'abord de prompt utilisation ; et l'on fit immédiatement les commandes de toutes les machines et appareils spéciaux, tels que titans, transporteurs, et autres mille appareils destinés à ces travaux.

En novembre et en décembre de la même année, arrivèrent d'Europe les ingénieurs, les contre-maîtres, les ouvriers spécialistes, et les entrepreneurs, en même temps qu'on recevait le premier matériel expédié.

Au début de l'année suivante, l'activité était déjà grande ; s'accroissant de jour en jour, elle ne tarda pas à devenir fébrile au bout de quelques mois. Toutes les semaines, arrivaient des vapeurs chargés de matériel qui, après les longues formalités douanières, était réuni dans des dépôts provisoires, sans espace, où il était péniblement classifié, et réexpédié aux endroits où il devait être monté. Et tout cela, parce que la Compagnie ne pouvait obtenir les terrains dont elle avait besoin.

Elles furent énormes et innombrables, les difficultés contre

(*) Un bon résumé de cet exposé peut se lire dans le numéro du dimanche 25 août 1912, de la « Gazeta de Noticias » de Rio de Janeiro.

lesquelles la Compagnie eut à lutter, aux cours des deux premières années, pour pouvoir s'installer et travailler convenablement.

Il en résulta, comme conséquence naturelle, une perte de temps précieux, qui provoqua un retard considérable dans les travaux, et de grandes dépenses, entièrement improductives.

Mais la tenacité du début s'accroissait encore, et le désir d'avancer les travaux d'une œuvre aussi gigantesque parvint à vaincre toutes difficultés et s'imposa chaque jour d'avantage, grâce, d'une part, à l'appui des grandes puissances financières françaises, et d'autre part, à la compétence et au dévouement des illustres ingénieurs et techniciens qui dirigèrent et dirigent encore cette tâche ardue, qu'est sans aucun doute l'ouverture de la barre de Rio Grande.

La Compagnie dépensa pour exécuter les travaux un capital de 212 millions de francs ; à cause de cela elle se vit obligée d'imposer des conditions assez lourdes, qui asphyxiaient le commerce local.

Le gouvernement de l'Etat de Rio Grande résolut alors de racheter les travaux du port et de la barre ; après avoir obtenu un accord entre le gouvernement fédéral et la Compagnie, il signa le contrat de rachat le 30 Septembre 1919 avec l'ingénieur M. Geraldo Rocha, représentant de la *Compagnie Française du Port de Rio Grande*.

§ 4

Les Télégraphes

1^o) L'Agence *Havas* a été durant longtemps l'unique source des télégrammes des journaux ; elle a aujourd'hui quatre

concurrentes. Son directeur actuel à Rio est M. Van Vassenhove.

2^o) La station radiotélégraphique de l'île Noronha et celle Olinda ont échu à la *Compagnie Générale Radiotélégraphique* de Paris.

Francisco Behring (*A Radiotelegraphia no Brasil*, 1914, Rio) raconte que pour Noronha trois autres sociétés avaient aussi sollicité le privilège (*Gesellschaft für Drahtlose Telegraphie, Marconi's . . . T. Company* de Londres, *Internacional Signalling Company* de New-York).

3^o) La *Compagnie Française des Câbles Télégraphiques* a obtenu par le décret 6.265 du 13 décembre 1906 la permission de changer le point final du câble ; elle a été obligée d'installer des stations ultra-puissantes à Pinheiro et dans le territoire de l'Amapa.

§ 5

Les Banques

En 1872 on autorisa le *Banco Franco-Brasileiro*, qui en 1893 se trouvait à la rue *Candelaria 17*. Dans la rue *Alfandega* il y avait, à l'avènement de la République, un *Banco de Paris e Rio*.

Voici maintenant la situation actuelle,

1^o) La *Banque Française pour le Brésil*, dont le siège social est à Paris (Boulevard des Capucines), obtint le 2 janvier 1897 le droit de créer des organes à S. Paulo et à Santos. Son directeur était alors L. Housset.

Elle a ouvert une maison à Rio (rue Buenos Aires), il y a peu de mois.

Le total des écritures à son Grand Livre était élevé en 1906 à frs. 83.000, en 1907 à frs. 242.000, en 1908 à environ 900.000 francs.

Cette augmentation constante et progressive provint uniquement du développement des affaires commerciales et courantes à l'exclusion de toute affaire de guerre.

Les bénéfices qui s'étaient élevés en 1907 à frs. 394.906,14 dépassent en 1908 frs. 725.000. Le bilan pour 1908, après amortissement complet de tous les frais de constitution, laissait liquide un fonds de réserve de frs. 750.000.

2^o) La « Banque Française et Italienne pour l'Amérique du Sud » (1) a son siège central à Paris (Avenue de l'Opéra, 41). Au Brésil elle a cinq succursales (S. Paulo, Rio de Janeiro, Santos, Curityba, Porto-Alegre) et onze agences (Ribeirão Preto, São Carlos, Botucatú, Espírito Santo do Pinhal, Jahú, Mocóca, S. José do Rio Pardo, Araraquara, Ponta Grossa, Caxias et Barretos).

3^o) Le « Crédit Foncier du Brésil et de l'Amérique du Sud » a prospéré sous le présidence de M. le baron Amédée

(1) La Banque Française et Italienne pour l'Amérique du Sud fut fondée le 1^{er} Avril 1910. Sa durée devra finir le 31 Décembre 1959. Son capital de création était de 25 millions de francs. Son administration se compose de 11 membres au minimum et de 21 au maximum pour une période de 6 ans, en dehors d'un conseil de surveillance.

La Succursale de Rio est dirigé par M. M. Thyss et Boavista.

Celle-ci s'est beaucoup développée depuis la dernière guerre. Elle a des intérêts en Argentine; elle a le contrôle de la Banque du Chili. Elle représente la *Banque du Commerce Extérieur* (de France), le Trésor français et le Trésor Italien. Elle a le mouvement le plus considérable, et ses dépôts, d'après le dernier bilan, atteignaient 180.000 contos.

Reille, le baron d'Anthouard de Wasservas et Marcel Bouil-
loux-Lafont.

Le Directeur Général en est M. Pierre Pitez ; M Voul-
lemier en est un des hauts fonctionnaires.

En juin 1918 il avait un actif de 144.600.893 fr. 84.

4^o) La *Banque Hypothécaire et Agricole de l'État
d'Espírito Santo* (Victoria, rue Pereira Pinto, 4).

M. Lotar, son président, disait dans son rapport à l'As-
semblée générale du moi d'août 1918 :

« Le gouvernement de l'État est entré en négociations avec
la « Société Civile des Obligataires de la Banque » par l'inter-
médiaire de l'« Office National » de Paris et des actionnaires,
afin de conclure un accord au sujet du paiement des coupons
arriérés et futurs. Dans l'attente d'une solution, occupons-nous
de la régularisation des affaires litigieuses, et de gérer les autres
avec la plus rigoureuse économie.

Nos maisons, bien entretenues, continuent à être affer-
mées, malgré toutes les difficultés.

Nous avons reçu le montant de l'affermage de notre fa-
brique de tissus, laquelle, avec l'augmentation de 52 métiers
que nous y avons effectuée, nous rendra 62:000\$000 (soixan-
te deux contos de reis) à partir 1918.

Nous espérons exploiter sous peu notre Usine à Sucre,
profitant ainsi des cotations avantageuses de cet article.

Ces services n'ont pas donné de résultats ou de solde
cette année, car nous avons dû entreprendre, pour les améliorer
et les entretenir, des travaux dispendieux et importants : la sub-
stitution du réseau souterrain ravitaillant notre capitale en eau.

Notre nouveau barrage de Pau Amarello, commencé il y
a quatre ans, vient, lui aussi, d'être terminé, d'après les plans
tracés par l'éminent ingénieur, Dr. Henrique de Novaes. Grâce

à l'achèvement de cette notable amélioration, en ciment armé, nous sommes maintenant à même de fournir à la population de la capitale, de la ville d'Espirito Santo, de Cariacica et de leurs environs, une eau abondante, claire, pure, ce qui constitue un concours appréciable prêté à l'hygiène générale ».

L'actif de la banque en décembre 1917 était de
37.603:565\$795.

M. Maurice de Créqui fut longtemps directeur de cette banque.

5^o) La *Banque Hypothécaire et Agricole de l'Etat de Minas-Geraes* (succursale à Rio, rue Visconde de Inhaúma, 76).

Son actif le 30 juin 1919 était de 86.820:713\$786. Le gérant de la Banque est M. Gautherin.

6^o) La *Caisse Générale des Prêts Fonciers et Industriels* (rue Chauchat, 5, Paris) a une succursale à S. Paulo (rue *S. Bento*, 43). Le directeur de celle-ci est M. Pilon, le sous-directeur M. Paul Duchêne-Marullaz et le secrétaire général M. Auguste Cauzique.

§ 6

Les Grandes Compagnies

La grande fabrique *Luz Estearica* (Rio, quartier de São Christovão) fut fondée en 1848 par le français A. Lajoux, qui la vendit au vicomte de Maua.

L'industrie durant quelque vingt ans ne rapporta pas de grands résultats. En 1872 elle fut détruite par un incendie; mais elle fut reconstruite en 1875 par un autre français A. Michel, qui ajouta à la fabrication des bougies, la saponification

aqueuse, L'industrie prospéra alors ; en 1890 M. Julio Ottoni en prit la direction.

M. Emile Grandmasson, marié en secondes noces avec Mlle. Doux, fut présenté à M. Michel par M. Pavie ; il prit alors la gérance de la fabrique, qui a toujours prospéré depuis, malgré l'incendie de 1895.

*
* *

La « Société des Sucreries Brésiliennes » a son siège à Paris (Boulevard Poissonnière) avec un capital de 7.000.000 de francs. Elle possède plusieurs « fazendas » et six usines, deux près de Campos et quatre dans l'État de S. Paulo (Piracicaba, Lorena, Porto Felipe).

La Sucrerie de Piracicaba est la plus importante ; elle fonctionne dans l'« Engenho Central », dont l'installation fut faite en 1883 par l'ingénieur André Patureau et qui fut achetée par la Compagnie en 1899.

Le capital de fondation a déjà été remboursé par les bénéfices de 1907 et 1908 qui ont produit 7 millions de francs !

*
* *

Autres entreprises :

La « Sociedade Anonyma Beneficiamento e Immunisação de Productos Agricolas » fut fondée en 1918 avec 125 contos de capital ; des deux tiers de ses actions appartiennent à des Français.

Le procédé d'immunisation des céréales par le sulfure de carbone a été découvert par Mr. Paul Lacombe.

M. M, Pierre Pitez et Raymond de Burlet ont été res-

pectivement nommés le Président et le Trésorier de la première administration de la Compagnie.

La «Compagnie d'Assurances Générales contre l'Incendie», fondée à Paris en 1819, a une agence à São Paulo (48, rue São Bento).

Les tramways de São Paulo appartenait à des Français; ils ont été achetés par des Américains.

La Société Financière et Commerciale Franco-Brésilienne» (Maison Nathan) a des établissements à Santos, à Paris et à São Paulo (43-^A. São Bento); elle vend des machines et des matériaux de toute provenance. Son directeur générale est A. Collet.

Le français Brianthe obtint en 1885 la concession pour l'éclairage à gaz de la ville de Rio; il vendit ses droits à des capitalistes belges.

*
* *

Parmi les «fazendas» qui appartiennent à des Français, nous citerons deux.

La *Fazenda Secretario*, située à São Sebastião dos Ferreiros (État de Rio), appartient à M. Alfred Conein, qui fabrique un excellent fromage camembert.

M. Pierre Grosselin a pris la direction de la «fazenda» de sa mère à Itatinga: l'élevage des porcs y sera fait sur une très vaste échelle selon les procédés américains.

CHAPITRE VII

LA RELIGION ET LES CONGRÉGATIONS

INFLUENCE RELIGIEUSE.— LES CONGRÉGATIONS D'HOMMES.— LES RELIGIEUSES FRANÇAISES

§ 1

Influence religieuse

La religion a été l'une des portes par où a pénétré l'influence française ; pénétration peu bruyante, mais réelle et systématique. Le kaiser Guillaume II l'avait bien compris, puisqu'il aidait la propagande des franciscains allemands de Pétropolis.

La grande majorité des Brésiliens étant catholique, il est évident que l'action française devait se faire sentir surtout dans l'Eglise brésilienne. Néanmoins nous trouvons des importations françaises hétérodoxes,

Quelques Français avaient fondé la loge maçonnique *Les Francs-Hiramites*, aujourd'hui disparue ; cela n'empêche pas le *Grande Orienté do Brazil* de se guider par son congénère de France.

Les israélites formaient autrefois l'élément primordial de la colonie française ; ils avaient un centre, appelé l'*Union Israélite du Brésil* ; ils avaient même un commencement de

synagogue. sur laquelle peut donner des informations curieuses Mr. Haguenuer, père. (1).

*
* *

Auguste Comte en mourant n'avait pas laissé de successeur. Un groupe de positivistes installèrent Pierre Laffitte ; mais, à l'exemple de l'anglais Richard Congrève, les groupes brésiliens et italiens se séparèrent de Paris.

A Rio de Janeiro on fonda un temple de l'Humanité ; Miguel Lemos et Teixeira Mendes prirent la direction de la religion. Le premier, a publié régulièrement ses *Rapports Annuels sur l'Apostolat positiviste au Brésil*, à partir de 1882 ; le second est une haute compétence scientifique, jointe à une grande fidélité au Maître.

§ 2

Les Congrégations d'hommes

En ne comptant pas le carmélite André Thevet qui était venu, seul de son ordre, avec Villegaignon, on doit reconnaître que les capucins furent les premiers messagers venus de France. Ils se placent, historiquement, aussitôt après les jésuites, au Brésil.

En première mission, ils débarquèrent au Maranhão, avec l'expédition de la Ravadière, en mars 1612. Ils étaient partis

(1) La synagogue française ayant cessé d'exister, M. Haguenuer avait la garde des objets du culte. En 1910 M. Skidersky essaya de faire ressusciter l'ancienne *Union* avec des éléments de différentes nations et installa le centre à la rue São Pedro. A cause de la guerre de 1913 les israélites français cessèrent de fréquenter la synagogue, à cause des Allemands qui s'y présentaient. Les objets du culte en argent furent volés.

de Cancale en août 1611. C'étaient les Frères Ives d'Evreux, Arsène de Paris, Ambroise d'Amiens et Claude d'Abbeville.

Neuf mois plus tard, ils reprenaient le chemin de France. Ambroise était mort ; la mission était terminée.

Des six indiens amenés en France par eux, trois seulement échappèrent à la mort : l'évêque de Paris les baptisa solennellement à l'église Saint-Honoré, devant une foule immense de curieux, accourus de toute part pour voir les peaux-rouges néophytes.

Le passage des capucins au Brésil avait été fructueux en observations, à en juger par les récits fort curieux, parfois même exagérés, de Claude d'Abbeville et d'Ives d'Evreux, dont les ouvrages sont devenus très rares.

Huit lustres plus tard, les capucins se firent derechef les pionniers de l'expansion française. Ils s'établirent à Lisbonne, près de l'église bien connue de *Saint-Louis-des-Français*, d'antant de 1622. Par ordre du Roi-Soleil, ils y devaient étudier la langue portugaise et envoyer au Brésil des individus capables de conquérir le pays à la France . . . par l'arme de la croix ! Louis XIV avait de la perspicacité. Il avait compris que, dans un pays où encore de nos jours les *tabaréos* de l'intérieur traitent les moines de passage comme des divinités, il fallait, pour atténuer l'action des jésuites au service des Portugais, opposer la bure française à la soutane ibérienne, et les moines aux moines.

Mais les Portugais n'étaient pas si aveugles qu'on le supposait. Don João V sentit le danger : les déchaussés étrangers des bords du Tage lui portaient ombrage. Jaloux de ses domaines, il commença à exiger des capucins serment de fidélité au trône de Bragance. C'était un argument *ad hominem* ; la politique de Louis-le-Grand avait été déjouée !

Les capucins de Lisbonne n'avaient plus leur raison d'être. Ils déchûrent d'ailleurs de l'estime générale, quand ils refusèrent un jour de secourir des matelots français malades. Ces pauvres religieux se sont sacrifiés pour la France. Voilà pourquoi les capucins du Brésil (à Bahia, au Maranhão, etc.), sont tous italiens.

*
* *

Les trappistes ont près de Trémembé, à Maristella (São Paulo), leur unique couvent. Ils y font travailler près de 300 ouvriers, auxquels ils distribuent instruction et aide matérielle. Une première fournée cistercienne vint en 1904 du monastère de Septfons ; depuis cette date, d'autres disciples de Rancé sont venus. Qu'ont-ils donc fait ici ? Ils ont défriché et assaini des terres insalubres d'après les vieilles méthodes de Saint Colomban ; ils y ont des rizières, qui certes feront la joie des Japonais qui ont commencé d'ailleurs à immigrer.

*
* *

Les dominicains ont cinq maisons au Brésil : Ubéraba, Goyaz, Porto Nacional, Formosa et Conceição do Araguaya. Personnel : une trentaine de religieux, dont les deux tiers sont français, d'après les indications fournies par le Père François Bertrand.

Le but primordial des disciples de Lacordaire est la prédication et l'enseignement. Mais ils ont dû ici entreprendre des missions, pour lesquelles ils ont déjà parcouru dans tous les sens les États de Goyaz, de Minas, de Bahia, comme aussi les forêts de l'Araguaya et du Xingu.

Ils ont bâti deux belles églises à Porto Nacional et Ubé-raba, œuvres de leurs frères convers. Bons agriculteurs, ils ont des vignobles et des potagers près de leurs couvents, ainsi que des prairies (*pastos*) que les habitants de Goyaz ont appris à imiter.

Ils ont aussi un collège à Porto Nacional. Ils ont rendu d'ineestimables services au pays et à la France. C'est un dominicain qui publiera la carte la plus exacte de l'Etat de Goyaz, dont s'est chargée la librairie Briguiet de Rio.

Les missions indiennes des *Frères Prêcheurs* ont fait progresser plusieurs régions ; elles ont transformé des bicoques et des déserts en villages et bourgs prospères : Conceição n'était autrefois qu'une rive mal connue ; elle s'est développée, grâce au Père Gil Villanova, dont la biographie a déjà été publiée. (*)

*
* * *

Les *Prêtres de la Mission* ou Lazaristes sont assez anciens au Brésil. Obéissant à l'esprit de modestie que leur a inculqué S. Vincent de Paul, ils rendent beaucoup de services à l'église du Brésil. Sans parler de l'assistance spirituelle qu'ils prêtent aux Sœurs de Charité, ils dirigent différents séminaires, dont plusieurs ont été fondés par eux : à Bahia, au Maranhão, à Mariana, à Curityba, à Diamantina, etc., sans oublier celui du Crato qui fut fermé en 1874. Dans cette branche, ils impriment à l'esprit du clergé indigène le cachet ecclésiastique français. Un moment ils ont pensé à l'enseignement secondaire ; ils ont eu même des collèges fort prospères ; celui de Rio Com-

(*) Privat, Toulouse, rue des Arts, 14.

prido ⁽¹⁾ est passé en d'autres mains en 1902 ; celui du Caraça, devenu célèbre au Brésil, est transformé en « école apostolique », c'est-à-dire en école de recrutement pour la Congrégation ; celui de *São Vicente de Paulo* à Pétropolis a été vendu aux Prémontrés belges, depuis une dizaine d'années. ⁽²⁾.

M. Eugène Pasquier est actuellement le visiteur de la Congrégation au Brésil ; il est fort estimé dans les milieux religieux.

Plusieurs lazaristes méritent une mention spéciale : Pierre Chevalier (1831-1901) vint ici en 1857 et fonda en 1864 le séminaire de Fortaleza ; Arcade Dorme (1849-1913) offrit au Muséum des Jardins des Plantes de Paris 200 insectes classifiés par lui ; A. de Belmar (1898) écrivit le *Voyage aux Provinces Brésiliennes*. Encore quelques noms : Antoine Azémar, Jules Simon, Vincent Péroneille, Clavelin, Richoux, Picot.

*
* *

A la demande expresse de Mgr. Silverio Gomes Pimenta, archevêque de Marianna, les Frères Maristes arrivèrent au

⁽¹⁾ Le Séminaire de Rio Comprido, aujourd'hui transformé en simple collège diocésain avait été fondé par le P. Antonio de Guadalupe en 1740.

⁽²⁾ Dans la brochure *O centenário do Caraça, por um padre da Congregação da Missão*, (Rio de Janeiro, 1920, typographie Besnard Frères), on lit toute l'histoire du Collège de Caraça, auquel se rattachent les débuts des Lazaristes au Brésil. Les premiers venus étaient des Portugais (1820), mais unis à la maison mère de Paris. Cette union fut suspendue quelques années, à cause de la Législation de l'Empire du Brésil. En avril 1848 vinrent les trois premiers français : Monteil, Chalvet et Gabet. M.M. Sipolis, Durand, Fréret Richoux, Bos et Laffont vinrent ensuite. Le fameux évêque don Viçoso appela la congrégation à son séminaire ; en 1853 l'évêque de Bahia, Romualdo de Seixas, l'invita aussi à son séminaire.

Brésil en 1897. Ils débutèrent au Collège du *Bom Jesus* à Congonhas do Campo. En 1899 ils fondèrent à S. Paulo le *Gymnasio do Carmo*, sur l'invitation de l'Ordre tertiaire du Carme, transmise par Mgr. Passalacqua. Ils furent encore chargés du collège diocésain de Rio Comprido par Mgr. Arcoverde (1902); de celui d'Uberaba, par Mgr. Eduardo Duarte (1904); de celui de S. Paulo en 1907. Les disciples du Père Champagnat forment aujourd'hui trois provinces (centre, nord et sud), dont les maisons centrales sont respectivement : Mendes, Pernambouc et Bom Principio.

Ils donnent l'enseignement secondaire dans une quinzaine de collèges, qui envoient tous les ans une cinquantaine d'élèves aux Facultés. Total : environ 230 religieux français enseignant dans 44 collèges !

Ils ont donc bien *grandi*, ceux qui s'appellent officiellement les *Petits Frères de Marie* ! On ne peut que louer le dévouement qu'ils ont imprimé aux études secondaires dans les diocèses. Les manuels scolaires qu'ils ont lancés se recommandent en général par la clarté, surtout celui d'algèbre. On dit que l'auteur ou inspirateur de ces livres classiques est un mathématicien de valeur, ancien élève de la Faculté Catholique de Lyon, le frère Isidore Dumont.

La prospérité des œuvres maristes est surtout attribuée à l'activité et à l'initiative du frère Adorator, leur provincial.

§ 3

Les religieuses françaises

C'est avant tout un idéal religieux, une impulsion mystique irrésistible, qui jette les saintes femmes des cloîtres sur les plages lointaines. Oui, cela est incontestable.

Mais ceux qui aiment la France ne doivent pas s'arrêter à la couleur ascétique de la bure des religieuses, ni à la bigarrure de leur voile. Ils doivent plutôt considérer ce que les sœurs de toutes couleurs représentent pour la France et ce qu'elles font pour leur patrie.

Les religieuses, en même temps qu'elles évangélisent les âmes au nom de Dieu, saisissent les cœurs et les esprits des petites brésiliennes au nom de la France. C'est à elles qu'un grand nombre des meilleurs familles confient leurs enfants ; ce sont elles qui propagent la langue et les lettres françaises dans le monde féminin. La France leur doit une grande partie de l'influence qu'elle exerce au sein des familles au Brésil.

Dans la sœur de charité qui se consume au chevet des malades, dans la dominicaine qui recueille les petites indiennes, nous reconnaissons l'âme française généreuse et humanitaire ; nous trouvons la véritable femme française, capable des plus grands sacrifices ; nous voyons l'image de la France héroïque et immaculée, soleil de bonté dont les rayons illuminent toute la terre.

Honneur à la femme française !

*
* *

Il existe actuellement au Brésil des sœurs dominicaines françaises appartenant à deux congrégations différentes : celles de Sèvres et celles de Montéils (Aveyron).

La première de ces deux branches avait son siège central à Sèvres jusqu'en 1904, époque des expulsions, qui les obligèrent à chercher refuge en Belgique.

Dans le pensionnat de Paris-Auteuil, un certain nombre

d'élèves brésiliennes appartenant à la meilleure société mirent les sœurs en rapport avec des personnes notables ; et avec elles, il fut décidé qu'on fonderait une maison à Bello-Horizonte en Juin 1903. Telle est l'origine du *Collegio Santa Maria* (20 religieuses).

En dehors de cette maison, la congrégation possède encore le *Collegio S. Domingos* à Poços de Caldas, dans l'État de Minas (12 religieuses).

Ces bonnes dominicaines donnent l'instruction à la classe aisée et aux pauvres. Elles ont, en outre, à leur charge l'œuvre des Tabernacles et celle du vestiaire des pauvres, auxquelles prennent part des anciennes élèves.

Le personnel des deux maisons se compose de 35 religieuses, dont 27 françaises.

La branche de N. D. du Rosaire de Monteils possède ici une maison à Ubéraba (Minas) et 4 dans l'État de Goyaz (à la capitale, à Formosa, à Porto Nacional et à Conceição do Araguaya). Il convient de noter que dans ce dernier État, il n'existe pas d'autres religieuses.

Dans chacune des localités où ces saintes femmes se sont établies, on trouve également un couvent de Pères Dominicains.

A Ubéraba, le Collège de N. D. des Sept Douleurs existe depuis 1885. Il maintient un externat et un internat, avec une Ecole Normale reconnue par le gouvernement de Minas ; des écoles primaires, des écoles gratuites fréquentées par 4 à 5 centaines de fillettes pauvres et un petit orphelinat : le total des élèves monte au-delà de 700.

A Goyaz, les sœurs ont également un établissement avec Ecole Normale, des classes primaires, des écoles gratuites. De plus, elles y sont chargées de la direction de l'hôpital et de l'Asile de Mendicité.

A Formosa, elles dirigent l'école publique et un pensionnat.

A Porto Nacional et à Conceição do Araguaya, les dominicaines, en dehors de l'école publique de ces villes, ont deux pensionnats, où elles reçoivent gratuitement les petites indiennes qu'on leur confie.

*
* *

Des *Sœurs de Charité* nous dirons dès maintenant qu'il ne faut pas les confondre avec d'autres « vicentines » établies à S. Paulo, les sœurs belges de Saint Vincent de Paul.

En dehors des deux communautés dont nous venons de parler, il y en a encore au moins neuf autres. Ce sont : le Saint Sacrement, le Calvaire, l'Espérance, Notre Dame de Sion, le Sacré Cœur, Sainte Ursule, la Providence, Saint Joseph, Saint Augustin.

Les chanoinesses de St. Augustin et les Joséphines ont respectivement une maison à *S. Paulo*.

Les sœurs de Sion dirigent des écoles à *Rio de Janeiro*, à *Campanha*, à *Curitiba* et dans deux autres villes ; bien que de fondation française, elles ont déjà un personnel enseignant presque entièrement brésilien.

Les dames du Sacré Cœur sont assez récentes ici ; car leurs deux splendides collèges de *Rio de Janeiro* (à la *Tijuca* et à la rue de la *Gloria*) ne datent que de 1905 et 1909.

Les trappistines sont au nombre de 60 au sanctuaire du *Bon Jésus* de Trémembé.

*
* *

Les Sacramentines ont des écoles très estimées dans les Etats de Bahia, São Paulo, Sergipe, Alagoas.

Leur maison-mère est à Valence (Drôme).

Elles sont venues en 1903 à la demande de l'archevêque de Bahia pour la ville de Feira de Sant'Anna. Aujourd'hui elles ont 14 maisons avec 140 religieuses, qui s'occupent de l'éducation des enfants et du soin des malades dans les hôpitaux.

*
* *

L'Institut des Ursulines possède actuellement au Brésil près de cent membres, dont la moitié est composée de françaises. Il ne compte ici qu'une seule province avec quatre maisons : *Bahia (Soledade et Mercês) Ilhéos, Ribeirão Preto.*

La Mère Provinciale et les quatre supérieures, qui sont françaises, font tous leurs efforts pour faire aimer la France.

Comme on le sait, la communauté des Ursulines n'est pas une congrégation au sens canonique du mot. Bien que fondée en Italie par Angèle Mérici, elle est peu à peu devenue française. C'est la première compagnie religieuse créée pour l'éducation féminine. En France, elle maintenait des pensionnats, des externats, des garderies, des ouvroirs. Madame de Maintenon avait été élève des ursulines ; et c'est avec l'aide de ses anciennes maîtresses que la spirituelle veuve de Scarron institua la célèbre maison de Saint-Cyr pour élever les jeunes filles de la première noblesse de France.

*
* *

Les sœurs de N. D. du Calvaire ont deux maisons : la

Collège du Sacré-Cœur à Campinas et la direction de la Santa Casa d'Itapira (S. Paulo).

Leur collège fondé depuis plus de dix ans a trouvé beaucoup de sympathie ; parmi les douze religieuses françaises qui y enseignent, deux sont diplômées de l'Institut Nationale des sourds-muets de Paris et désirent vulgariser les méthodes dont le grand initiateur fut l'abbé de l'Épée.

*
* * *

Le Gouverneur de Curitiba, par l'intermédiaire de l'évêque la ville, Monseigneur Camargo Barros, invita les religieuses de Saint-Joseph de Moûtiers pour prendre la direction de l'hôpital. En juillet 1896 six religieuses arrivaient à l'hôpital où gisaient dans le désordre et la malpropreté des malades de tous genres. La tâche était rude et difficile ; mais, grâce à l'infatigable dévoûement des sœurs, la situation s'améliora peu à peu. Administrateurs, docteurs et malades étaient ravis de voir cet établissement devenir enfin une véritable maison de charité. Bientôt Paranagua voulut aussi des religieuses pour son hôpital.

Grâce aux renforts venus de France, les petites abeilles purent essaimer. En 1901 arriva la supérieure provinciale. Au prix de bien grands sacrifices, avait été faite l'acquisition d'une toute petite maison dans les environs de Curitiba, sur une légère colline appelée Cajuru. Ce fut le berceau de l'orphelinat qui se composait des six petites abandonnées recueillies par les sœurs.

On construisit dans la suite deux bâtiments :

l'Orphelinat Saint-Joseph et le pensionnat N. D. de Lourdes. Le centre des Joséphines est au Cajuru. Celles-ci ont

actuellement sept hôpitaux, six externats, un pensionnat et un orphelinat (Curitiba, Paranagua, Lapa, Ponta-Grossa, Castro).

Les religieuses françaises y sont environ cinquante.

Dans l'État de Rio Grande do Sul, les sœurs de St.-Joseph forment aussi une province.

Des religieuses de St.-Joseph de Chambéry sont établies dans l'État de S. Paulo depuis plus d'un demi-siècle ; leur maison provinciale se trouve à Itu.

*
* *

Les sœurs de la Providence, maintenant.

Leur congrégation fut fondée avant la révolution de 89 : au cœur même de la Lorraine, à Portieux. Depuis cette époque, elle a établi plusieurs noviciats en France : les sœurs « providentines » du Brésil se rattachent à celui de Lectoure (Gers).

Ces bonnes religieuses sont venues au Brésil en Juillet 1904. Elles sont aujourd'hui 34, dont 12 seulement brésiliennes.

Elles maintiennent une maison dans chacune des cinq villes suivantes : *Itajuba* (noviciat, collège avec Ecole Normale) institut des sourdes-muettes); *Carmo do Rio Claro*, (orphelinat); *Pouso-Alegre*, (hôpital); *Paraisopolis*, (hôpital); *Alfenas* (hôpital).

En France, elles possèdent encore l'institution des sourdes-muettes à Auch (Gers), l'œuvre des garde-malades dans plusieurs villes, quelques cliniques, plusieurs ambulances et divers ouvriers.

*
* *

Les sœurs de Charité (de Saint Vincent de Paul) sont fort anciennes au Brésil.

Nous lisons, en effet, que des sœurs ayant été insultées en 1858 à Bahia, le gouvernement brésilien prit les mesures nécessaires.

Les sœurs de charité arrivèrent au Céara en 1865. Elles sont aujourd'hui bien nombreuses et sont toujours dirigées par l'élément français. Elles ont des écoles, des orphelinats, des hôpitaux dans les États de Bahia, Para, Céara, Espirito Santo, Minas Géraes, Rio de Janeiro, etc.

Dans la capitale fédérale, elles ont des œuvres très importantes, presque toutes liées à la *Santa Casa* ⁽¹⁾, où elles furent introduites durant l'administration du *provedor* José Clémente ⁽²⁾.

Durant la révolte de la marine (1893-1894) il y avait à l'hôpital de la *Misericordia* 59 sœurs ; en 1898, elles étaient seulement vingt.

Plusieurs de ces braves femmes sont devenues populaires par leur dévouement. Telle cette Marie Antoinette Lassus qui, depuis 1867 ne sortit pas du soin des malades.

Telle encore la fameuse *Irmã Paula* que toute la ville de Rio connaît et qui distribue de grands secours aux pauvres de la capitale.

(1) *Santa Casa de Misericordia* est un type d'hôpital de charité en usage au Brésil. C'est une institution ibérique. Celle de Rio date, à en croire le moine Agostinho de Santa Maria (*Sanctuario Mariano*), de 1582 ; celle de Santos de 1543 ; de Bahia, de 1549, etc.

(2) cf. Felix Ferreira, *A Santa Casa de Misericordia Fluminense*, Rio, 1894-1898.

CHAPITRE VIII

IMMIGRANTS ET VISITEURS

IMMIGRATION FRANÇAISE AU BRÉSIL.—COLONIE «THÉRÈSE»
ET AUTRES.—VISITEURS ILLUSTRES DU BRÉSIL

§ 1

Immigration française au Brésil

On a officiellement admis, lors de la déclaration de la guerre européenne en 1914, qu'il y avait au Brésil environ 12.000 Français. Cette colonie est bien minuscule ; mais elle a une belle histoire.

Avant l'arrivée de don João VI, il ne pouvait pas être question d'immigration proprement dite, puisque l'entrée des étrangers au Brésil était défendue. Toutefois deux espèces de personnes s'établirent ici.

La première était représentée par les épaves des expéditions sur les différents points du littoral. La seconde comprenait les aventuriers de toutes sortes qui venaient furtivement chercher fortune au *Chanaan* américain.

Tous ces éléments étaient absorbés par la population indigène et n'ont laissé que des vestiges très vagues dans les noms anciens d'aspect français : Lebron, Darfaint, Biffencourt, Godoy, Lafayette, d'Alincourt, Néry, etc..

L'immigration véritable des étrangers n'a commencé qu'à l'ouverture des ports ; celle des Français en particulier n'a débuté qu'après 1821, d'ailleurs d'une façon d'abord faible et ensuite plus intense.

Parcourons maintenant ces deux phases.

*
* *

Les Allemands affluèrent dès le premier Empire ; mais ils recherchèrent surtout les terres du Sud. Jusqu'à 1872 le Portugal fournissait les 2/3 des immigrants. Après cette date commencèrent à venir les Italiens. De la sorte sur les 1.150.000 personnes venues d'Europe entre 1808 et 1891, il n'y eut que 15.000 Français et 4.000 Belges.

En 1828 il y avait déjà 1.400 Français qui tenaient déjà de superbes maisons, tandis qu'on ne voyait que 700 Anglais. C'est du moins ce qu'affirme un voyageur anglais R. Walsch (*Notices of Brazil*, London, 1830, 2 vol.), qui remarque avec amertume, que les Portugais étaient plus amis des Français que les Anglais, leurs protecteurs.

*
* *

Chose curieuse, l'immigration plus intense n'a commencé qu'après les entraves créées par le gouvernement français, c'est-à-dire après 1870.

Voyons d'abord le bilan des gens venus.

Entre 1877 e 1892, durant l'espace de 15 ans, entrèrent au Brésil 7.169 Français. Voici dans quelle marche.

1877	383	1885	233
1878	183	1886	218
1879	264	1887	241
1880	240	1888	478
1881	194	1889	602
1882	249	1890	2.180
1883	152	1891	1.309
1884	243	Moyenne . .	478 par an

A la proclamation de la République, l'*Inspection des terres et de la colonisation* donnait les statistiques suivantes pour les années comprises entre 1855 et 1889 :

Étrangers entrés 790.376, ainsi répartis par nationalité :

289.699 Italiens.

260.073 Portugais.

49.952 Allemands.

25.444 Espagnols.

7.138 Autrichiens.

3.480 Français.

1.831 Belges.

On voit par cela que le plus grand nombre d'immigrants français vint en 1890 (2.180 personnes).

Durant les années d'après, les chiffres suivirent à peu près la même marche. Selon les recherches du consul allemand Seeger, il y avait au Brésil en 1901 environ 2.705.500 étrangers :

1.300.000 Italiens. ,

300.000 Portugais.

300.000 Allemands.

100.000 Espagnols.

80.000 Polonais.

10.000 Français.

5.000 Anglais.

500 Américains.

100.000 de différentes autres nationalités.

*
* *

Pourquoi, dira-t-on peut-être, le nombre des Français est resté stationnaire ? Il faut d'abord compter les morts. Il faut ensuite se rappeler que, selon les lois du pays, les fils des étrangers sont considérés brésiliens ; de la sorte l'afflux des étrangers forme des apports qui se dissolvent peu à peu dans la masse du pays.

Et pourquoi les Français ont-ils émigré si peu ?

D'abord il y avait des préjugés de part et d'autre ; on s'imaginait de loin que le Brésil était un pays fort malsain.

Il y eut ensuite des entraves plus positives encore. Par arrêté ministériel, le comte de Meaux recommanda aux préfets et commissaires des ports d'empêcher la sortie pour le Brésil (31 août 1875). Cette défense fut répétée dans les circulaires du 16 janvier 1886 et 18 janvier 1892.

La prohibition provoqua des récriminations. Le comte de Meaux alléguait « l'état déplorable des centres coloniaux au Brésil et les fréquents repatriements des émigrants ». Le vicomte d'Itajuba, dans sa note au ministre Decases chercha à réfuter ces plaintes, en déclarant que seulement 3 ou 4 Français étaient rentrés en France entre 1872 et 1876.

Enfin ceux qui étudient les lois de l'émigration, savent que celle-ci n'est possible, d'une façon spontanée et véritable, que seulement dans les pays qui sont frappés de trois fléaux : la misère économique, le trop-plein de la population, la persécution politique d'une fraction de la population.

Or la France n'a jamais été ni une pauvre Italie, ni une prolifique Allemagne, ni une barbare Turquie.

§ 2

Colonie Thérèse et autres

Les forêts séculaires du nouveau monde ont séduit de tout temps les esprits avides de liberté et d'aventures. De Bonplan, le savant compagnon de Humboldt, s'enthousiasma tellement de sa végétation luxuriante, qu'il refusa de quitter l'Amérique, après même que le tyran Francia lui eût rendu la liberté. Les fils du président Rivadavia (1780-1999), après avoir reçu l'instruction la plus solide dans les écoles de l'Europe, revinrent en Argentine ; ils y jetèrent leur costume de dandys ; ils montèrent à cheval, couverts d'un simple *poncho* et s'élançèrent dans les pampas. Combien d'autres Cincinnatus ne pourrions-nous pas citer, qui préférèrent l'air pur des bois aux miasmes des salons !

C'est encore l'amour de la forêt qui poussa un français venu en 1819, Mr. Taulois, à fonder une colonie, ou plutôt à se plonger dans une vie d'aventures qui aboutit à la création de la *Colonie Thérèse*, au Parana.

Français ! écoutez bien le récit des travaux herculéens, entrepris par deux de vos compatriotes, dont les noms mériteraient d'être gravés en lettres d'or dans l'histoire de votre pays.

Intelligence rare, instruction profonde et courage à toute épreuve : voilà ce qu'était M. Taulois. Il était taillé pour les grandes conquêtes ; il ne poursuivait ni fortune, ni célébrité.

Jeté par un naufrage sur les côtes de Santos, il s'était

cassé la jambe gauche. Accueilli noblement par les gens du pays, il n'y resta que juste le temps nécessaire pour guérir. Après un court séjour à Rio de Janeiro, il alla loger sa famille au milieu des bois de la province de Rio Grande do Sul.

Tous les siens devinrent ainsi des pionniers ; et c'est de cette pléiade que sortirent le gendre et le neveu de Mr. Taulois, le Dr. Faivre et Mr. Gustave Rumbelsperger, deux grands colonisateurs du Brésil.

Le Dr. Jean Maurice Faivre fut un habile médecin, qui parvint à avoir la plus riche clientèle de la capitale. Mais, ayant perdu sa jeune épouse, il quitta aussitôt le fracas des villes, pour pouvoir cacher sa douleur dans l'immensité des bois.

Le campagnard du Brésil, le *tabaréo*, a l'habitude de dire naïvement : « Dieu est grand ! Mais la forêt l'est encore plus » !

Faivre jeta en 1847 les fondements d'une colonie sur les bords de l'Ivahy, presque sur les confins du Paraguay et de la province de Matto-Grosso, sous les auspices de D. Theraza Christina, impératrice du Brésil.

Aidé de quelques travailleurs venus de France, il commença les abatis et même la construction des routes.

Mais, que pouvait-il attendre des ressources minimales dont il disposait ? Certes, l'entreprise audacieuse aurait échoué, si l'Impératrice n'était venue en aide au grand travailleur.

Telle fut l'origine de la *Colonie Thérèse*.

Faivre venait de vaincre ; mais la victoire devait lui coûter encore bien des fatigues et des déboires. Les indiens de Guapava s'étaient alliés aussitôt aux colons ; mais les féroces *Botocudos*, eux, causèrent de grands préjudices, tant qu'on ne réussit pas à les dompter. Le spectacle le plus navrant pour le

hardi médecin fut de voir la majorité de ses compatriotes l'abandonner : de la sorte, en 1858 la colonie ne comptait plus que 25 Français sur les 252 habitants.

En tout cas l'œuvre était fondée ; et elle était assez prospère. Le gouvernement impérial prit l'établissement sous son égide. Par le décret du 2 Avril 1859, il désigna Mr. Gustave Rumbelsperger pour diriger la colonie : le choix en fut magnifique ; car c'était un neveu de Mr. Taulois, son fac-simile parfait au physique et au moral. Le nouveau chef se montra digne de ses parents. ⁽¹⁾

Voilà l'histoire de la fondation de *Thérèseville*. Le Cigne de Mantoue a écrit l'Enéide : un Français du Brésil devrait un composer la *Thérésiade*.

*
* * *

Au mois de juin 1852 fut installée par Charles Perret Gentil, et sans aucune aide des pouvoirs, la colonie Superaguy, dans le municpe de Guarakessaba (Parana) ; sa population commença avec 10 familles suisses, 5 françaises et 2 allemandes.

En 1861 Pierre Guiguon, marchand de pianos à Rio avait présenté au gouvernement impérial un projet de colonisation du Parana ; son entreprise resta infructueuse, parce qu'il n'obtint pas l'appui qu'il sollicitait.

Dans la colonie de l'Assunguy, où se trouve aujourd'hui la ville de Serro Azul à 18 lieues de Curitiba, s'établirent

(1) Rumbelsperger, dont le nom a parfois été écrit Rumbelsberger, avait étudié à Châlons. Il fut chargé de la carte de la province de Rio de Janeiro. Dans ses explorations près du fleuve Ivalhy en 1864, il a découvert la tribu des indiens *tougas*.

beaucoup d'étrangers sur les bords du fleuve *Ribeira de Iguape*. Là, de 1872 à 1877, vinrent se fixer environ 600 Français. A cause des difficultés de communication, beaucoup de colons se retirèrent pour la France ou l'Argentine.

Les restants laissèrent des descendants qui se sont noyés de la masse des *caboclos* de la région.

*
* * *

La colonie algérienne.

Elle fut fondée en 1869 à 4 kilomètres de Curitiba par 39 Français, presque tous algériens ; elle ne prospéra pas parcequ'elle choisit de terres ingrates.

Voici comment en parle Pierre Denis (p. 211) : « Ils arrivèrent en 1868 et 1869 au nombre d'une centaine, et se fixèrent aux environs de Curitiba, où on leur distribua des lots. Ces algériens donnèrent paraît-il, aux autorités de graves soucis ; ils étaient mécontents ; les réclamations foisonnaient. Deux surtout, Louis Huet et Edouard Imbert, étaient intraitables.

Les rapports des présidents de la province donnent à leurs discussions avec le gouvernement l'importance d'affaires d'État. Le détail en est souvent piquant ; on y reconnaît le caractère de notre race, éprise de droit et souvent de chicane. D'imagination juridique fertile, Huet n'inventait-il pas, pour obtenir deux lots au lieu d'un seul, de prétendre qu'il était séparé de biens d'avec sa femme, et que sa femme avait droit, par conséquent à une concession particulière.

Les Algériens furent au Parana les premiers viticulteurs ; mais, soit que les terres fussent mauvaises, ou les cultivateurs inhabiles, la colonie algérienne ne prospéra pas.

Un petit nombre de lots restent aujourd'hui entre les mains des descendants des colons primitifs ».

*
* *

Il y aurait lieu de dire un mot sur une curieuse tentative de colonie communiste française, faite par une quarantaine de jeunes gens dans l'État de Minas Geraes. Ces utopistes furent décimés par les maladies.

La « Jewish Colonisation Association », dont le siège est à Paris et qui, sous les ordres du philanthrope baron de Hirsch a installé des colonies juives en Argentine, a aussi fait une tentative dans l'État de *Rio Grande do Sul*.

Des commissions virent étudier les terres en 1900 et 1902. Le dr. Lapine choisit comme emplacement l'endroit appelé *Pinhal* à 25 kilomètres de *Santa Maria*. L'ingénieur Maurice Abravanelli établit la colonie Philipppson.

Il est difficile de dire quelle est la part française dans ces colonies juives.

§ 3

Visiteurs illustres

En dehors des immigrants venus se domicilier au Brésil, un nombre considérable de voyageurs le visitent tous les ans, plus ou moins rapidement.

Des gens de toutes sortes, partis de France, font des tournées ici : savants de toutes branches, qui veulent connaître le pays ; commis, qui cherchent à placer ou à débiter des marchandises ; propagandistes de toute couleur, qui lancent leurs

nouveautés ; artistes de théâtre et virtuoses, en quête de gloire et d'espèces sonnantes ; voire aventuriers et escrocs, voire *filles honnêtes*, qui se disent invariablement «françaises», elles aussi. . . Il ne nous est pas possible de dresser ici la liste de tous les hommes illustres qui sont venus prendre contact avec ce gros morceau de l'Amérique du Sud.

Nous nous en tiendrons surtout aux derniers temps, afin de montrer qu'il se fait un travail systématique de rapprochement entre les deux pays.

*
* * *

Jean de Léry, malgré son style puritain, a été appelé le *Montagne des voyageurs*. Il a laissé de naïfs récits sur les mœurs des *Tupinambas* ⁽¹⁾.

Le Père Claude d'Abville retourna du Maranhão émerveillé de tout ce qu'il avait vu. Savourez seulement ce petit fragment de son récit :

«La Sainte écriture fait grand estat de la beauté du paradis terrestre, particulièrement à cause d'un fleuve qui surtout d'ice-lui, arroustant ce lieu de volupté. Je me contenterai de remarquer icy que ce pays du Brésil est merveilleusement embelly de plusieurs grands fleuves et rivières. . . Ces belles rivières tempèrent tellement l'air, et attrempent si bien toute la terre du Brésil, qu'elle est continuellement et en tout temps verte et florissante» .

⁽¹⁾ Jean de Léry ou Léri (1534-1661) était étudiant de théologie à Genève, quand y arrivèrent des lettres de Villegaignon. Il partit de Honfleur le 19 novembre 1556. Il a écrit un ouvrage, souvent ré-édité : *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil*, La Rochelle, 1578, in-8°.

J. J. E. Le Roy vint en 1835 comme secrétaire de consulat.

*
* *

Rio Branco, le baron chancelier aux vues larges, cherchait par tous les moyens à attirer la curiosité des célébrités d'Europe et surtout de la France. « Il faut qu'on sache là-bas que notre pays n'est pas une vulgaire terre de serpents ; il faut qu'on sache notre progrès et notre civilisation ».

Et les grands hommes commencèrent à venir et avec d'autant plus de plaisir que les Brésiliens prévenants et hospitaliers comme des arabes, se faisaient un devoir de choyer de si illustres hôtes.

Le *Corcovado* et autres beautés de Rio de Janeiro ont été visitées par beaucoup de célébrités de France : d'Orbigny, Arago, Freycinet, De la Salle, Demarsay, Ladoux, Marmol, etc.

Nous allons donner maintenant quelques détails sur les hôtes les plus illustres.

Henri Turot vint en 1907 et laissa une magnifique impression. « Nous avons besoin de propagande, écrivait V. Sobrinho, comme celle que nous fait aimablement Mr. Henri Turot, homme qui devra être désormais considéré comme un idole par les Brésiliens » (*Almanaque Brasileiro*, 1908, p. 316).

Dans *Le Journal*, en effet, Turot, publia une série d'articles, où il vantait le Brésil. Dans l'un d'eux, intitulé *Influence française au Brésil*, l'auteur racontait la surprise qu'il expérimenta le jour de son arrivée au Brésil. Il assista au spectacle d'adieu de Suzane Desprès ; le public écoutait les vers de Ra-

cine des « Phèdre » et soulignait les passages les plus délicats du « Poil de Carotte » de Jules Renard, comme si on se trouvait dans une ville de France !

Le grand savant Charles Richet vint à peu près à la même époque.

Paul Doumer débarqua le 1^{er} Septembre 1908 et passa ici au Brésil près d'un mois, qu'il consacra aux conférences, pour lesquelles il avait été invité. Ce qu'il pensait au sujet du Brésil, il le manifesta devant la *Société Royale de Géographie d'Anvers* :

« Le Brésil s'est agrandi sans guerre avec les puissances, contre lesquelles il aurait du reste, peine à se défendre. C'étaient la France, l'Angleterre, l'Argentine, la Bolivie ; et chaque fois le Brésil a demandé un jugement arbitral. A-t-il eu de meilleurs avocats que ses adversaires ? Il faut le supposer, car il a gagné tous ses procès ; dans ce qu'on appelle les « contestés brésiliens », nous avons été successivement battus, tous, devant le tribunal constitué de commun accord. »

Nous n'insistons pas sur les passages de Jaurès et d'Anatole France. S. Pozzi, le grand gynécologue, accompagné de son secrétaire le Dr. Bacchy, vint en 1910 en mission du gouvernement de la République.

En Octobre 1908 passa ici le « Pourquoi pas ? », sous les ordres de J. Charcot, fils du célèbre chirurgien et audacieux voyageur qui se dirigeait vers le Pôle Sud : il fut bien accueilli par feu le consul intérimaire Eugène Charlat.

En Septembre 1910 ce fut Clémenceau lui-même qui vint, non sans inquiéter les centres ecclésiastiques, qui organisèrent des conférences pour riposter à celles du grand homme d'État.

Au banquet que le 10 Octobre la colonie française lui offrit à l'« Assyrio », avec la présence du chargé d'affaires

Gaillard Lacombe, M. A. Petit fut chargé du discours officiel.

On raconte que le « Tigre » fut émerveillé de la Tijuca à Rio. A São Paulo, il fut salué par M. Ferdinand Pierre, directeur de la Banque de Crédit Agricole et Hypothécaire. Il répondit alors : « Quand je descendis à Rio j'eus une nouvelle satisfaction ; je me trouvai sur la terre d'un pays vraiment ami de la France, et maintenant à São Paulo, je puis dire que je suis chez moi. » Et il retourna à bord du « Principe Umberto ». (1)

*
* *

Durant la grande guerre, qui vient de s'achever par la destruction de l'empire prussien et le balayage de la peste turque, les missions officielles ou particulières n'ont cessé de se succéder.

En 1915 ce fut Pierre Baudin qui revint. Le vieux père conscrit connaissait assurément le Brésil, depuis sa visite de 1910 ; mais il était venu un peu tôt cette fois. Les germanophiles pullulaient ; le Brésil n'était pas encore mûr pour la guerre. D'un autre côté la déplorable situation financière du pays le porta à user d'un langage un peu trop franc. Voilà pourquoi son passage laissa quelques amertumes au palais de l'ex-président Wenceslau Braz. Gardez-vous toutefois de croire que le sénateur de l'Aine était un maladroit. Car lors de son premier passage (1910), quand il revenait de son ambassade aux fêtes du Centenaire de l'Argentine, il fut comblé d'honneurs : à S. Paulo, à la visite de la Vidraria Santa Marina, il y fut

(1) G. Clémenceau : *Notes de voyage dans l'Amérique du Sud*, Paris, 1912.

salué par un fort groupe de travailleurs français. Au banquet de la colonie, à la Rotisserie, en réponse au discours de M. Léser, il prononça cette belle phrase :

« Les Brésiliens connaissent bien les Français et savent toucher leur corde sensible. »

En cette même année 1917 nous avons eu deux messagers de l'intelligence française.

M. de Lapradelle de l'université de Paris, est venu étudier l'état de l'enseignement au Brésil. Après avoir visité différentes écoles secondaires et supérieures, il souleva l'idée de la fondation d'un Lycée Français à S. Paulo.

C'est cette même question de l'enseignement qui a toujours préoccupé le savant aliéniste Mr. Georges Dumas ; connaissant déjà le Brésil par ses différentes séjours, le grand médecin a exercé une profonde influence alors de son passage en 1917.

*
* * *

L'enthousiasme que naguère les Brésiliens ressentent à recevoir les grands hommes, a fait place dernièrement dans certains milieux, à une certaine méfiance systématique et au scepticisme. Bien des gens chatouilleux se plaignent des opinions de tel ou tel visiteur français. Et cette doléance paraît assez ancienne, puisque nous la retrouvons chez Gustave Aimard déjà en 1888 :

« Les journaux brésiliens se plaignent avec raison d'un certain individu dont je ne veux pas même écrire le nom.

Cet homme, accueilli et choyé par la presse brésilienne, ne trouva rien de mieux, pour prouver sa reconnaissance au pays où il avait reçu l'hospitalité sans limites, que d'écrire des

lettres et des pamphlets odieux contre les femmes et les institutions du Brésil, qu'il ne connaissait pas et que, par conséquent, il n'était pas en mesure de critiquer » (*Le Brésil Nouveau*, p. 66).

Sur cette question, il faut bien s'entendre, tout de même. Celui qui voyage *sponte sua* et à ses frais, ne peut être obligé ni à se taire, ni à cacher ses impressions. Ces impressions peuvent être bonnes ou mauvaises ; on n'impose ni l'amour, ni la confiance, ni les opinions. On ne gagne rien, d'ailleurs, à être si pointilleux. Le cas est bien différent pour ceux qui acceptent une invitation officielle ou une hospitalité généreuse : c'est bien malhonnête de mordre ceux qui vous reçoivent si aimablement.

Soyons donc toujours courtois envers nos amis !

CHAPITRE IX

LA COLONIE FRANÇAISE

LES FRANÇAIS À RIO. — À S. PAULO. — DANS LES AUTRES
ÉTATS. — LES JOURNAUX FRANÇAIS. — LES SOCIÉTÉS. —
CHARLES RIBEYROLLES.

§ 1

Les français à Rio : quelques gestes

C'est par des actes nobles qu'une colonie peut s'imposer aux yeux des indigènes et des étrangers.

Si nous parcourions les annales de cette ville « reine de Guanabara », nous verrions que les Français ont toujours donné des preuves exubérantes de leur vie saine et sereine, et qu'ils ont sans cesse brigué l'estime des Brésiliens.

Narrer tout ce que les anciens ont fait, citer même toutes leurs manifestations collectives, serait chose impossible.

Nous allons donc glaner, et à vol d'oiseau, les meilleurs des épis qui ont échappé à la faux de l'oubli.

Mnémosyne, aidez-nous !

*
* *

C'était le 4 novembre 1827, jour de sa Majesté le Roi de France, Louis XVIII. Il y eut grand festin et soirée de gala chez

M. de Gestas, le chargé d'affaires. Le commandant des forces navales françaises au mouillage n'y manqua point. Mais que célébra-t-on au juste ? Les devins eux-mêmes ne le pourraient pas dire : ce ne fut certes ni la naissance du prince régnant (le 16 novembre), ni ses deux intrônisations (le 6 avril et le 8 juillet), ni même son sacre, puisque Louis XVIII et Louis Philippe furent les seuls rois qui se passèrent de cette cérémonie.

Onze ans plus tard débarqua, en mission spéciale, le prince de Joinville. Il fut l'hôte d'honneur de la capitale durant presque sept semaines ; il partit le 23 février sur le vaisseau *L'Hercule*, protégé par la corvette *La Favorite*. À la réception officielle, le porte-voix de la colonie lui débita une élégante adresse, dont nous détachons le brin suivant :

« . . . Mon cœur servira d'écho pour répéter les expressions d'amour et de fidélité de tous ceux de vos sujets, que des circonstances diverses obligèrent à chercher un asile sur cette terre de Santa Cruz, sur cette terre heureuse, où un Prince encore enfant et un gouvernement hospitalier semblent nous faire oublier l'espace qui nous sépare de notre chère Paris. »

Le prince de Joinville se fiança avec une princesse brésilienne,

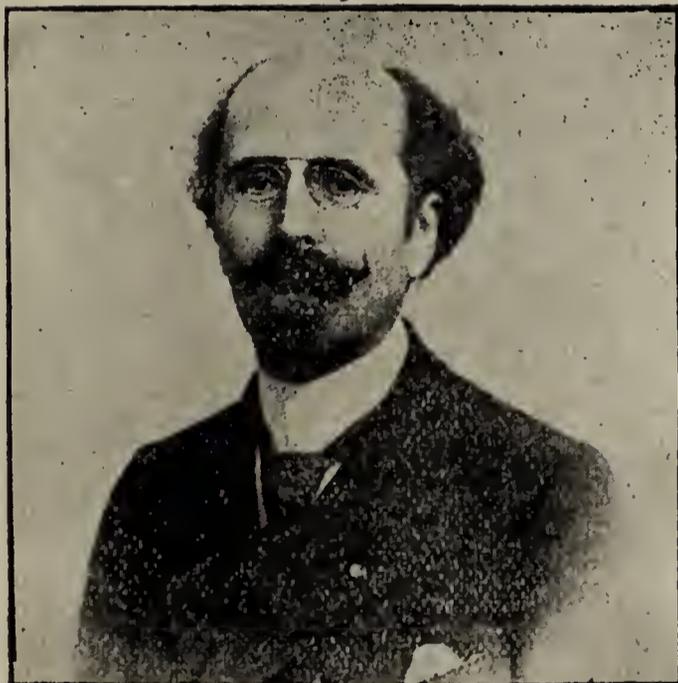
*
* *

Venons maintenant à la seconde moitié du XIX siècle. Durant la campagne du Paraguay (1864-1870), Pedro II se vit obligé de faire appel à la bonne volonté des étrangers pour garnir les rangs par trop clairsemés de la milice citadine. Les curieux détails de ce qui se passa alors, il les faudrait entendre de la bouche de M. Auguste Petit, dont la mémoire fidèle est comme la châsse des traditions de la colonie. Les



Mr. Coatalem

Directeur des *Chargeurs Réunis*



Mr. Auguste Petit,

doyen de la colonie française à Rio de Janeiro

jeunes français se prêtèrent de bon cœur à ce coups de main. On avait même un plaisir particulier à monter la garde devant les édifices publics. Les familles choyaient ces soldats improvisés ; et ces brigadiers privilégiés se trouvaient dédommagés de leurs chétifs sacrifices par les charmants sourires de belles demoiselles.

Nous voici bientôt en 1885 : souscription pour le tombeau du docteur Louis Couty, qui fut très estimé des Brésiliens.

Encore dans la même année, mort de Victor Hugo. On télégraphia au gouvernement de Paris : «La colonie française de Rio de Janeiro exprime à la Patrie sa plus vive et plus profonde douleur pour la perte irréparable de son plus grand génie, Victor Hugo.»

Et que ne firent donc pas les Français à l'avènement de la République au Brésil ? Ils offrirent le 8 décembre 1889, au *Polytheama Fluminense*, une manifestation grandiose aux membres du Gouvernement provisoire, Ceux-ci y furent reçus par M. Blondel, chargé d'affaires.

Au sommet du grand arc d'ouverture de la scène, un immense écusson représentait les deux drapeaux avec deux mains qui s'étraignaient. En 1896, les quatre sociétés françaises envoyèrent aux tzars de Russie un télégramme de félicitations à l'occasion de leur sacre ; leurs Majestés moscovites leur répondirent.

Il ne faudrait pas oublier de rappeler que la première kermesse au Brésil fut donnée par la «Société de Bienfaisance» à la fameuse *Guarda Velha*. Ce fut un plein succès. Il y avait des distractions pour tous les goûts. La fête rapporta net près de douze *contos*. On raconte que c'est à cette occasion, à la descente d'un tramway, que feu le journaliste Charles Morel se brisa une jambe.

Et que dire alors des fêtes du 14 juillet ?

Elles étaient toujours préparées avec un véritable amour filial.

Les anciens de la colonie seraient certainement heureux de revoir certains noms et certaines dates. Nous pourrions, par exemple, énumérer les Français qui se réunirent à la séance préparatoire du théâtre *Santa Anna* : Berr, Henri Baumann, A. Nachon, Clément Lejeune (le père de Mme Moitrel), G. Haas, Pierre Estoueigt, Tramu, Delforge, Lachaux, Henry Lévy, Rouchon, E. Bazin, Géraud, Fritz, Berson, Léon Derénusson, Albert Lacurtes Ant. Bonniard, Deleau, Bouchaud, Paul Villon, Ch. Spitz, Farrouch, Menuisier, Fernand Dreyfus, Arthur Marie, Gambaro, Grandmasson, François Hallier, Barthel, Besnard, etc.

Ici nous devons saluer M. Auguste Petit, doyen de la Colonie de Rio : animé du plus pur patriotisme, depuis longtemps il est l'âme de toutes manifestations françaises.

On dit que le 14 Juillet des deux premières années de la République excéda tout ce qu'on avait vu jusqu'alors. En 1890 le maréchal Deodoro lui-même y assista. L'année suivante, ce fut le tour de Floriano Peixoto. Le *Maréchal de fer* fut ce jour là au *Cassino Fluminense* (aujourd'hui le *Club dos Diarios*) avec son état-major.

Là un grand tableau représentait la France assise entre le Droit et la Justice ; tout était orné de plantes exotiques, données par M. Glaziou (alors directeur des jardins publiques). Le parterre était littéralement bondé d'officiers,

Aussitôt que le chœur de M. Auguste Petit commença la marche *France ! France ! Dieu protège la France !* tous les

invités se levèrent comme un seul homme et applaudirent frénétiquement la France.

§ 2

A São Paulo

La colonie française de S. Paulo se compose actuellement d'environ 100 membres. On y voyait cependant 1.000 Français en 1890 et 2.000 en 1895, chose qui ne doit pas nous ébahir, puisque la même progression *en raison inverse du carré... des temps* s'est passée à Rio! ..

Mais, c'est le cas de le répéter, *non numerantur sed ponderantur*.

Le petit noyau français de S. Paulo est un exemple de vitalité et d'activité ; il occupe d'ailleurs le second rang parmi les ruches françaises du Brésil. Et si, historiquement, la colonie de la capitale fédérale, est la mère de toutes les autres, la *pauliste* a droit au titre de fille aînée.

Nous y pouvons signaler trois associations : la *Société Française de Bienfaisance 14 Juillet* (*) dont le président est Mr. Grumbach Lazare ; le *Comité Consultatif du Commerce et Défense des Intérêts Français*, dirigé par M. Pierre Ferdinand ; le *Cercle Français*, présidé par Mr. Théodore Bloch.

C'est à S. Paulo que se publie le vaillant *Messenger de S. Paulo*. Il y a aussi des maisons de commerce assez impor-

(*) Cette société existait déjà en 1884. A cette date ses directeurs étaient : Achille Schwob, Félix Bloch, Léonard Marquet, Isidore Arace, Jules Bloch, Joseph Duchein.

L'*Almanach de S. Paulo* de 1886 signale le *Club Amical Victor Hugo* dont le président était Pierre Schmidt.

lantes. Nous ne devons pas y oublier la mission militaire française qui a instruit la police de l'État.

M. E. Bourroul, qui a joué un grand rôle comme avocat et catholique à S. Paulo, était originaire de Nice.

Il y aurait beaucoup à écrire sur l'organisation de la police de l'État. Nous signalerons le *Carrousel* du 14 juillet 1910, organisé par le chef de la Mission Militaire, Gatilet.

Dans le commerce il y a plusieurs noms qui méritent d'être cités : Jean Aumaître, Jacques Arié, G. Bertholet, A. Blum, A. Bourdelot, Louis Frélin, J. Isnard, E. Israel, Herman Lévy, H. Metzger, Soulas & C, Maurice Weill, Aron Frères, Delphin Gastau, etc.

La fondation d'une *Chambre de Commerce* fut discutée en juillet 1903 dans une réunion de commerçants français, présidée par L. Grumbach.

A Campinas la colonie est peu nombreuse. En dehors des religieuses, il n'y a que quelques familles : Gérin, Villac, Meiller, Vizioz, Genoud, Boucaud. Il y a une librairie, celle de Genoud et l'*Hôtel de l'Europe* de Mme. Villac.

L'*Institut Agronomique* de Campinas y a été confié à M. Arthaud Berthet, dont le collaborateur est M. A. Perrier.

Après la guerre de 70, les Français de Campinas firent un beau geste dans la protestation qu'ils dirigèrent au consul général de France à Rio, Mr. A. du Courthiel. La voici;

«Campinas, le 20 Avril 1871

«Monsieur le Consul général de France à Rio de Janeiro.

«Monsieur. les soussignés, demeurant à Campinas, province de S. Paulo, Brésil, viennent protester énergiquement
« contre l'annexion de l'Alsace et une partie de la Lorraine à

« l'Allemagne et prétendent toujours garder leurs droits de Français, quoiqu'étant de ces deux provinces. Veuillez, Mr. le Consul, faire droit à cette protestation et la faire parvenir à qui de droit ».

La protestation était signée par : Léon Hertz, Lazare Abraham, Charles G. Jules, Henri Gris, Bernard Brenn, Salomon Khan, Raphael Lévy, Adolphe Connerate, Raphael Weill, Alphonse Lévy, Joseph Gérin, Lacomte, Jean Barrère, Jacob Franz. (*).

A cette protestation répondirent, le 20 mai, MM. G. Willeroy et Charles Builly, présidents du «Comité Directeur» . . . «Nos compatriotes ont fait un acte louable et patriotique en protestant publiquement contre cet abus de la force. . .»

§ 3

Dans les autres Etats du Brésil

Dans l'Etat de Rio de Janeiro, il n'y a que deux nucléoles à citer. A Campos et banlieue il y a quelques familles, deux usines à sucre, appartenant à une société dont le siège est à Paris, et une autre montée plus récemment par Mr. Victor Sence : voilà tout le bilan des entreprises. Durant plus de quarante ans, feu Mr. Clovis Arrault y dirigea une école de dessin.

A Nictheroy il y a un collège, celui de Mr. Charles Charnaux la teinturerie ; de Mr. Galbois ; l'asile *Santa Leopoldina*, confié aux soins des sœurs de Charité françaises.

Dans les autres villes de «l'Etat fluvial», ce ne sont que

(*) L'*Estado de São Paulo* du 20 Avril 1871 a publié cette protestation.

des *rari nantes* : le curé de Macahé, l'abbé Masson ; l'excellent collègue *Santa Izabel* des sœurs de Charité à Pétropolis, etc.

A Cabo Frio Mr. Palmer imprima un grand essor aux salines et ouvrit le chenal de la *Lagoa Araruama* ; son fils est aujourd'hui un des magnats de la région : car à l'intérieur, les chefs politiques sont de véritables roitelets et des grands seigneurs féodaux.

*
* *

Au dire de l'intelligent colonel Mindello, tous les bijoutiers de Parahyba do Norte étaient français autrefois. C'est ainsi que la maison Norat remonte à un ancien orfèvre, venu de Paris, et dont le nom se rattache à la pension Norat de Paris, où les Brésiliens de passage vont retrouver les plats exotiques et épicés de leur pays, que les étrangers eux-mêmes finissent par trouver succulents : viande sèche, invariables haricots noirs, farine de manioc que les nouveaux venus prennent pour de la sciure de bois, *vatapa* de Bahia brèvement arrosé de piment, pâtés et compotes de fruits tropicaux, délicieux *canjica* de maïs, plats à l'huile cathartique de palme, etc.

Actuellement les Français brillent à Parahyba par leur absence : le travail de l'agent consulaire, Mr. Albert Cerf, ne doit pas être exténuant ! . . .

*
* *

A Manaus l'élément français semblait destiné à croître à partir de 1912 ; mais après l'appel sous le drapeau, il a été réduit à 12 hommes seulement. Aucune œuvre à signaler. Des trois seules maisons de commerce, celle de *De Lagottellerie et*

Cie., a été entravée par la guerre ; celle de *Rouaix et Cie.*, a été détruite par un incendie en 1914 et réduite à un simple bureau ; seule fonctionne encore celle de *G. Fradelizi*.

*
* *

Dans l'État de l'Espirito Santo la citation des noms ne va pas nous essouffler : deux curés, quelques colons, quelques religieuses et Mr. Maurice Lotar. Toutefois nous y trouvons trois fortes entreprises : la *Banque Hypothécaire et Agricole de l'Etat* (59 millions de capital), qui a puissamment contribué au développement de la région et dont le président est Mr. Maurice Lotar ; la *Compagnie Victoria à Diamantina*, avec plus de 100 millions de capitaux français en obligations ; la *Société Forestière et Industrielle de São Matheus* (3 millions), qui possède une immense propriété ayant 50 kilomètres de rives du Rio Doce sur 30 kilomètres de fond. et qui a, en outre, la concession du Chemin de fer du Rio Doce, à São Matheus, à travers des régions encore inexplorées.

*
* *

Minas Geraes. Quelques gouttes homéopathiques de choses françaises dans le plus peuplé des États du Brésil, Sauf les collèges des religieuses, tout y est maigre pour la France, inclusivement le commerce. Mr. Fr. Briffault possède à Bello Horizonte le *Banco Italo-Mineiro*, une maison de change. De grands capitaux français se trouvent aussi engagés dans le *Banco Hypothecario e Agricola de Minas Geraes*, dont M. M. Léon Gautherin et Paul Lavaquery sont respectivement le gérant et le trésorier.

En dehors des collèges et des asiles de religieuses, la liste des noms est bien mince : M. Sicard (Tres Corações), ingénieur de la Rêde Sul-Mineira ; Mr. Objoie, professeur à l'Institut Electro-technique de Itajuba ; l'aumonier des dominicaines à Poços de Caldas, etc..

L'*Almanaque Brasileiro* de 1906 a publié le portrait et la vie d'un certain Dr. Martinot, qui a laissé, dans l'Etat de Minas, des traditions curieuses sur sa vie dans les forêts. Ce chercheur se trouvait à Poaia en 1870 ; il vendit alors tous ses biens et envoya tout l'argent ainsi ramassé à sa mère.

*
* * *

Goyaz est peut-être l'Etat le moins visité par la France. C'est la colonie cadette. Sur un immense territoire une fois et demie aussi grand que la France, on ne peut citer que quelques ouvriers : ainsi, dit-on, deux français travaillent dans les mines de Cafundo, près de S. José dos Tocantins.

Dans l'Etat de Piauhy il n'y a actuellement que cinq Français ; il n'y a aucune œuvre française, aucune congrégation religieuse.

A Santa Catharina de même on ne trouve qu'une douzaine de Français qui s'y égarèrent. Il faut toutefois signaler dans cet Etat une famille d'origine française, à laquelle appartient le dr. José Boiteux, homme d'érudition, patriote sincère et caractère magnifique.

Dans l'Alagoas se trouvent une quarantaine de Français.

Comme œuvres françaises, il n'existe que deux établissements d'instruction : l'un dirigé par les Frères Maristes, l'autre par les sœurs du S. Sacrement. Ces deux établissements sont

très appréciés par l'élite des familles et jouissent d'une très grande estime.

Une autre entreprise française est une importante usine de sucre, dirigée par M. Félix Vandesmet. Cette Usine est située à Atalaia.

M. Gustave Vandesmet a entrepris l'installation d'une usine plus récente à Cajueiro.

*
* *

Au Céara (*) il y a certains détails historiques à signaler. Jean Serraine y fut chargé par le gouvernement de quelques travaux du port ; il contruisit le réservoir d'eau du Pajehu.

Le médecin Pierre F. Theberge arriva au Brésil en 1837 et mourut à Ico en 1864. Il a écrit un drame sur *l'Inquisition*, une *Histoire du Céara* (éditée ensuite par son fils ingénieur Henri en 1895), des études sur la flore de la région ; il a aussi levé la carte chorographique de l'État.

Le médecin Mallet, mort à Aracaty en 1856, y a laissé des traditions de charité et de science ; il fut enterré dans l'église paroissiale.

Pierre Floret Berthot vint par contrat pour les travaux du port de Fortaleza (1858). L'ingénieur Gaune vint à Fortaleza en 1867.

Actuellement il y a trois maisons commerciales importantes : Boris Frères & Cie se sont établis en 1871 ; leur éta-

(*) Pour ce qui concerne le Céara, nous avons puisé beaucoup de renseignements historiques dans l'ouvrage sur les étrangers au Céara écrit par le baron de Studart, l'érudit le plus compétent de cet État.

blissement est très connu et les propriétaires jouissent de grande influence.

Les maisons Gradoolk et Benoit Lévy s'occupent d'exportations. Les maisons Edmond Lévy et Reishoffer sont alsaciennes.

Les Lazaristes y dirigent le séminaire; les sœurs de charité y ont trois œuvres: le collège de l'*Immaculée Conception*, la *Santa Casa*, un hospice d'aliénés à Porongaba.

*
* *

Le 14 juillet 1882 les Français de Rio Grande do Sul fondèrent la *Société de Secours Mutuels*.

L'abbé Gay, chanoine venu de Paris, fut curé durant 35 ans dans cet État, où il laissa des traditions et des rejets . . .

Il écrivit en portugais l'*Histoire de la République jésuitique du Paraguay; Notice sur l'invasion des frontières de la province de Rio Grande do Sul par les troupes du Paraguay*.

*
* *

L'élément français au Parana est actuellement très réduit par suite du rachat du Chemin de fer en 1904 (ex-Cie. Française des Chemins de Fer Brésiliens) (*), par l'affermage

(*) La concession primitive du chemin de fer de Paranagua à Curitiba avait été faite à un français, Pierre Aloys. La concession fut transférée ensuite à la *Compagnie de Chemins de Fer Brésiliens*, qui fit les travaux avec des capitaux français et belges, et explora la ligne durant plus de 20 ans.

Les directeurs français du chemin de fer furent: Henri Deslandes, Paul David, Beaufort, Cerjat.

du réseau à la São Paulo-Rio Grande en 1911 et surtout par les sentiments peu français de presque tous les Directeurs de cette compagnie. Petit à petit les Français ont été remplacés, de telle sorte que la Colonie Française du Parana, assez nombreuse il y a quelques années, ne compte plus à l'heure actuelle que 200 membres environ.

En dehors de la S. Paulo-Rio Grande et du Chemin de Fer du Parana, absorbés aujourd'hui par la «Brazil Railway», il n'existe plus comme entreprise française importante au Parana que la «South Brazilian Railway C. Ltd.» (tramways électriques, éclairage et force au capital de 27.500.000 fr.). — Les maisons religieuses ont une certaine importance au Parana.

Les sœurs de Sion y possèdent un internat et external pour jeunes filles.

Les sœurs de St. Joseph, qui possèdent un grand établissement avec internat, external et orphelinat, dirigent les hôpitaux de Curitiba, Paranaguá, Ponta Grossa, Lapa et Castro, ainsi que l'hospice des aliénés. (1)

*
* *

Terminons par l'Etat de Pernambuco, l'un des plus riches en traditions françaises. (2)

(1) «Lorsqu'une compagnie française eut entrepris la construction de la première voie ferrée du Parana, et organisé son service, les Français qui se trouvaient dans le pays se groupèrent autour d'elle, comme autour d'une puissante protectrice. A plus d'une garre on entend encore parler français; mais l'élément français a presque complètement disparu de la population rurale.»

(Pierre Denis, p. 211).

(2) Nous devons beaucoup de renseignements au savant Mario Mello, de l'*Instituto Archeologico* de Pernambuco et au professeur Carlos Portocarrero, le traducteur du *Cyrano de Bergerac*.

L. F. Tollenare arriva à Recife en novembre 1816. Durant ses loisirs il écrivait ses *Notes Dominicales*, qui sont une source précieuse pour l'histoire locale. (*)

Le médecin Mavignier vint après 1828 et étudia la flore de l'Etat.

L. L. Vauthier construisit l'ancien théâtre *Santa Isabel*, incendié en 1850 et étudia le port en 1845.

L'ingénieur Boyer vint étudier le port en 1832 et W. Martineau en 1860.

Emmanuel Liais publia une étude sur le port de Recife et sur la géologie de la ville en 1861. Il fonda l'Observatoire Astronomique d'Olinda.

Le géologue Dombre y périt de fièvre jaune en 1876.

L. Lombard explora le *sertão* pernambucain et découvrit les mines de salitre de Buique.

Victor Fournier élaborait un projet pour les travaux du port; il y a travaillé entre 1870 et 1880.

Gadault y fut professeur de dessin, comme pourrait encore nous le narrer un sien disciple, M. Bianor de Medeiros.

Le *Brasil Agricola* (revue) est aussi de fondation française.

M. Henri Millet vécut environ cinquante ans à Recife. Il publia, entre autres travaux, *Le Brésil pendant la guerre du Paraguay* (Recife, 1877).

Il mourut écrasé sous les roues d'une locomotive.

Emile Beringer, avec des documents pris aux archives

(*) Tollenare assista à la révolution de 1817. Ses notes, conservées à la Bibliothèque Sainte Geneviève à Paris, ont été publiées dans la *Revista do Instituto Archeologico* de Pernambouc vol. XX, n. 61.

La traduction de ce travail a été publiée dans la même revue n. 61.

de la Haye, fit un étude sur Pernambuco aux temps des Hollandais.

Nous avons encore les noms suivants : Destibeaux, Edmond Bartissol, Georges Béraud, Barrans, etc..

§ 4

Les journaux français

Les Français au Brésil forment une parcelle détachée de la mère patrie et transplantée sous l'Etoile du Sud. Voilà pourquoi leurs véritables intérêts exigent des organes de publicité spéciaux, qui sachent adapter l'idéal français aux choses du pays.

C'est de ce besoin bien naturel que sont nés les différents journaux qui ont surgi au sein de la colonie, et dont beaucoup n'ont eu qu'une existence bien éphémère.

Ephémères, ils le furent presque tous ; car ils ne représentaient que des efforts individuels et des intérêts du moment.

Soulevons donc le voile du passé et lisons le noms de toutes ces feuilles, qui furent comme des hommages rendus à la langue de Racine dans le Nouveau Monde.

*
* *

A l'instar d'un avant-coureur, *L'Indépendant* sortit, le premier, de la plume de P. Plancher. En quelle année, dirait-on ? Il nous a été impossible de le découvrir exactement. Nous savons toutefois, qu'il céda sa place à *L'Echo de l'Amérique du Sud*, le 30 Juin 1827 ; et que cette nouvelle feuille

avait été fondée par Emile Sévène, auteur bien connu d'une « Grammaire française ».

A cette époque nous trouvons le *Courrier du Brésil* (1828); le *Messenger*, qui s'éditionnait chez Gueffier (1831-34); la *Revue Brésilienne*, ou recueil de morceaux originaux sur les affaires intérieures de l'Empire.

Sévène mourut en 1838; mais il eut la consolation d'assister en 1830 à la création de la *Revue Brésilienne*, de très courte mémoire d'ailleurs.

Vinrent alors deux hebdomadaires intéressants, *L'Argus* (1837) et *L'Echo Français* (1838). Nous allons donner quelques détails sur chacun d'eux; car ils représentaient les deux courants qui divisaient alors la colonie française: l'aristocratie et la bourgeoisie.

Le premier de ces journaux s'imprimait chez J. Saint Amant (rua S. José, 64) et était édité par Gueffier (rua da Quitanda, 79). Il traitait parfois des sujets brésiliens. C'est ainsi que, dans le poudreux numéro du 3 Mars 1838, on lit des idées très justes sur une branche, où les artistes du pays ont vraiment excellé, la caricature: « la puissance du crayon ne fait de mal à personne. Sur qui a-t-on fait plus de charges que sur Wellington? Wellington s'en est-il jamais plus mal porté? On s'est, Dieu merci! assez longtemps égayé de Louis Philippe et du Budget. Le Budget et Louis Philippe en sont-ils devenus plus maigres? On fit un jour une caricature sur Frédéric II: « Ce n'est pas assez ressemblant, dit le roi philosophe; si l'artiste veut, je poserai devant lui ».

Quant à *L'Echo Français* de H. Furcy, il s'éditionnait chez J. Villeneuve (Ouvidor, 65). C'était bien l'*ego contra* de *L'Argus*, à en juger du moins par la semonce en bonne et due forme que lui passa son rancuneux collègue le 17 Mars 1838:

« *l'Echo Français*, duquel nous voulons parler, a signalé son apparition par un article qui porte son titre et dans lequel il embrasse tout, excepté *l'Argus*, ce qui nous paraît extraordinaire, si nous n'avions été frappé de l'odeur aristocratique qu'il exhale ».

Le Nouvelliste se publia en 1847.

*
* *

Les idées implantées par la révolution de 1848 et par le second Empire eurent leur répercussion au Brésil et provoquèrent la création de nouveaux journaux. Pas moins de huit périodiques surgirent, l'un après l'autre, durant les jours de Napoléon III.

En 1854, Hubert lança le *Courrier du Brésil*, rédigé d'abord à la « Passagem Jeolas » et en suite à la « rua Rosario, 104 ». Le 10 Janvier 1858, l'éditeur A. Deyme (São José 23) publia *L'Echo de l'Atlantique*.

Et, comme il y a des « échos » qui se répètent, l'année suivante surgit, en répercutant la voix d'Allène Aumont, *L'Echo du Brésil et de l'Amérique du Sud* (Rosario, 100). Vinrent ensuite, et successivement le : *Figaro-Chroniqueur* de Arthur du Monton (1859); *Le Brésil* de Flavius Farnèse (1862); *Le Nouvelliste du Brésil*, dont le rédacteur était A. Nerciat; (1862); *La Gazette du Brésil* (1867). Nous allons presque oublier l'impayable *Ba-ta-clan* (1867), plein de verve et bourré de caricatures sur les gandins de Rio, les « grues » et sur les autres vilains oiseaux de notre paradis déchu... (1867-71).

*
* *

Après la terrible date de 70, ont vit une nouvelle orien-

tation dans le journalisme franco-brésilien. Les malheurs servent parfois à rapprocher des amis.

France et Brésil était le titre du journal paru en 1874, exergue magnifique, qui a été depuis la devise de la colonie française d'ici.

Animé de ces mêmes sentiments, un homme de talent, Emile Deleau, fonda en 1877 *Le Messager du Brésil*, que beaucoup de nos anciens sont encore parvenus à connaître.

Deleau était pauvre ; mais il fut aidé, d'abord par Victor Milhas et, plus tard, par un groupe d'intellectuels, tels que le Dr. Louis Couty, Escragnolle Taunay, Antonio Prado, Ferreira de Araujo, etc. . .

Victor était le secrétaire de la *Gazeta de Noticias* en 1885.

Du «*Messager*» Gustave Aimard a écrit ceci : «*J'avoue humblement que j'étais loin de m'attendre à rencontrer, à trois mille lieues de mon cher Paris, un journaliste aussi habile et qui doublé d'un érudit.*» (*Le Brésil Nouveau*, p. 64-65).

Il y eut encore huit autres publications, toutes disparues aujourd'hui ; *Le Gil Blas* (1877-78) ; *La Revue de France et du Brésil* (1884) ; *Le Sud Américain*, propriété de Xavier de Ricard et de Georges Lardy (Ouvridor 50) ; *La France* (1885), rédigé par Labarrière ; *Le Brésil Républicain*, publié par A. F. Reynaud (*), et dont le rédacteur en chef fut Labarrière, et plus tard M. O. Besnard ; *L'Avenir du Brésil* de Cateysson ; *L'Echo du Brésil* (1894) de Georges Lardy ; *Les Annales Brésiliennes* (1913) ; enfin *Le Brésil Eco-*

(*) Reynaud avait d'abord dirigé *l'Avenir du Brésil*.

Il est mort à Marseille, il y a peu d'années. A la rue *Ourives* une maison de journaux de modes, appartenant à son gendre, a conservé son nom.

Le Brésil Républicain a édité un *Almanach* (1895, 96, 98).

nomique, qui était une espèce de supplément en français de la *Gazeta de Noticias*, rédigé par l'intelligent Henri d'Espalungue, décédé en 1918. A S. Paulo, A. Burgod, Georges Roy et E. Hollender essayèrent en 1886 une première *Revue Franco-Brésilienne*.



Nous venons de saluer toutes les plumes que se sont tues ; disons maintenant quelles sont celles qui travaillent encore pour la France. Feu M. Charles Morel était le doyen des journalistes de la génération actuelle. Depuis 1881, il publiait une feuille commerciale, qu'il transforma un beau jour en *Étoile du Sud*. Voici d'ailleurs ce qu'il déclarait lui-même le 20 Octobre 1885 :

« Il manquait un titre à notre publication. Depuis quatre années, elle avait pris cependant modestement sa place à côté du journalisme universel ; mais on lui reprochait amèrement de n'être pas *née*, c'est-à-dire de n'avoir ni nom ni titre. Nouvelle Cendrillon, elle aura son heure ! Comme appellatif, nous lui donnons celui du plus beau diamant qu'ait fourni le Brésil... »

Charles Morel soulignait lui-même, dans ce même numéro, le programme qu'il s'était tracé et que malheureusement sa mort vint interrompre : « *faire connaître les hommes et les choses du Brésil à l'étranger.* »

C'est en 1900 que M. E. Hollender a fondé le journal aujourd'hui le plus important de la colonie française. Nous n'allons pas ici soumettre le directeur du grand hebdomadaire de S. Paulo au supplice d'entendre ses éloges.

Nous rappellerons seulement que le *Messenger*, qui était minuscule dans les commencements, a grandi et grandi rapi-

dement. Ce qui a fait son succès, c'est l'aspect varié et intéressant que M. Hollender a su imprimer à sa publication. Nous voyons, en effet, que, déjà en 1901, à côté des lignes écrites par Rose Méryss, on lisait, à la même place traditionnelle, les belles « Chroniques de Rio », écrites par la plus belle plume française du Brésil, celle de M. Adrien Delpech.

En Juin 1909, grâce à l'initiative de Mr. E. Lambert, *La Revue Franco-Brésilienne* vit le jour. Magnifiquement imprimée, elle contient des notes intéressantes sur le commerce et sur la politique. Elle a été confiée en 1918 à M. Alban Derroja.

§ 5

Les Sociétés

Plusieurs anciens nous ont fourni des détails fort intéressants au sujet des premières sociétés françaises, implantées dans cette terre tropicale. Nous en avons lu la pleine confirmation dans les paperasses jaunies des bibliothèques.

Plusieurs de ces sociétés ont disparu ; quelques autres ont survécu en changeant de nom et d'habit ; d'autres, se sont formées plus récemment.

Parmi les associations françaises éteintes de nom ou de fait, les anciens de la colonie ont l'habitude d'en citer surtout les suivantes : le *Club 14 Juillet*, les *Francs-Gaulois*, la *Société française de Gymnastique*, l'*Union des canotiers*, l'*Union Israélite du Brésil* et la loge maçonnique *Les Francs-Hiramites*. Sur les deux dernières, nous n'avons pas pu obtenir beaucoup de détails, à cause de leur caractère particulier. Nous n'insisterons donc que sur les autres.

L'*Union Israélite* avait élu pour sa direction en 1879 les noms suivants : F. Brandon, Ch. Haas, J. Lévy, Ed. Hanan, Emile Lévy, Elkim Hime, C. Nathan, Arthur Aron, Ludwig Rée.

Il y eut encore une société cynégétique et même un champ de course, fondé à la rue *Paysandu* par André Tramu, dont le nom est resté dans une autre création.

*
* *

André Tramu, qui avait repris la maison Chesneau et fondé la compagnie des Grandes Belchiors, était un beau garçon, un perruquier qui aimait le chant.

Avec quelques jeunes gens, désireux de se rencontrer tous les soirs, il fonda en 1876 la *Société Chorale Française*, qui devint ensuite le *Club 14 Juillet*. M. Eugène Mahieu était le directeur de la *Chorale* en 1879, date à laquelle on fit une grande fête au théâtre *Phénix Dramatique*. (*)

Six mois après son organisation, le Club prêta son concours à la célébration du centenaire de Voltaire. Le siège de l'association était le rendez-vous préféré des Français. C'était le « Club » qui rehaussait les fêtes du 14 Juillet, tous les ans.

La société possédait une magnifique bibliothèque, qui s'enrichit davantage par le legs de la loge maçonnique. En 1885, elle comptait 110 sociétaires, dont la contribution individuelle était de 3 milreis.

Le « Club » devint le *Cercle Français*. En 1914 M. A.

(*) M. Mahieu en 1878 organisa le centenaire de Voltaire; on chanta l'*Ode à Voltaire* à l'*Alcazar*. Au départ de M. Mahieu, M. Petit prit la direction de la *Chorale* (1879). Deux ans plus tard, M.M. Mahieu et Rouède fondèrent les *Francs-Gaulois*.

Petit avait réussi à reconstituer la chorale ; mais la malheureuse guerre survint pour tout défaire.

La *Société Française de Gymnastique* fut fondée en 1861.

M. Gaulier lui céda gratuitement, à Catumby, l'usage d'un terrain où s'élevèrent aussitôt tous les instruments propres aux exercices physiques et athlétiques.

Malheureusement un violent incendie détruisit tout ; meubles, armes, appareils, livres. L'incendie eut lieu à la *Guarda Velha*, une espèce de brasserie située à l'emplacement de la rue *Senador Dantas* d'aujourd'hui ; le feu surgit juste à la veille du terme du contrat. Ce grand désastre découragea beaucoup d'adhérents ; les restants se remirent à l'ouvrage et inaugurèrent un nouveau centre à la *Travessa da Barreira*. La société y prospéra de nouveau. Mais le propriétaire de l'immeuble, eut des exigences tellement écrasantes, que le siège dût fermer ses portes.

Les gymnastes prenaient part aux régates.

Les fêtes de la *Société* étaient très concourues. Durant longtemps la rue Silva Jardim porta le nom de *rua do Club de Gymnastica*.

*
* *

La *Société de Secours Mutuels* fut fondée le 1^{er} septembre 1856. Alaphilippe en fut le président avant 1883.

Du *Cercle Français* nous citerons les noms qui prirent part à l'organisation des fêtes du 14 juillet 1897 : Charles Hu, G. Génin, H. Cazaban, Eug. Raisin, Corbisier, Adrien Weil, Jules Cahen, Al. Worms, Achille Schwob, Jacques Hœnel, Gaston Alvarez, Henri Aubertie, Gaston Picard.

La *Société de Bienfaisance* organisa la première kermesse au Brésil; celle-ci dura près d'un mois à la *Guarda Velha*: c'est durant ces fêtes que feu M. Morel se brisa une jambe.

Gustave Aimard décrit longuement le Grande kermesse organisée en 1885 pour recueillir les fonds nécessaires à la fondation d'un hôpital français: . . . « Une délégation choisie de vingt Français attendait l'arrivée de l'Empereur pour lui faire honneur et le conduire à sa place. L'Impératrice et toute la cour suivaient le souverain. Quand l'Empereur mit le pied dans le casino, la musique militaire joua la Marseillaise. . . »

Le concert terminé, la Société française de Bienfaisance offrit à sa Majesté une statue allégorique en bronze rappelant la loi du 28 septembre 1871 (loi du ventre libre).

Le bureau de la « Société » fut formé en 1896 de la façon suivante: A. Petit, Clément Lejeune, Ferdinand Régnier, E. Hoffmann, Auguste Nicolas, A. Lion, Jean Falque, Edmond Colliat, Garbeyron, Barenne, Janon Fils.

La *Société de Bienfaisance* est bien ancienne, puisque M. Petit la trouva existante à son arrivée au Brésil en 1864. Paralysée durant la guerre de 70, elle fut refondue en 1872. M. Petit en devint alors le trésorier durant sept ans. Parmi les anciens directeurs il faut citer: Farrouch, Robillard de Margigny, Rouchon, Vigneron de la Jousselandière.

L'Alliance Française avait été fondée en France par Pierre Foncin en 1884. Par lettre du 12 avril 1886 Foncin avait chargé Jean Mistely d'organiser la section de Rio. Mais ce fut M. Tisserandot, sous les auspices du Chargé d'Affaires Viel Castel, qui en prit la présidence jusqu'en 1889; à cette date la direction passa aux mains de M. Carrèche. M. A. Petit en est devenu le président depuis 1891.

L'*Alliance* maintient des classes gratuites de français ; en 1918 elle comptait 188 élèves. Elle a promu des conférences, dont les meilleures furent celles de M. A. Delpech en 1910.

§. 6

Charles Ribeyrolles

Après la victoire de Louis Napoléon, Charles Ribeyrolles, l'un des principaux apôtres de la révolution de 1848, chercha asile et refuge au Brésil.

L'illustre journaliste y vécut heureux, entouré d'estime et de sympathie. Il écrivit un bel ouvrage sur le Brésil, en signe de reconnaissance. Il fut emporté par la fièvre jaune en 1860, avant de revoir sa patrie.

Les journalistes brésiliens eurent alors la délicate idée de demander à Victor Hugo une épitaphe pour la tombe de l'écrivain proscrit. Le grand poète français envoya les paroles sépulcrales, en les accompagnant d'une belle épître. — « Messieurs, Ribeyrolles est allé chez vous, et il a écrit sur vous un beau livre, un livre digne de votre noble nation, de votre illustre histoire, de votre admirable pays. . . »

Ribeyrolles avait élevé un monument au Brésil ; le Brésil élève un monument à Ribeyrolles. Honneur à vous ! Ainsi recevoir et ainsi rendre, cela est deux fois admirable ». (Guernesey, Hauteville-house, le 4 Novembre 1860).»

Voici maintenant les six alexandrins lapidaires :

* A CHARLES RIBEYROLLES

Il accepta l'exil ; il aima les souffrances

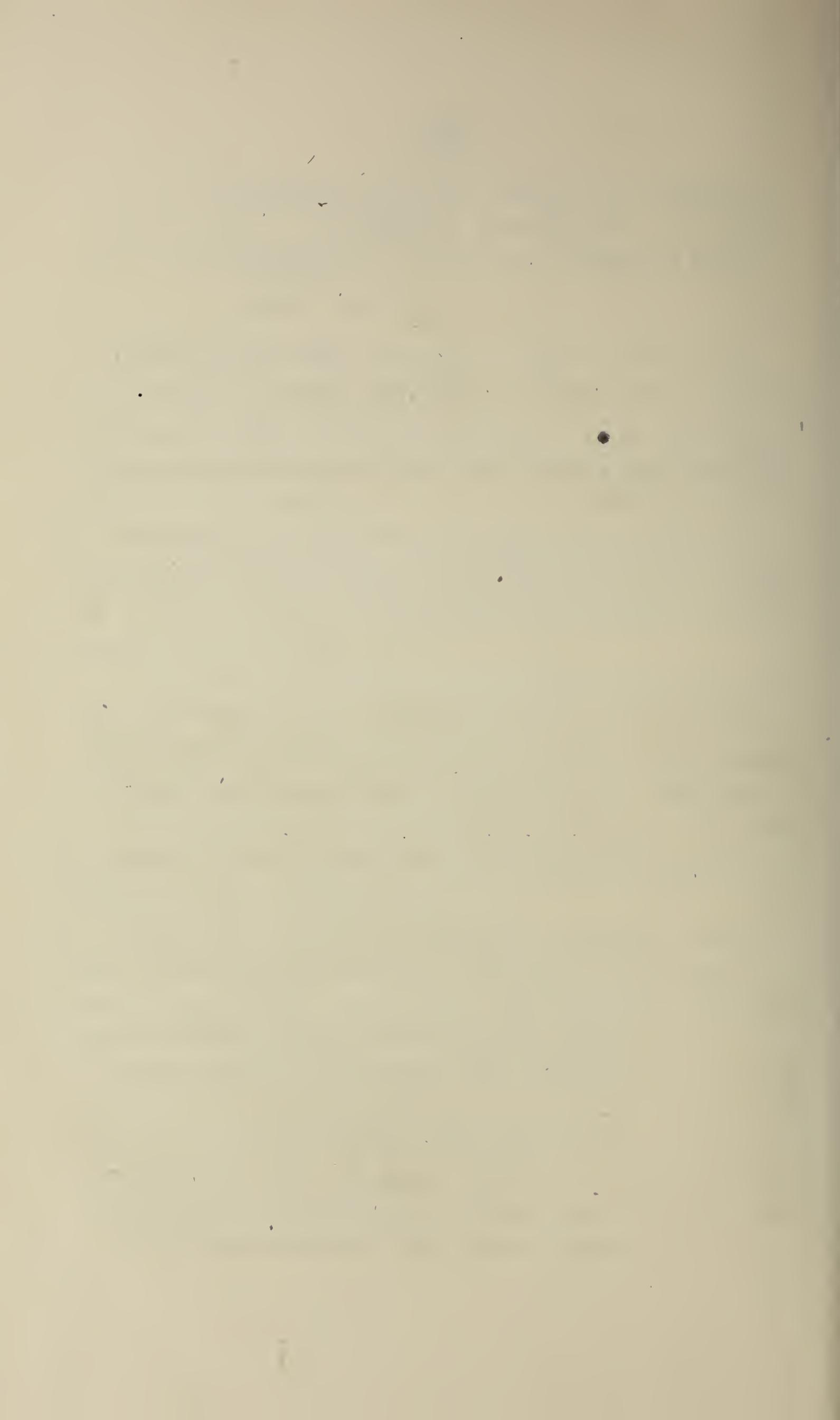
Intrépide, il voulut toutes les délivrances ;

Il servit tous les droits par toutes les vertus ;

Car l'idée est un glaive et l'âme est une force ;
Et la plume de Wilberforce
Sortit du même fourreau que le fer de Brutus.
(Victor Hugo)

Le 24 Avril 1890, les cendres de Ribeyrolles furent solennellement transportées au cimetière de Maruhy, à Nictheroy ; là, en effet, par ordre du gouverneur Portella, la ville en question et l'Etat de Rio élevèrent à la mémoire du journaliste français un beau monument.

Si nous ne nous trompons pas, il n'y a aucun autre exemple, dans l'histoire du Brésil, de pareils honneurs funèbres rendus à un étranger par les nationaux du pays.



CHAPITRE X

LES BRÉSILIENS EN FRANCE

LA COLONIE BRÉSILIENNE. — LE MONDE OFFICIEL. —
RELATIONS INTELLECTUELLES

§ 1

La colonie brésilienne

Le chapitre que nous abordons est le complément, ou mieux le pendant logique de tout ce qui précède. Toute action provoque une réaction. Toute propagande apporte une correspondance plus ou moins rapide.

Nous ne pourrions malheureusement qu'ébaucher rapidement ce sujet.

Nous citerons à peine quelques faits.

En 1867 le Brésil prit part à l'exposition universelle de Paris.

Le 7 septembre 1881 il y eut un banquet à l'*Hôtel Continental* sous la présidence du Comte d'Eu et avec la présence du baron de l'*Amazonas*, du vicomte de Carapebus, etc..

Le 27 août de la même année avait eu lieu à Passy le baptême de dom Antoine, fils du comte d'Eu, dans la villa habitée par leurs Altesses d'Eu.

En 1882 on lança l'idée d'une réunion mensuelle de tous

les Brésiliens à Paris, à l'occasion d'un dîner dans les salons du Palais-Royal.

La *Sociedade Beneficente Brazileira* fut fondée en 1880 par la comte d'Eu ; le vicomte de Santa Maria fut l'un des présidents de cette société.

Vers la fin de la guerre de 1914-1918, on a fondé un *hôpital brésilien* sous la direction du dr. Nabuco de Gouvêa.

En dehors de cela, le Brésil envoya la mission du général Aché et plusieurs officiers et soldats firent preuve de courage et de valeur sur le front ; M.M. Souza Dantas, Kingelhœfer, Tertuliano Potyguara, Souza Ferreira, Pessoa Cavalcanti, Balthazar da Silveira et Benjamin Lagarde Franklin, etc..

Durant la Conférence de la paix en 1919 les groupements industriels et commerciaux de France, sur l'initiative du comité « France-Brésil », désireux de témoigner toute leur sympathie à la république sœur du nouveau monde, en la personne de leur président élu, le Dr. Epitacio Pessoa, lui ont offert un magnifique banquet que présidait Mr. Paul Deschanel. Il s'agissait là mieux que d'un banquet, d'une véritable manifestation nationale puisque Mr. le Président de la République s'était fait officiellement représenter et quatre ministres y assistaient.

Dans le superbe cadre qu'est le Cercle Français de la presse étrangère, Avenue des Champs Elysées, la salle rehaussée d'or resplendissait aux drapeaux entrelacés de la France et du Brésil. Placés avec goût par les tapissiers de l'État, ils ornaient agréablement la rampe de bronze des galeries supérieures. Au moment où Mr. Epitacio Pessoa pénétra dans la salle, la musique de la garde républicaine, joua la « Marseillaise » suivie aussitôt de l'hymne brésilien. Au dessert, plusieurs discours furent prononcés, sur lesquels il est bon d'insister.

Ce fut tout d'abord Mr. le député Géo Gérald, qui au

nom du Comité France-Brésil, dont il est le président, salua l'hôte illustre de la France, élevé à la plus haute magistrature de son pays, Mr. Géo Gérald s'attacha à montrer le caractère affectueux des relations que lient les compatriotes respectifs, « dans ce Brésil dont il garde un si cher souvenir ». Il souhaita de voir les jeunes gens s'expatrier davantage vers ces centres hospitaliers, fertiles, vivant de même culture et pensant comme des frères, et il leva son verre en l'honneur du président, à la gloire du Brésil, ami et allié de la France, au bonheur de la famille de Mr. le Dr. Epitacio Pessoa.

§ 2

Le monde officiel

Déjà en 1837 nous trouvons Luiz Moutinho de Lima Alvares e Silva comme Ministre plénipotentiaire.

Dans la suite nous avons quelques noms qui méritent mention.

Le vicomte d'Itajuba obtint sa retraite en 1883. Vinrent ensuite le vicomte Arinos, le baron de Penedo, le baron d'Itajuba, M. Gabriel de Piza, M. Olyntho de Magalhães.

La Légation se trouvait à la rue Téhéran, 17 en 1871; en 1896, elle avait passé à rue Lisbonne, 47; durant la grande guerre elle fonctionnait au Quai Debilly, 34.

*
* *

Les derniers temps le Brésil comptait 24 consulats en France: Amiens, Bayonne, Bordeaux, Boulogne, Brest, Calais, (Cayenne), Cannes, Cette, Cherbourg, Dunkerque, le Havre, Hyères, La Pallice-La Rochelle, Lille, Lyon, Marseille, Nantes,

Nice, Paris, Rouen, Toulon, Tourcoing, Vichy. Quatre d'entre eux étaient des consulats généraux : Paris, Marseille, le Havre, Cayenne.

Parmi les titulaires de ces places nous rappellerons Manoel Barbosa, qui résida longtemps à Paris ; Roberto de Mesquita, le consul de Marseille, qui avait été longtemps correspondant du *Jornal do Commercio* et qui publia un excellent dictionnaire de poche (*).

*
* * *

Dans le *Jornal do Commercio*, édition du soir du 21 Mars 1919, M. Mario de Lima Barbosa a publié de vie du vieux Gachot. C'était un vieux français qui, durant cinquante ans, fut l'huissier de la Légation Brésilienne. Véritable document vivant, Gachot qui avait servi fidèlement sous beaucoup Ministres, racontait les traditions de la diplomatie du Brésil à Paris.

Bien que retraité, Gachot continuait tous les jours à se présenter à la rue Debilly.

§ 3

Relations intellectuelles

Antonio Menezes Vasconcellos de Drummond mourut à Paris en 1865 ; Fr. de Salles Torres Homem, (vicomte d'Inhomirim), l'auteur du pamphlet *Timandro*, y termina aussi ses jours.

José Bonifacio de Andrade e Silva «le Jeune», petit-

(*) Librairie Garnier.

filis du patriarche de l'indépendance naquit à Bordeaux en 1877.

Le célèbre Lopes Trovão débuta comme correspondant de journal ; il en fut de même de Domicio da Gama que succéda à Deleau, en qualité de correspondant de la *Gazeta de Noticias* à Paris.

Crispim do Amaral était un mordant caricaturiste.

Il fut invité par les autorités françaises à se retirer de France à la demande des Anglais. Crispim avait dessiné une caricature dans laquelle il montrait Krüger donnant une fessée à la reine Victoria !

La plaisanterie, il la vendit cher, puisqu'on arriva à l'acheter à des prix fous ; mais elle lui coûta aussi cher, l'expulsion.

En 1881 on fonda le journal « Le Brésil », dont le rédacteur fut F. de Santa-Anna Nery. « Le Courrier du Brésil » est un autre journal fondé pour la colonie brésilienne. (*)

(*) M. Louis Guillaîne, illustre rédacteur du « Temps », est actuellement le directeur de l'unique journal en France qui porte un titre brésilien, « Le Brésil ».

M. Guillaîne connaît parfaitement le Brésil, où il vient de faire un nouveau séjour. Dans les entrevues qu'il a concédées aux journaux du pays, il a prouvé une forte capacité d'observation et une grande justesse dans ses appréciations.

CONCLUSION

Il est d'usage, à la fin d'un ouvrage, de broder quelques réflexions autour des sujets traités.

Après avoir déclaré que nous nous sommes limité à exposer les faits, nous laisserons à nos lecteurs le soin de vérifier le beau rôle joué par les Français au Brésil dans toutes les branches. Voilà le passé.

Le présent paraît superbe : le 14 juillet de cette année, à la réception donnée par M. l'ambassadeur Alexandre Conty, on voyait beaucoup d'éléments nouveaux, des éléments de culture qui rehaussent le prestige d'une colonie.

Nous ne prétendons pas dire pour cela que les intérêts français soient absolument garantis pour le futur et que dans le présent les Français n'aient aucune difficulté à résoudre.

Monsieur Louis Guillaîne, dont l'œil perspicace a tout découvert, n'a pas hésité à déclarer franchement ses impressions et ses observations ; par exemple la défense portée par l'archevêque de Rio de Janeiro d'employer la langue française dans les écoles des religieuses a été mal inspirée. Elle ne pourra nuire qu'à... Mgr. l'archevêque : les laïques viendront prendre la place des religieuses et enseigneront en français !

Enfin il faut remarquer que la grande guerre d'Europe a tout bouleversé. Au Brésil on ne peut rien prévoir sans témérité. Le Brésil traverse une crise de nationalisme, au moins en partie justifiée.

Le moment est très délicat ; la concurrence est formidable. Il faut changer la routine et les vieilles méthodes, pour ne pas faire fausse route.

Ceux-là seuls vaincront qui comprendront le nouvel état des choses et sauront s'y adapter.

FIN

NOTES

SUR LES

Colonies étrangères de langue française

Au Brésil trois colonies gravitent autour de l'élément français, comme de véritables satellites autour d'une planète : la belge, la suisse et la libanaise. Il serait injuste, à cause de cela, de passer sous silence, dans un ouvrage de ce genre, ces trois noyaux qui prêtent leur concours à l'influence française.

*
* * *

La Belgique est, pour les Brésiliens, une espèce de succursale de la France; c'est une petite France. De la sorte les Belges au Brésil sont couramment confondus avec leurs *frères aînés*, avec qui ils vivent d'ailleurs dans la meilleure harmonie.

Nous n'insisterons pas sur les œuvres et les personnalités belges, auxquelles nous consacrerons, dans peu de temps, une brochure séparée.

Nous signalerons à peine et de passage la *Société Belge de Bienfaisance*, la *Chambre de Commerce Belge*; nous ne ferons que décliner les noms de MM. H. Malerme, E. Terroir, Julien de Baère, Delcroix, Emile Lecocq, F. Havelange, F. Duplan, F. L. d'Olne, J. Paternot, C. Jansen, H. Bragard, etc.

*
* * *

La colonie suisse est l'une des plus sympathiques au Brésil. C'est à des colons de cette nationalité qu'une grande partie

de l'Etat de Rio a dû la prospérité de son industrie caféière. De Friburgo à Sumidouro et à São-Fidélis, toute la région a été colonisée, à l'origine, par des citoyens helvétiques, qui y ont fait souche. Voyez, par exemple, ces noms si connus : Lutterbach, Monnerat, etc.

Il est un suisse dont le nom mérite des hommages particuliers : c'est M. Georges Larue, considéré parmi les plus fameux commerçants du Brésil ; c'est aussi un grand ami de la France.

La Société de Bienfaisance suisse est la plus ancienne de toutes celles qui existent actuellement à Rio de Janeiro.

Mais laissons parler M. Redard, Chargé d'Affaires Suisse au Brésil. C'est ainsi qu'il expliquait la situation de sa colonie dans le petit quotidien *La Visite du Roi* du 27 septembre 1920 :

« Comme tous les peuples, la République Helvétique, située dans le noyau même des pays belligérants, durant cette longue période de guerre, eut à souffrir principalement dans ses relations commerciales avec l'étranger.

En 1913, avant la terrible catastrophe, la Suisse importait du Brésil de la marchandise pour une valeur de francs suisses 30.089.326, et exportait pour le pays d'autres marchandises pour une valeur de francs suisses 20.405.840.

La guerre a apporté de grands préjudices par la raison qu'elle était complètement entourée par les combattants. Nous n'avions point de matières premières, principalement de charbon, ni les céréales nécessaires à l'alimentation du peuple. Dans ces conditions, nous fûmes obligés de recommencer les transactions commerciales avec les deux belligérants ; très peu il est vrai, vu que nous ne pouvions point donner, et partant point recevoir. Nous avons dû nous retourner du côté des pays neutres, qui pouvaient mieux nous servir.

Quelque temps après, le Gouvernement français nous fit la concession du port de Cette, près de Marseille, et de là nous pûmes alors recommencer nos relations avec le reste du monde.

De grandes quantités de blé argentin arrivèrent par ce port. Des trains énormes étaient en service jour et nuit pour transporter la dite marchandise de Cette en Suisse.

Avec le Brésil, les relations, en 1918, furent assez fortes. L'importation s'est élevée à francs suisses 38.451.068, comme il suit :

	<i>Francs suisses</i>
Café	22.630.367
Saindoux	3.828.966
Tabac	3.674.167
Sucre	3.072.670
Cacao	2.072.388

Et autres de moindre importance.

Cette même année l'exportation a été de francs suisses 14.828.327, distribués comme il suit :

	<i>Francs</i>
Industrie textile	5.954.063
Produits chimiques	3.146.945
Machines	2.959.601
Horlogerie	2.002.892

Et autres de moins d'importance, jusqu'à francs 759.684.

En 1919, l'importation s'est élevée à francs suisses 3.533.385.683, et l'exportation à 3.298.086.037.

D'après ce qui précède il est facile de remarquer la grande augmentation de relations commerciales entre nos deux pays, Suisse-Brésil. Maintenant que les difficultés sont à peu près applanies, les statistiques prouvent et donnent à espérer que le commerce et l'activité commerciale entre nos deux pays se développeront de plus en plus.

Le commerce avec le Brésil est très difficile. La Suisse actuellement achète les marchandises brésiliennes dans les ports européens : de là il est facile de comprendre l'explication : im-

possibilité pour les négociants suisses d'acheter par grandes quantités.

Le faire directement par petite quantité serait préjudiciable, de sorte que le seul moyen possible est celui indiqué plus haut, c'est-à-dire d'acheter par intermédiaires dans les ports d'autres nations.

Ceci ne diminue en rien la consommation. Il est à espérer que les commerçants suisses feront un effort et réuniront leur capital pour faire les transactions directement, ce qui serait tout avantage, en supprimant les impôts que nous avons à payer.

Nous comptons vivement être aidés par la navigation fluviale qui se développe de jour en jour davantage, facilitant de cette manière le commerce intérieur, et qui permettra de décharger quelque peu les chemins de fer qui, ces derniers temps, sont très encombrés.

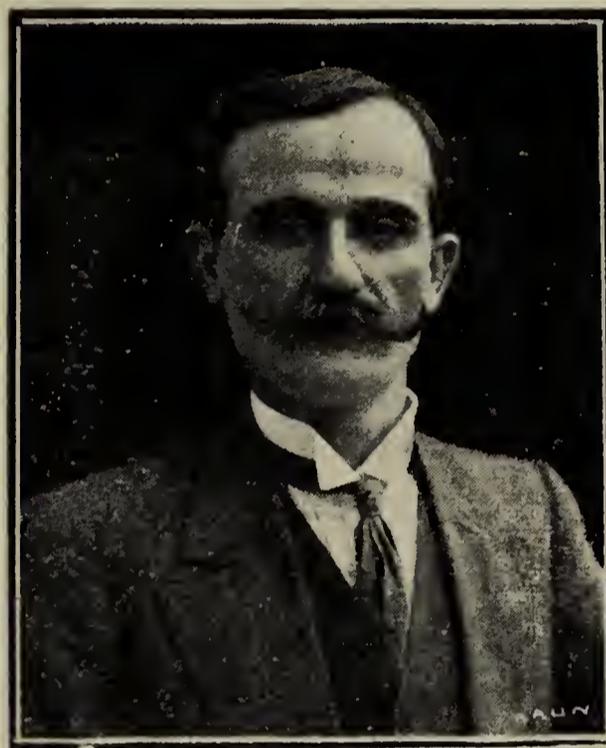
Le Rhin, le plus important fleuve de la Suisse, se prête plus facilement à la navigation que le Rhône de sorte que notre service n'en sera que meilleur. Il existait un projet de construction d'un canal entre ces deux fleuves. Ceci n'apporterait pas seulement des avantages au pays seul, mais aussi aux autres nations, en leur donnant l'espace d'une plus grande extension commerciale. Nous pouvons même déjà affirmer qu'une compagnie s'est chargée de ce service. D'ici peu, si tout continue à prospérer comme le font prévoir les circonstances, le commerce du Brésil et de la Suisse sera des plus importants.

Ici, à Rio de Janeiro, nous pouvons compter quelques bonnes maisons suisses, dont nous nous contenterons de nommer quelques-unes : La Société Suisse pour le Commerce et l'Industrie au Brésil, etc., etc.

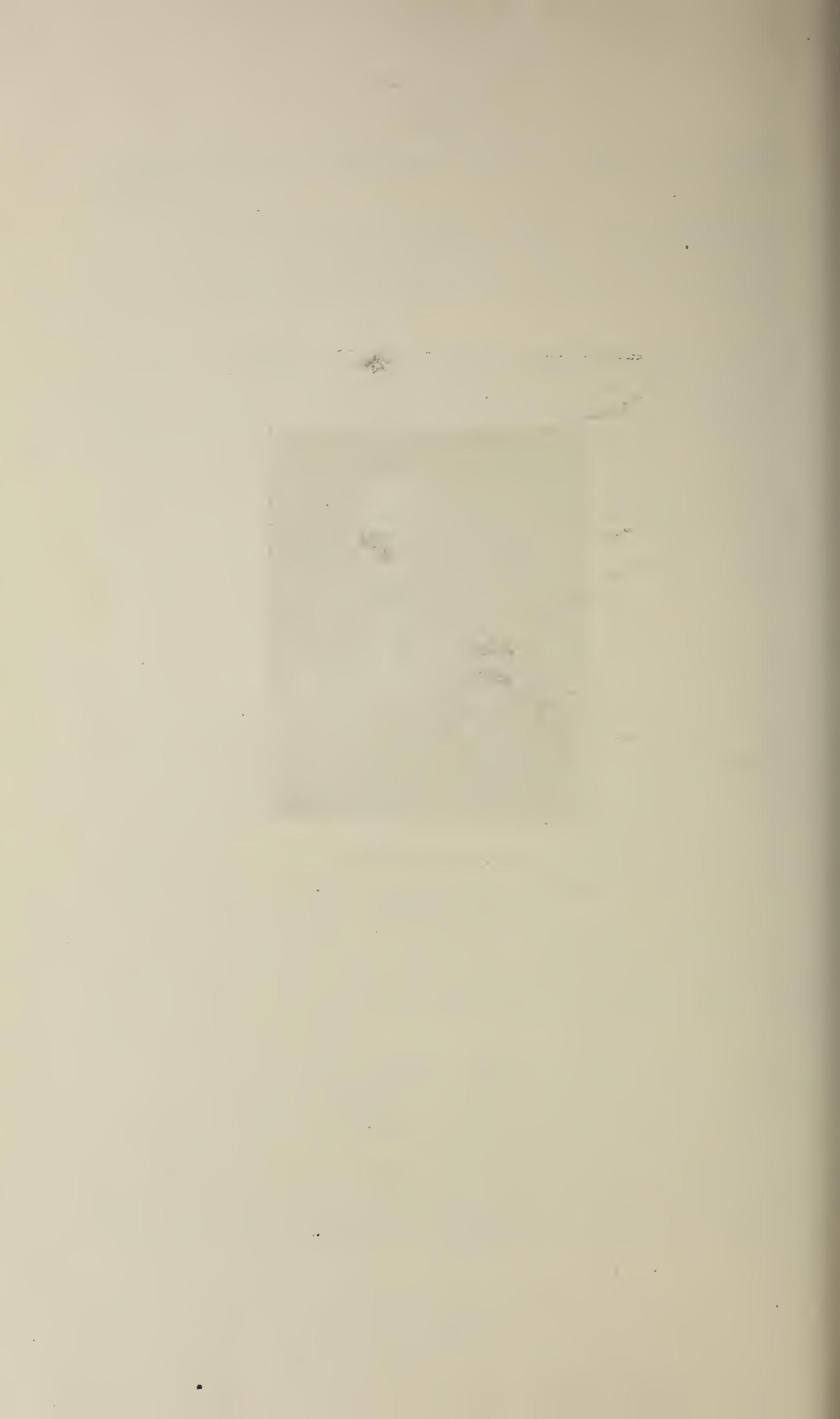
Citons encore les maisons Durisch & Cie., Müller & Cie.

Cette première Société a contribué dans de larges mesures à l'introduction de nos articles sur le marché brésilien.

Ces temps derniers nous ont laissé de grandes espérances sur les relations de nos deux pays, qui actuellement ne peuvent encore pas être fixes, vu les grandes fluctuations du change,



Mr. Léon Apélian,
le principal chef du mouvement franco-libanais
à Rio de Janeiro



mais nous pouvons dire qu'il y a beaucoup à faire, car le Brésil a besoin des articles suisses, et la Suisse des articles brésiliens».

*
* *

Il y a, dit-on, au Brésil environ 120.000 Syriens, dont une bonne moitié se rattache au Liban. Et les gens de cette région n'ont jamais oublié les traditions françaises de leur pays.

Avant la grande guerre, tous les Syriens indistinctement étaient ici traités de *turcs*. Il est vrai que certains mauvais éléments faisaient parmi eux la propagande des qualités fort douteuses des osmanlis, les assassins de leurs frères.

Mais la partie saine de la colonie conservait son attachement à la France. Plus d'une fois, les Brésiliens non habitués aux choses de l'Orient, trouvaient étrange que les Syriens s'intitulasent de français.

Dans leurs écoles particulières les Syriens enseignaient avec amour la langue de Racine. A São Paulo le vaillant M. Chucri Curi attaquait avec énergie les tyrans de sa patrie dans son journal «O Sphyngé».

Dès la déclaration de la grande guerre, les Libanais se sont empressés de proclamer la nécessité de l'indépendance du Liban; le «Club Syrien» a organisé en octobre 1914 une fête au profit des Belges: la première manifestation de ce genre faite par des non-belligérants au Brésil.

Nous mettrons volontiers en relief trois noms dans la colonie syrio-libanaise. M. Nami Japhet est un grand industriel de São Paulo, très influent dans la politique régionale, un magnifique élément de la colonie.

M. Chucri Antun, rédacteur du journal arabe *La Justice*, travaille sans cesse pour la cause de sa patrie.

Enfin et surtout nous trouvons la figure distinguée de M. Léon Apélian, dont le nom est le plus connu et le plus estimé de toute la colonie syrienne de Rio de Janeiro.

Nous avons d'autant plus de satisfaction de le citer qu'il est des nôtres ; c'est quasi un arménien ; la terminaison *ian* de son nom trahit sa descendance ; de sa famille d'ailleurs est issu l'évêque arménien Apélian.

Mr. Léon Apélian se trouve ; avec des amis, à la tête de l'action libano-française au Brésil.

Table des Matières

	PAGE
INTRODUCTION	1
CHAPITRE I FRANCE ET BRÉSIL COLONIAL.....	7
» II RELATIONS OFFICIELLES ET DIPLOMA- TIQUES	41
» III LETTRES ET SCIENCES.....	81
» IV L'ART FRANÇAIS AU BRÉSIL.....	111
» V LE COMMERCE FRANÇAIS.....	133
» VI LE CAPITAL FRANÇAIS.....	157
» VII LA RELIGION ET LES CONGRÉGATIONS	175
» VIII IMMIGRANTS ET VISITEURS.....	189
» IX LA COLONIE FRANÇAISE.....	205
» X LES BRÉSILIENS EN FRANCE.....	231
CONCLUSION	237
NOTES SUR LES COLONIES ÉTRANGÈRES DE LANGUE FRANÇAISE.....	239

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA



3 0112 110711972